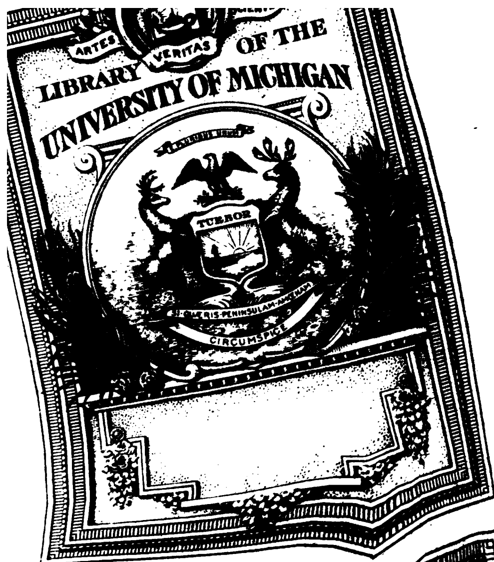
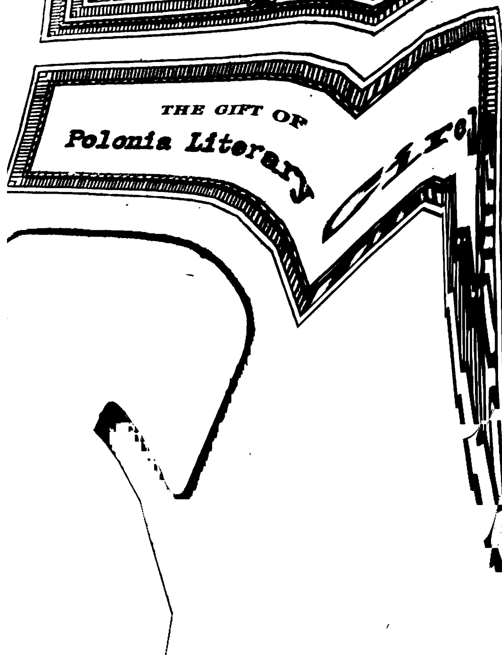
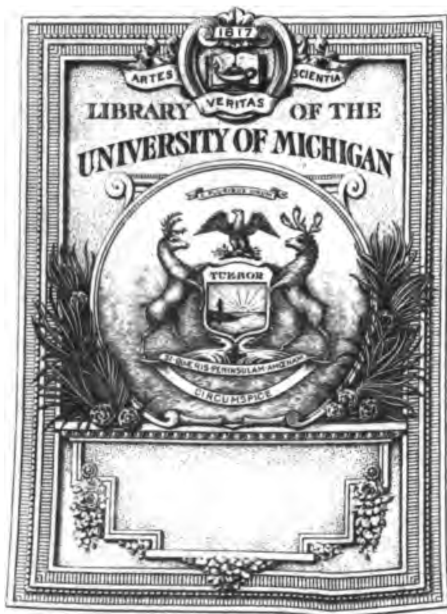
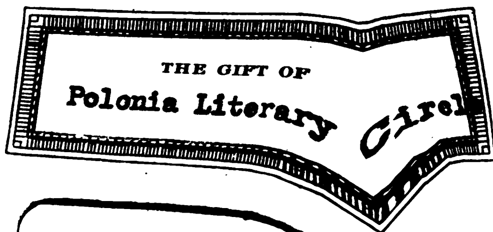
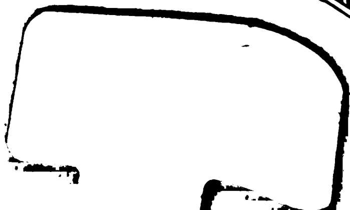

ARTES
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Polonia Literary Circle


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Polonia Literary Circle



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER. Gabriel François

TOME TROISIÉME.



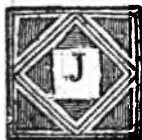
A VARSOVIE,
Et se trouve à PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE VII.



JEAN passa l'hiver à Cracovie, où il reçut les félicitations de l'Europe. Mais aux yeux de la République il n'avoit rien fait, s'il ne reprenoit Kaminieck. C'étoit le vœu général dans toutes les Diètes. An. 1684.

An. 1684. La conjoncture paroiffoit favorable. Les Turcs étoient occupés en Hongrie avec les Impériaux qui venoient de mettre le fiége devant Bude; & il leur naiffoit de nouveaux ennemis. Les Mofcovites & les Vénitiens demandoient à entrer dans la ligue. La Mofcovie avoit fait, en différens tems, des pertes confidérables en fe mefurant avec les forces Othomanes. Venife fe plaignoit auffi. Cette République qui, au commencement du cinquiéme fiécle, n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de quelques fugitifs, avoit fondé fa grandeur par terre & par mer fur fon commerce, & au tems des croifades, au lieu de fe confumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Ifle de Can-

die, du Péloponèse & des meil- An. 1684.
leurs pays de la Gréce. La Patrie des *Periclès*, des *Sophocle*, & des *Platon* autoit pû recouvrer quelque lustre : mais le Turc en chassant les Vénitiens l'avoit replongée dans la Barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaisseaux, pendant le siége de Vienne, avoient été insultés dans le Port de Constantinople. Ils espéroient donc, ainsi que les Moscovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroissoient enchaîner les succès. Leurs Ambassadeurs arrivés à Varsovie, traiterent avec lui, & en même tems avec l'Empereur qui sembloit prédestiné à cueillir les principaux fruits de la ligue.

An. 1684. L'Armée Polonoiſe s'étoit affoiblie par ſes victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir : mais malgré ſes ſoins, elle reſtoit moins forte que dans la campagne de Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Sieniawski.* Celui qui prit ſa place, André Potoçki, Caſtellan de Cracovie, la conſola. Ce premier perſonnage dans le Sénat, ſe diſpoſoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens ſur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini ſon Généralat, & il laiſſoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoiſſoit d'autres *Paç*, parmi leſquels on auroit pû lui choiſir un ſucceſſeur ; mais

Jean avoit résolu d'abaisser Ann. 16[illegible]
cette Maison. L'aîné des Sapieha fut revêtu du suprême commandement, & en même tems du Palatinat de Wilna.

Jean avoit toutes sortes de raisons apparentes pour se dispenser de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la derniere & de tant d'autres, sembloient lui permettre un repos honorable. Le succès du siége qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du Monde choisissent ordinairement leur tems pour marcher à la gloire. Celle qui se présentoit, n'offroit rien d'assez éblouissant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en personne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas

An. 1684. même contre un Grand-Visir, revêtu de toute la puissance du Sultan. C'étoit contre un simple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adversaire ne flattoit point l'orgueil du Trône ; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoissoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chose sans son Roi.

Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaisirs de Varsovie. Il se mit à la tête de l'Armée & s'avança sur Jaslowiecz. C'étoit la seconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs se fussent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la Ville, ne conservant que le Château, Château de défense ex-

trêmement massif, composé de Ann. 1684.
huit grosses tours, situé sur un rocher, dont la riviere de Janowf fait une presqu'isle. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées avec plusieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cents trente Janissaires & treize piéces de canon. Les objets hors de la vûe grossissent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût on parlé, sans le grand appareil qui l'environnoit, toutes les forces de la République en mouvement, la présence du Roi & de sa Cour ; la Reine elle-même, témoin de ce premier succès,

An. 1674. croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de son époux. La campagne finit là pour elle.

Il s'agissoit de Kaminieck ; ce n'étoit plus un amusement de Reine. Le Roi, continuant sa marche, côtoya le Niester, dans le dessein d'y jetter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper toute communication des Turcs avec Kaminieck, & d'hiverner dans cette Provice, au cas que la Place fît toute la défense dont elle étoit capable. Ce projet, qui ôtoit à la Place tout moyen de se rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour la réduire à se rendre dans six mois sans effusion de sang : manœuvre trop humaine pour être glorieuse.

La grande diligence de l'en-

nemi dérangea tout le plan. A An. 1686.
peine commençoit-on à travailler au pont, que vingt mille Turcs, & un plus grand nombre de Tartares parurent sur l'autre bord du fleuve. Mahomet avoit perdu dans la campagne de Vienne dix-sept Bachas de mérite, il ne lui en restoit que trois de réputation. *Soliman* en étoit un; né en Bosnie, Province qui nourrit des gens de tête, il cherchoit à se signaler pour monter au Visiriat que la suite des événemens lui donna. Au premier bruit de la marche du Roi, il s'étoit avancé dans la Moldavie & la Valaquie, où les deux Cantacuzènes régnoient, *Démétrius* & *Serban*. On les avoit vûs Jouailliers à Constantinople, où un de leurs ancêtres avoit porté la Couronne Impé-

An. 1684. riale. Serban avoit des qualités : mais il entretenoit des correspondances suspectes avec Vienne & Moscou : *Je sais tout*, lui dit Soliman ; *tu seras observé*. L'autre, indigne de son nom, étoit un Prince foible, sans talens & peu propre à commander dans un tems de crise ; il le déposa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir qu'il croyoit attaché aux intérêts de la Porte : c'étoit ce brave qui avoit sauvé les Sultanes devant Kaminieck. Après cet arrangement il se présentoit au Niester lorsqu'on l'en croyoit encore bien éloigné, & cette célérité fut soutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas possible de jetter un pont en sa présence. Les Tartares n'en eurent pas besoin pour venir aux Polonois. Cette

Nation que rien n'arrête, qui An. 16[illegible]
vit de peu, & qui ſait tout ſouffrir, ſeroit encore la plus redoutable de la terre, ſi elle avoit la diſcipline Européenne. Telle qu'elle eſt, on craint plus ſes ravages que ſes armes. La Hongrie, en ce moment, ſe trouvoit très-heureuſe d'en être débarraſſée. Ils envelopperent *l'Armée Polonoiſe*, en la harcelant de tous côtés, ſans vouloir engager une action, auſſi prompts à fuir qu'à ſe préſenter, toujours prêts à repaſſer le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui ſe diſtinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu ſous les Loix de la Pologne en Lithuanie, &

An. 168.. qui étoient retournés à leur origine par la paix de Zurawno. Cet article du Traité fut plus funeste à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs & des Soldats qu'elle avoit inquiétés sur la Religion Mahométane; car malgré la Loi de tolérance établie dans la République, il se trouve quelquefois des zélés puissans qui abusent de leur pouvoir. Les persécutés devinrent ses ennemis les plus dangereux. Ils joignoient la ruse à la haine & au courage. Habitués en Lithuanie depuis trois siécles, rien ne les distinguoit plus des Polonois. Ils en conservoient l'habillement, les armes & la langue. Ils n'avoient perdu que ce qui auroit pû servir à les faire reconnoître,

cette laideur naturelle aux Tartares, ces petits yeux, ce nez écrasé, ce teint basanné, fruits du climat d'où ils étoient sortis. Polonois en tout, excepté dans le cœur, ils avoient surpris le Fort *Mienzibow*, d'où ils étendoient leur course dans la Russie Noire. Ils se glissoient avec facilité dans les Villages, dans les Châteaux de la Noblesse, dans les Maisons Religieuses, faisoient partout de grands dégâts & beaucoup d'esclaves. L'occasion présente augmentoit leur ardeur. Ils entroient dans le camp Polonois de nuit & quelquefois de jour; ils enlevoient des équipages, ils se mêloient aux Fourageurs & les sabroient. Il étoit défendu de leur faire quartier: mais on se trouvoit An. 1684.

An. 1684. rarement dans le cas de cette sévérité.

Pendant cette petite guerre, qui ne laissoit pas de fatiguer les Polonois, les Turcs, sur le bord opposé du fleuve, se contentoient d'empêcher le passage. Les deux Armées se regardoient sans décider. Un Tartare distingué qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de son frere, cria qu'il souhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non-seulement une escorte, mais des ôtages. Le Tartare répliqua que sa seule parole valoit mieux que tous les ôtages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'ob-

et de cette campagne, reſtoit à couvert ; & l'Armée Polonoiſe ſouffroit beaucoup dans un pays entierement déſert. Lorſque Cuprogli, en 1672. avoit conquis la Podolie, Province ſi belle & ſi féconde alors, il avoit permis aux Polonois de ſe retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. *Ce n'étoit pas un* ordre; mais il ne vouloit point de mécontens ſous les loix de la Porte. La Nobleſſe, le Clergé & les Maiſons Religieuſes donnerent l'exemple de la retraite ; le Peuple ſuivit : conduite peu ſage pour une Province qui pouvoit eſpérer de rentrer un jour ſous la domination Polonoiſe. Les vainqueurs brûlerent donc les Villes & les Villages déſormais inutiles, & An. 1684.

An. 1684. toute la Podolie n'existoit plus que dans la seule Ville de Kaminieck. Un seul terrein cultivé s'étendoit l'espace de trois lieues depuis les glacis de la place jusqu'aux ruines de Zwanieck, Ville autrefois considérable. L'Armée Polonoise consomma tout ce qu'elle put ; le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminieck. C'étoit faire du mal à l'ennemi ; mais ce n'étoit pas le soumettre.

Un siége en forme d'une Place aussi forte où il y avoit une garnison de dix mille hommes, & en présence d'une Armée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une citadelle contre Kaminieck pour en préparer la chûte dans un tems plus favo-

rable. Il choisit à une lieue de distance, un rocher isolé, baigné par la même riviere qui passe à Kaminieck, & peu éloigné du Niester. Il occupa son Infanterie & ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne virent pas ces travaux d'un œil tranquille; ils passerent le Niester pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans l'espérance d'amener une bataille : mais le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se contenta d'escarmoucher sans cesse avec la Cavalerie Polonoise. Jean alloit souvent à lui : mais le Séraskier se retiroit incontinent sous le canon de la Place. Le Fort de la Trinité, (ce fût le nom de l'ouvrage qui s'élevoit,) s'acheva en six semaines. Ce Fort où l'on mit une garnison, in- An. 1674.

An. 1684. commoda beaucoup la Place tout le tems qu'elle resta encore au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit plus recevoir ses convois qu'en tirant le sabre.

La saison s'avançoit. Jean prit le parti de se rapprocher de Léopol où la Reine l'attendoit; mais en se retirant, toujours assiégé par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piége où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge: mais les Généraux objecterent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils proposerent un Conseil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne soit dans la Guerre, il n'y est jamais absolu. Les Tartares échapperent;

& frémissant du danger qu'ils avoient couru, ils ralentirent leur poursuite. An. 1684

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne ressembloit pas à la précédente qui avoit été couronnée par la Victoire. Les Moscovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient *Kaminieck*, les Impériaux levoient *le* siége de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cents des meilleurs Officiers. Les assiégés, au milieu de leur joie, pleuroient leur Gouverneur tué sur la bréche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire singuliere de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le siége étoit levé, lorsque Valstein, Ambassadeur de Vienne, débitoit à

An. 1684. la Cour de Pologne qu'on avoit ſeulement renvoyé les malades & les bleſſés ; fauſſe politique qui ſe démaſque bien vîte, & qui ne ſert communément qu'à ôter la confiance des Alliés pour la ſuite d'une guerre. Le Duc de Lorraine & le Roi Jean venoient d'apprendre qu'avec de grands talens, on n'eſt pas toujours heureux: c'étoit le Viſir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée de Kaminieck, *Soliman*, qui emportoient toute la gloire de cette campagne. Ce dernier préférant la prudence à l'éclat des batailles, avoit barré tous les projets de Jean.

Si on ſe rappelle que Kaminieck, outre le droit de conquête, droit ſi ſacré dans le code des Souverains, avoit encore été aſſurée aux Turcs par le

traité de Zurawno, on sent que la justice étoit de leur côté. Le succès y fut aussi; exemple sur lequel on ne doit pas toujours compter. An. 1684.

Jean, peu content de son expédition, pensa du moins à faire jouir la Pologne des biens de la paix, au milieu d'une guerre dont on ne prévoyoit pas la fin. *Au lieu d'aller aux amusemens de la capitale*, il n'abandonna plus les frontieres, & pendant qu'il contenoit les Tartares, milice toujours prête aux incursions, le Noble jouissoit de sa fortune, le Marchand faisoit son commerce, les terres étoient cultivées, & le Paysan vivoit. La Cour regrettant peut-être les délices de Varsovie, tâchoit de se conformer au Prince dans cette vie guer-

An. 1684. riere. Les Ambaſſadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un ſous un habit Religieux. Un Religieux, ſujet peu digne de l'Hiſtoire, peut cependant y trouver place, lorſqu'il entre dans les affaires d'État. C'étoit le Jéſuite *Vota*, Savoyard de naiſſance, Autrichien d'inclination. Sans avoir le caractère d'Ambaſſadeur, il en apportoit l'eſprit. Il ſe couvroit du titre ſpécieux de Miſſionnaire député par l'Empereur en Moſcovie pour la réunion des Schiſmatiques. Il en revenoit, en diſant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la premiere ouverture : mais qu'il ſe flattoit que le Ciel lui déſilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faiſoit que paſſer à la Cour de

Pologne.

Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir. An. 1684

Les Rois qui régnent ont besoin de délassement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuser des historiettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui se joue sur des riens, en laissant l'ame toujours vuide. Il falloit à la sienne des nourritures substantielles. Au milieu des travaux de la guerre, il aimoit les Arts de la paix, la Musique, la Peinture, la Poësie, l'Éloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *le Brun*, des *Corneilles* & des *Bossuet*, si son regne avoit été moins agité de factions & de guerres. Il se reposoit dans le sein de l'Histoire & des Sciences. En lisant, il avoit toujours le crayon à la

An. 1684. main, & tous ſes coups de crayon ſur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé & protégé les Lettres, on l'aura trouvé dans les annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à ſix langues dès ſa jeuneſſe, il avoit encore appris l'Eſpagnol à cinquante ans. Tant de diſcours qu'il faiſoit au Sénat ou dans les Diètes, la plûpart étoient en Latin, & le moyen dont on ſe ſervit pour engager Charles XII. enfant, à l'apprendre, fut de lui dire que le Héros de la Pologne le ſçavoit.

Le Jéſuite Vota, comme lui, outre les langues ſavantes, s'énonçoit facilement en François, en Allemand & en Ita-

lien. La Philosophie ancienne An. 1684.
& moderne, la connoissance des tems, des lieux & des Empires, les Religions, les Généalogies, mille anecdotes piquantes, gravées dans une mémoire heureuse, tout cela à quoi l'on fait peu d'attention dans la plûpart des Cours, le rendoit intéressant aux yeux d'un Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour précepteur à son fils, l'Archiduc Joseph : mais il l'avoit jugé plus nécessaire dans la négociation. Jean, mécontent de la Cour de Vienne, se réfroidissoit dans la ligue ; il falloit l'y conserver. C'étoit le véritable objet de la mission du Jésuite : succès plus facile que la conversion des Russes. Un Négociateur sans caractère a les cou-

An. 1684. dées bien plus franches. Vota n'éxigeoit rien & se prêtoit à tout, même aux plaisanteries des Courtisans. Avide du commerce des Grands & de leurs caresses, il ne paroissoit point fâché lorsqu'elles lui manquoient. Avide sur-tout de la confiance du Maître qui devenoit sujet à des insomnies, on l'a vû cent fois coucher sur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ses ennuis. Souple & instruit, nourri dans la politique Italienne, savant dans les manéges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par se rendre nécessaire au point que les Ambassadeurs & les Ministres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que

lorſqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand Chambellan même qui, ſans être en Pologne une des ſix grandes charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris ſur le gouvernement, que lorſqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui repréſentoit une longue Proceſſion, dont ſa marche étoit fermée par un Jéſuite qui battoit la meſure. Ce Religieux étoit ſuivi d'un Roi : deux autres Jéſuites tenoient devant lui un Livre de Muſique ſur lequel il paroiſſoit fort attentif. An. 1654.

Vota n'indiſpoſoit pas ſeulement les Polonois. Il donna des ombrages à Verſailles ; car

An. 1684. ſi Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV. aſpiroit à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambaſſadeur, comme autrefois, mais ſous prétexte de venir faire ſa cour à la Reine ſa belle-ſœur. Il venoit pour détruire ce que le Jéſuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vû la Cour de ſes Rois auſſi brillante : des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambaſſadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre ſous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois inſtruits. Jean étoit digne de les entendre : c'étoit ſur tout à ſa table. Il aimoit tous les plai-

ſirs de la ſociété, mais aſſaiſonnés par la ſaine Philoſophie, ſans laquelle la ſociété n'a point de charmes durables. L'inſtruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit ſouvent mêlée d'amertume. C'eſt la condition des choſes *humaines*, quel que ſoit le rôle que l'on joue. An. 1684.

La Diète dont je vais rendre compte, l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varſovie pour le mois de Fevrier. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Univerſaux la raiſon de cette infraction, fondée ſur le grand éloignement de Grodno aux frontieres, où il ſeroit impoſſible d'arriver à tems pour en- An. 1685.

An. 1685. trer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raison, s'assemblerent entr'eux à Grodno, créerent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois se rendoient à Varsovie. Ce schisme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit proposer à l'assemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diète ; & de donner le nom de Diète de Grodno au Conseil de la Nation tenu à Varsovie. Les Lithuaniens consentirent. C'est ainsi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choses.

La Diète de Grodno s'ouvrit donc à Varsovie ; mais la paix n'y regna pas. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, *Paç*,

étoit mort depuis peu. Un autre Paç (*a*), qui avoit déjà vû le Grand-Généralat sortir de sa Maison pour honorer celle des *Sapieha*, s'étoit flatté du moins d'obtenir cette autre dépouille. Il est vrai que Jean qui commençoit à craindre de trop élever les Sapieha, les avoit oubliés en cette occasion : mais ce n'étoit point en faveur de Paç. Il avoit nommé à cette place éminente *Oginski*, Palatin de Troki ; & cela dans un Conseil Privé à Javorow, lieu de plaisance qui lui appartenoit dans la Russie Rouge. Cette nomination étoit illégale. Elle auroit dû se faire en pleine Diète ; usage salu- An. 1683.

(*a*) Paul-Michel, Starôste de Samogitie, le seul Staroste qui ait place au Sénat.

An. 1685. taire, parce qu'un Roi craint bien plus de faire un mauvais choix en face de la Nation, que vis-à-vis de ses Complaisans & de ses Ministres.

Cette discussion fermenta parmi les Lithuaniens. Les uns rejettant Oginski, demandoient un autre Chancelier. Tous vouloient du moins une nouvelle nomination du même ; & qu'il prêtât serment à la Diète, afin de conserver le respect qui étoit dû à la Loi. Paç comme le plus intéressé, fut le plus véhément. Son éloquence fut si audacieuse, que le Roi s'oubliant encore plus que lui, porta la main sur la poignée de son sabre, & le tirant à moitié, lui dit : *Ne m'obligez pas à vous faire sentir la pesanteur de mon bras.* Paç, le moins patient des hommes & le plus haut,

répondit par un geſte pareil, An. 1685.
qu'il accompagna de ces paroles : *Souvenez-vous qu'au tems de notre égalité, vous avez ſenti vous-même ce que je ſavois faire en ce genre.* Réponſe qui faiſoit alluſion à un combat ſingulier où ils s'étoient meſurés dans leur jeuneſſe, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de ſabre.

Quand on ſe repréſente cette ſcène publique entre le Roi & le ſujet, on frémit de l'audace du ſujet : malheur aux Nations libres qui ne ſavent pas diſtinguer la liberté de la licence !

La Séance continua ; & toujours dans la même obſtination des eſprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui oppoſoit le bouclier de la Loi

An. 1685. avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur : mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diète avoient été convoquées ; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat, n'étoit pas légitime. Les Nonces vou-

loient rester Nonces. Quand An. 1686.
on prend les hommes par leur intérêt, on est sûr de réussir. La contestation alloit finir à la satisfaction du Roi : mais Oginski saisissant ce moment où les volontés se rapprochoient, voulut, pour rendre sa nomination plus stable, prêter un nouveau serment à la République; ce qui déplut à la Cour.

La Reine montra encore dans cette Diète ce que peut la ruse où la force manque. La charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante; elle vouloit en revêtir l'Évêque de Varmie (*a*), *Radziowski*, pa-

(*a*) Varmie est une Province enclavée dans la Prusse. La Ville Episcopale est Hiersberg. L'Evêque prend le nom de la

An. 1685. rent du Roi. Les deux places étoient incompatibles, selon les Loix. Elle fit déclarer l'Évêché vacant; & Radziowski, quelques jours après, se retrouva Évêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indisposoit une Nation qui aime mieux ses Loix que ses Rois. Au reste, la place dont il étoit question, seroit à peine regardée par un homme de qualité dans d'autres États de l'Europe. Radziowski étoit cependant proche parent du Roi; c'est qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande administration publique n'est au-dessous de personne.

Province dont il est Prince Souverain, comme chef du Chapitre dans lequel réside la Souveraineté.

Il y avoit une négociation An. 1685.
épineuſe avec la France qu'il falloit enfin terminer. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été inſulté dans ſon Hôtel. Des Domeſtiques qu'on voulut faire paſſer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de piſtolet. Jean ne ſe preſſoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV. qui, pour de pareilles inſultes, avoit obligé l'Eſpagne, Rome & la République de Gènes à des ſatisfactions ſolemnelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé ſecrettement de la pourſuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût ſe prêter au perſonnage de l'excuſe. Il s'en trouva un en-

An. 1685. fin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épousé une Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'estime, & il emporta dans sa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuse à quelques Particuliers : mais la République se croyoit humiliée.

La campagne qui s'ouvroit, fit diversion à ce mécontentement. Jean dans un Conseil reprit le projet de l'année précédente ; c'est-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hospodar à se déclarer en faveur de la Pologne, & se servir avantageusement de lui pour soumettre Kaminieck. Le recouvrement de ce boulevard

auroit fait oublier à la Nation An. 1683.
tous les maux d'une guerre si longue. L'Armée s'assembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du mystère. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit sur son Jésuite ; & que Jean vouloit rendre sa diversion moins redoutable aux Turcs en ne se mettant pas à la tête des troupes. Vienne se trompa, la maladie étoit réelle.

Le Grand-Général Jablonowski se chargea volontiers des événemens ; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée mar-

An. 1685. choit, Jean reçut une nouvelle qui le consterna. L'Archiduchesse promise par Léopold au Prince Jacques, épousoit l'Électeur de Baviere; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promesse qui regardoit l'assurance de la Couronne de Pologne dans sa Maison par les intrigues, l'argent & la puissance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il se fit violence pour dissimuler jusqu'à la fin de la campagne, & prendre son parti selon le tems. Jablonowski avoit dans son Armée quelques François qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, second fils de M. de Louvois, en étoit un. L'apprentissage fut dur. Le Grand-Général, au lieu de tenter le passage du Niester à la

hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne derniere, ſans y pouvoir réuſſir, paſſa le fleuve en remontant vers la ſource à Halicz (*a*) ; & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur, depuis les monts Carpates, juſqu'au Nieſter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui An. 1685.

(*a*) Cette Ville autrefois conſidérable & Capitale du Royaume d'Halicz, eſt à préſent très-petite avec un Château fort ſur le Fleuve.

An. 1685. ne peuvent se souffrir sur une terre où ils ont si peu de tems à rester. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine & y verse des eaux abondantes. Les rivieres, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la forêt, & campoit sur un terrein découvert, lorsque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroissoit. On entendit bien-tôt les gros tambours des Janissaires, doubles des nôtres en tout sens. Ils les battent par les deux bouts, de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houssine. Des jeunes gens accompagnent avec deux espèces d'assiete d'un métal fort sonore, qu'ils frap-

pent en cadence l'une contre l'autre. Ce mêlange forme un bruit de guerre très-éclatant. An. 1684.

Les deux Armées se mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraser trente mille Polonois. Ceux-ci n'osoient passer le défilé devant cette multitude : mais ils souhaitoient qu'elle le passât pour en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes sur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient se retirer. Des abbatis d'arbres embarrasserent tous ces passages déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tar-

An. 1685 tares s'étoient dérobés insensiblement à la faveur des bois & de la nuit; en sorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur situation qu'au moment du désespoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers sur la droite, (le Pruth,) des marais & un côteau fort élevé sur la gauche, côteau que l'ennemi occupoit : c'étoient des *fourches Caudines* où Soliman comptoit bien les faire passer sous le joug. Chaque jour consumoit les vivres & augmentoit la terreur. Quelques Soldats encore plus effrayés que les autres passerent le Pruth, gagnerent à toutes jambes la frontiere où ils répandirent l'allarme, en criant que tout étoit perdu. La consternation fut générale. On voyoit déjà

les Tartares où ils n'étoient An. 1685.
pas. Les habitans de la campagne se sauvoient dans les Villes ; & les Villes s'attendoient à être forcées. Ce bruit grossissant comme un torrent, parvint jusqu'au Roi qui rétablissoit sa santé à Zolkiew, non loin de la frontiere. Encore foible il se mit à la tête de la *Noblesse des Provinces* voisines & de quelques troupes Lithuaniennes, qui, venant de fort loin, n'avoient pû joindre l'Armée. Il n'eut pas le tems d'arriver à la catastrophe.

Jablonowski, après quinze jours, sentant encore plus toute l'horreur de sa situation, tant de braves gens qui n'avoient à choisir que la mort ou l'esclavage; sa Patrie sans Armée, son nom sans gloire, fit un mouvement qui mit un grand

An. 1635. bois entre l'ennemi & lui. Ce n'étoit encore rien. Dans cette nouvelle position, il imagina une retraite qui paroissoit impratiquable. Il avoit à dos un bois d'aunes, dont le fond étoit un marais tout propre à engloutir hommes & chevaux. Il fit prendre la coignée; les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par dessus; deux ponts s'établirent à passer cinq chariots de front.

Les équipages commencerent à défiler à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les suivit de près. Il n'en restoit que quinze escadrons à passer lorsque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit commandée par un homme qu'on ne surprenoit jamais.

jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie, que la bataille de Vienne avoit déjà tant illustré. Il avoit tenu son Infanterie & ses Dragons en bataille toute la nuit. An. 1685.

Les Turcs déboucherent du grand bois qui faisoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec son *impétuosité ordinaire* : mais elle fut si maltraitée qu'elle rentra dans le bois pour laisser le champ de bataille à d'autres escadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réitérées dix à douze fois, se succédoient si rapidement qu'à peine les Polonois avoient-ils le tems de recharger. Les hommes & les chevaux tomboient de part & d'autre; & le carnage ne faisoit que commencer. Les combats

An. 1685. tans avoient peut-être besoin d'une ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la forêt qui obscurcissoit le jour, les cris des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enfloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaste solitude où les bêtes sauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janissaires qui n'avoient pas encore combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. La Cavalerie qui les soutenoit, frémissoit de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent

plus actif que la gloire même. An. 1683.
L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons *se battoient avec la hache* d'armes : les Romains en faisoient usage ; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds : non-seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on inventa une arme plus meurtriere dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On

An. 1685. dit que dans la fameuse victoire que *Procope le rasé*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond, au quinziéme siécle, ses Soldats se servirent de ces sortes de haches, nouveauté qui leur donna la la victoire. Ce fut aussi avec cette arme que les Polonois triompherent. Il y eut de part & d'autre autant de fureur que de bravoure : plus de conduite du côté des Polonois. Les Janissaires, perdant plus qu'eux, furent enfin obligés de regagner le bois, & le combat finit. Onze à douze mille hommes s'étoient battus pendant dix heures contre quarante mille.

Sans parler du courage, trois choses avoient sauvé la petite Armée. D'abord le terrein qui

ne permit pas aux Turcs de pré- An. 1675.
senter un front plus étendu que celui des Polonois : ensuite la mal-adresse du Général de l'Artillerie Turque qui, au lieu d'amener son canon sur le bord du bois d'où il auroit foudroyé l'ennemi, s'avisa de le placer sur un côteau fort élevé. Le canon pointé du haut en bas, si le *boulet touchoit*, *il entroit* d'abord en terre & ne faisoit aucun bond ; mais ces avantages devenoient inutiles, sans la capacité de Konski. Il avoit couvert ses bataillons de chevaux-de-frise ; il s'étoit fait un rempart de chariots ; il avoit placé son canon au point du plus grand effet. Tous les Corps se soutenoient les uns les autres, comme les bastions d'une forteresse mobile. On eût dit que toute cette arriere-garde

An. 1685. n'étoit qu'un ſeul bataillon qui faiſoit des évolutions dans un camp de plaiſir. Le peu de cavalerie qui ſe trouvoit-là, ſans être ſous ſes ordres, s'y livra d'auſſi bonne grace que l'infanterie & les dragons. Jamais perſonne n'eut une valeur plus froide. L'Officier & le Soldat lui crioient de ſe ménager pour le ſalut général : *Je ne ſuis pas bleſſé*, répondoit-il, *& j'en vois parmi vous qui combattent avec des bleſſures*. Cette journée laiſſa dans la Nation une ſi haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean*, elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ſes vertus civiles le portoient auſſi. Il ſe contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de ſe couronner, ne ſe flétriront jamais.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparoissant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la cavalerie qui, pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du bois d'aunes. Toujours exposée à être attaquée par les Tartares qui l'observoient. Au reste si Konski avoit l'honneur de cette fameuse retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorsqu'elle paroissoit impossible. An. 1685.

L'Armée, en se retirant, trouva d'abord devant elle ce fossé si connu, que l'Empereur Trajan fit creuser lorsqu'il soumit les Daces (*a*). L'ouvrage s'étend depuis les Carpates jus-

(*a*) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.

An. 1685 qu'au Niester, en traversant la Bucovine. C'étoit une borne de l'Empire Romain, du côté des Sarmates ; & Trajan sembloit dire à ses Successeurs : *Ne la passez pas.*

A peine fut-on au-delà que l'ennemi reparut comme pour tenter une action décisive. Les Polonois, encouragés par le succès, revinrent au fossé & se formerent en bataille. Ils n'eurent à essuyer que du canon, auquel ils répondirent par le leur. Tous les jours que l'on employa encore à sortir de la Bucovine, ressemblerent, ou peu s'en fallut, à celui-là. On alloit de défilé en défilé, suivi, harcelé sans cesse, mais sans être battu. La fin de la forêt termina la poursuite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la campagne pendant

trois ſemaines pour empêcher An. 1685.
les incurſions des Tartares qui
durent être fort mécontens. Le
butin eſt l'unique ſolde qu'ils
reçoivent du Grand-Seigneur:
ils retournerent les mains vuides
pour être traités par leurs
femmes de lâches, d'hommes
efféminés & indignes de porter
les armes: humiliation domeſtique
qu'ils redoutent plus
que les dangers de la guerre.

Les armes Polonoiſes remportoient
beaucoup de gloire:
mais nul avantage. Le Moldave
n'étoit point ſoumis. Kamnieck
reſtoit aux Turcs. Tout
l'objet de l'armement étoit
manqué.

Il n'en alloit pas de même
des autres Puiſſances de la ligue
Chrétienne. Tandis que la
Pologne occupoit une partie
des forces Othomanes, le cé-

An. 1685. lébre *Francesco Morosini* attaquoit l'ennemi commun dans la Gréce. On l'avoit accusé en plein Sénat d'avoir trahi Venise, en capitulant pour la Ville de Candie. Ces accusations, quelquefois injustes, conservoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accusé avoit été défendu avec véhémence, & il se justifioit encore mieux en prenant la Morée, ce pays autrefois si fameux sous le nom de Péloponèse, lorsque Corinthe, Argos, Sparte produisoient des hommes. Venise, à l'imitation des vrais Romains, appella son Héros *le Péloponésiaque.*

Vienne gagnoit encore plus que Venise. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Visir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que son prédécesseur Kara-Musta-

pha, sans être plus heureux. An. 1685.
Neuhausel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'assaut. Il s'y passa des excès de barbarie que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette malheureuse Ville il ne resta qu'une trentaine de Janissaires, qui s'étoient cachés lorsqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit, fut mené à Vienne où, après avoir tenté sans succès de forcer sa garde, il se tua d'un coup de pistolet. Sur la fin de l'assaut, que la Ville ne repoussoit plus, on n'épargna pas même les Esclaves Chrétiens que les Assiégés avoient forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviserent d'avaler leur or ont occasionné bien des for-

An. 1685. faits pour la ſuite des ſiécles. On voyoit les femmes de l'armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François (a), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV. pour faire cette campagne, en remporterent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à ſa France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carriere qui l'a immortaliſé ſous le nom de Prince Eugene.

Jean achevoit de rétablir ſa ſanté à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foi-

(a) Les Princes de Conti, de la Roche-ſur-Yon, & de Turenne celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

blesse : mais en se livrant à l'é- An. 1685.
xercice de la chasse. On a toujours dit que la chasse est l'image de la guerre. Cette image, en Europe, est assez généralement petite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Asie, où les Souverains chassent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cents Janissaires, *vrais Turcs*, pris dans les combats, conservant leurs armes & leurs vêtemens. On leur marquoit une enceinte dans une forêt; ils tendoient les filets en laissant une ouverture qui répondoit à la plaine. Des chiens tenus en lesse formoient un croissant à une assez grande distance. Derriere eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivoient une même ligne. Le signal donné, d'autres chiens perçoient dans la forêt & chas-

An. 1686. Il lui fit proposer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie pour en mettre la Souveraineté dans sa Maison, lui promettant un Corps de Troupes Allemandes, qui s'avanceroit des bords du Danube pour lui prêter la main. Ces deux Provinces Chrétiennes, autrefois dépendantes du Royaume de Hongrie, sont devenues de véritables Fiefs de l'Empire Turc sous le victorieux Soliman. Ses successeurs en vendent la Principauté au plus offrant. Le Hospodar Duca, qui est mort prisonnier en Pologne, avoit été domestique d'un Marchand d'Yassi, avant que d'être assez riche pour se faire Prince. La Valaquie a eu aussi des Hospodars dont la naissance ne valoit pas mieux. Cette double Couronne tentoit Jean.

D'un autre côté Mahomet An. 1686
qui essuyoit perte sur perte, lui fit offrir, pour le détacher de la ligue, la restitution de Kaminieck avec des sommes considérables pour dédommager la Pologne des frais d'une guerre si longue.

Jean, placé entre la République & sa Maison, ne fut pas assez grand pour faire un bon choix. Entraîné par les insinuations du Jésuite Vota, par les sollicitations de la Reine, & par la voix du sang, il se détermina pour sa Maison, laissant à la fortune les intérêts de la Pologne. Il colora pourtant son expédition du beau prétexte de ne conquérir que pour elle, & de lui rendre Kaminieck avec plus de gloire en coupant tous les secours que la

An. 1686. Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vû une Armée aussi belle & aussi nombreuse. Elle approchoit de quarante mille combattans. Les Généraux avoient bien servi le Roi, ce qui ne leur arrive pas toujours. Le Prince Jacques regardant déjà un Trône qu'il falloit mériter, tâchoit de se faire un nom, en partageant les travaux de la guerre, & c'étoit pour lui qu'on alloit conquérir : projet qui n'étoit sçu que de peu de personnes ; car la multitude, Officiers ou Soldats, ignore toujours pourquoi elle se bat, & ne s'en bat pas moins bien.

Les difficultés effrayantes qu'on avoit éprouvées dans la

derniere campagne, dont celle-ci étoit une répétition, n'empêcherent pas de réprendre la même route. La seule différence que Jean y mit, ce fut d'établir en marchant, des postes fortifiés de distance en distance depuis la frontiere de Pologne jusqu'à la capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour *objet d'assurer les Couriers* & les convois qui devoient arriver de si loin. An. 1686.

Quand l'Armée traversa la Bucovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On se trouva sur ce théâtre de sang où Konski avoit si bien mérité de la République; & où il reçut encore les remercî-

An. 1686. mens du Roi & de l'Armée. On y voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frere ou son pere ; & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De-là, poursuivant sa marche en côtoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, déjà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terreins marécageux montroient des crevasses qu'on auroit prises pour

des goufres. Mais un phénomène étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y appercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois parce qu'il y avoit eu des hommes : mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Pérérita*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanouf*, *Felki*, *Gallacz* & beaucoup d'autres. La plûpart devinrent des Places d'Armes pour favoriser l'expédition. On comprend quelle devoit être la difficulté de vivre dans un Pays sans habitans & sans culture. Les Armées du An. 1686.

An. 1656. cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour subsister par-tout. Cela suppose un grand ordre dans les convois, une grande sobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modestie dans les équipages qui embarrassent & affament une Armée. Entre deux Nations qui se font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût ressemblé à la partie Orientale qu'on traversoit, on eût marché à la conquête d'un désert. Mais la partie Occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer une fois sans aucun engrais pour voir croître la plus belle moisson.

Le Prince de Moldavie se nommoit *Constantin Cantémir*, celui que Soliman avoit substitué en 1684. au foible *Cantacuzène*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous avons vû Ambassadeur de Russie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas *que l'Armée fût aux portes de* sa capitale pour se soumettre. On sortoit à peine de la Bucovine, lorsqu'on vit arriver un Seigneur de sa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que son Maître s'applaudissoit de se voir bien-tôt délivré du joug Othoman pour passer sous les loix de la Pologne, qu'il étoit fâché de ne pas venir lui-même saluer un si grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans sa capitale, c'étoi An. 1686.

An. 1686. pour empêcher le peuple de fuir.

Jean, charmé de conquérir sans faire verser des pleurs, précipita sa marche jusqu'à la plaine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui montroit le sang & les lauriers de son ayeul maternel : les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois, avoit repoussé une Armée de cent mille Turcs & Tartares : la pyramide encore subsistante où les mânes de ce Héros disoient aux passans : *Apprenez de moi combien il est doux & glorieux de mourir pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de Jean dès sa plus tendre jeunesse. On ne compte que six lieues de la plaine à la Capitale : un détachement

chement de huit mille hommes en alla prendre possession sans la moindre résistance ; les moissons étoient sur pied : tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville. An. 1686.

Yassi, riche par son commerce avec l'Asie, est une grande Ville toute ouverte, sans portes & sans murailles ; mais on y voit une douzaine de vastes Châteaux bien fermés, & flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magasins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de Monasteres, où des Moines Grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le Christianisme n'a point de Moines aussi anciens. Saint Basile fut leur Patriarche au quatriéme siécle ; mais il y avoit longtems

An. 1686. que les Perses & les Indiens, au sein de l'Idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces Forteresses Basiliennes que le Peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés ; car le même spectacle se montre sur un côteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de la Ville & les revenus du Hospodar. L'ignorance où ils vivent doit moins s'attribuer à leur paresse, ou aux bornes de leur esprit, qu'à l'esclavage, & on s'apperçoit en général qu'on tireroit un grand parti des Moi-

claves du côté des Armes, des Arts & des Sciences, si on les mettoit en liberté. Comme le Prince qui les gouverne achete cette Souveraineté, c'est ensuite au Peuple à rembourser l'Acquéreur. Yassi avoit donc à gagner en changeant de domination. An. 1686.

Jean, s'approchant en personne, vit venir au-devant de lui l'Évêque, le Clergé, les premiers de la Ville & le Peuple : mais il fut étonné de ne pas voir le Hospodar. La situation de Cantémir étoit des plus critiques. Il avoit un fils en ôtage à Constantinople avec quatre Barons du Pays, pour répondre de sa fidélité ; & il voyoit une Armée Chrétienne prête à fondre sur lui, sans rien espérer, pour le moment, de l'Armée Turque, encore

An. 1686. trop éloignée pour le défendre. Il prit le parti d'une soumission apparente, afin d'engager le Vainqueur à ménager ses États; & pour se disculper auprès de la Porte, il se sauva avec sa famille & ses richesses dans l'Armée Turque, qui campoit vers les bouches du Danube. Sa fuite ne déplut pas à Jean. Il se trouvoit débarrassé d'un personnage incommode dans une conquête qu'il vouloit garder; Mais il étoit fâché qu'il eût conduit ses troupes à l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes, que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis longtems; qu'ayant payé sa Couronne fort cher, il exerçoit l'usure avec une dureté excessive; & que le moment de sa fuite avoit été marqué par des exactions qui sur-

passoient ses brigandages ordinaires. Jean trouva dans son Palais d'assez beaux appartemens peints en mosaïque. Il ménagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres; & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les Soldats dispersés dans *les Monasteres*, n'en troublerent point l'ordre; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées. An. 1686.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligerent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui décla-

An. 1686. rer que leurs portes étoient ouvertes. Sans doute Serban Cantacuzène, à qui Soliman avoit conſervé la Principauté, malgré les ſoupçons qu'il avoit ſur ſa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit ſa place : c'étoit *Conſtantin Brancovan*, qui ne ſe prêtoit à cette ſoumiſſion apparente que pour éloigner le danger préſent.

Jean ſe voyant maître de la Moldavie & de la Valaquie, étendit ſes vûes. Il avoit devant lui l'ancienne Beſſarabie, aujourd'hui le Budziac (*a*), & tout ce vaſte Pays qui eſt ren-

(*a*) Les Tartares de Budziac ſont une branche des Tartares de Crimée. Ils obéiſſent jusqu'à un certain point à leurs *Murſes*, c'eſt-à-dire, aux Chefs de leurs différentes

fermé entre le Danube & le Niester jusqu'à la Mer Noire. La Crimée même piquoit son ambition. Il se faisoit un plaisir de châtier les Tartares sur leur propre terrein, & sembloit vouloir s'ouvrir un passage jusqu'à Constantinople, par des chemins qu'on jugeoit impraticables. Il reprit donc sa marche *sans* s'éloigner du Pruth, dont les eaux lui étoient si nécessaires au milieu d'une sécheresse si grande, eaux salutaires d'ailleurs, qui calmoient une maladie dont les troupes étoient attaquées. Le An. 1686.

Hordes. Quoique la Porte les appelle ses Esclaves, la Terre n'a point de Peuple plus libre. Ils sont dans un Etat de guerre presque continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands, ils se nomment Guerriers.

An. 1686. Soldat brûlé par la chaleur se jettoit sur des concombres, des melons & d'autres fruits qui portoient la dyssenterie dans ses entrailles. L'eau du Pruth en étoit le remède. La nécessité de le suivre dans ses sinuosités doubloit la fatigue. On étoit déjà fort avancé & aucun ennemi ne paroissoit encore ni Turc ni Tartare.

Mahomet apprenant la marche de Jean dans une contrée si éloignée de sa Pologne, avoit donné ordre à son Général de ne point sortir des Isles du Danube & aux Tartares de ne pas se présenter en deçà du Niester jusqu'à ce que l'Armée Polonoise fût fort enfoncée dans le Pays. Son dessein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I. Empereur

des Perses, s'étoit repenti d'a- An. 1686.
voir apporté la guerre pour punir les Scythes, Ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le Danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, Ville peu éloignée de l'embouchure du Pruth dans le Danube, la plaine se couvrit *de Tartares en confusion*; & les Turcs parurent bien-tôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du Danube, doù il attendoit le secours que l'Empereur lui avoit promis : mais Lépold ne pensant qu'à lui-même poussoit ses succès en Hongrie. Jean se voyant trompé sentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit; & il falloit passer sur le ventre à des

An. 1686. troupes fraîches, ſupérieures en nombre de plus de moitié. Le ſeul parti qui lui reſtoit c'étoit celui de la retraite ; & quelle retraite encore ? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occaſions où un Roi qui ne ſeroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ſes travaux. Le Soldat regardoit ſon Roi & ſe raſſuroit. Il jetta un pont ſur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureuſement les fourages étoient également abondans ſur cette autre rive ; & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit diſputer ſes eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puiſoit qu'en répandant du ſang. C'étoit, de

part & d'autre, une révolution An. 1685.
journaliere de campemens & de décampemens à la même hauteur ; & le canon ne reposoit pas.

Cependant les Tartares passerent le Pruth à la nage pour gagner les devants de l'Armée Polonoise ; & ils entreprirent de la détruire sans l'approcher. *Ils s'étoient* apperçus que les herbes qui couvroient *la* plaine, desséchées par le Soleil, s'enflammoient aisément, *ils* y mirent le feu ; & on ne voyoit plus que des flammes à traverser. Cette Armée d'incendiaires donnoit plusieurs inquiétudes à la fois. Elle consumoit les fourages ; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoise d'être à cheval la nuit aussi bien que le jour, pour

An. 1686. écarter les boute-feux. Elle retardoit la marche parce qu'il falloit donner le tems aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à passer sur ces terres brûlées, l'air qu'on respiroit étoit aussi brûlant. Les cendres qui s'élevoient sous les pieds des hommes & des chevaux engloutissoit l'Armée dans un nuage noir. La sueur qui couvroit tous les visages y attachoit la cendre ; & au lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les déserts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jacques & les Généraux enseignoient à souffrir. Quelques Officiers François qui faisoient cette campagne étoient étonnés de la patience & de la

ſobriété Polonoiſe. On ſe rapprochoit d'Yaſſi ; & on trouvoit ſur la route une quantité d'élévations de terre, faites de mains d'hommes. Ce ſont autant de tombeaux où repoſent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, compriſe dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. *On en voyoit un* qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matiere aux diſſertations. Les Moldaves le nomment *Rébéa*. De-là on concluoit que c'étoit le Mauſolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui ſe piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne ſeroit que ſavant, rempliroit mal les devoirs du Trône : mais s'il étoit à la fois le Défenſeur, l'Économe & le Phi-

An. 1684

An. 1686. losophe de la Nation, ce seroit le prodige du dix-huitiéme siécle.

Yassi revit son vainqueur avec joie : mais si l'on en croit l'Historien Cantémir, fils du Hospodar, les larmes coulerent bien-tôt. Il dit (a) que » le Roi » abandonné par Léopold, & » trop foible pour conserver sa « conquête, livra la Ville au » pillage, qu'il enleva jusqu'aux » Vases Sacrés & aux Châsses » des Saints, enrichies de pier» reries; qu'on le vit lui-même » le flambeau à la main, met» tre le feu à deux Monasteres » qui refusoient de livrer leurs » trésors; que le meurtre & le » viol mirent en fuite les ha» bitans de la Ville & de la

(a) Tome 2. page 118.

» campagne, ce qui jetta son An. 1686.
» Armée dans une grande disette «. Les Polonois nient toutes ces horreurs; & l'Historien peut paroître suspect, puisqu'on envahissoit la Souveraineté de son pere. Toutes les Nations en guerre s'accusent de cruauté les unes les autres; & dans le tems même de l'accusation, ceux qui ne sont pas sur les lieux sont fort embarrassés pour démêler la vérité. Qui est-ce qui prononcera dans l'éloignement & un siécle après?

Quoi qu'il en soit, le Roi reprit sa marche vers la Pologne; & les Tartares s'appercevant qu'il prenoit sa route par Cornar, empoisonnerent le Lac qui fournit la Ville d'eau. » Je ne
» doute point, dit Cantémir (*a*),

(*a*) Tome 2. page 166.

An. 1711. » que ce que je vais dire ne
» paroisse incroyable à ceux
» qui ne l'ont pas vû, & mê-
» me après en avoir été té-
» moin oculaire, je ne puis ca-
» cher la surprise qui m'en est
» restée. Les Tartares ont un
» secret qui n'est connu que
» de trois ou quatre de la Na-
» tion : c'est la connoissance
« d'une herbe si venimeuse,
» que jettée dans l'eau dor-
» mante ou courante, elle tue
» sans remede les hommes &
» les bêtes «. Si Cantémir a bien vû, ces trois ou quatre empoisonneurs sont les maîtres de la vie de toute la Nation & de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, soit soupçon, soit fortune, changeant d'avis, quitta le plat pays pour aller camper sur le Seret, & delà jus-

qu'aux frontieres de ses États il rafraîchit toutes les Villes ruinées où il avoit laissé des troupes, il perfectionna tous les Forts qu'il avoit élévés. Si toutes ces précautions ne devoient pas lui assurer sa conquête, il en résulta du moins pour le pays même, un bien qui se montra dès l'année suivante. Ces *Villes désertes depuis si long-temps* commencerent à se repeupler sous la protection des armes Polonoises. Les villages circonvoisins se rétablirent. Les Marchands Grecs & Arméniens qui passent sans cesse de l'Europe en Asie se féliciterent d'y trouver des entrepôts sûrs. Les Juifs y chercherent aussi un asyle. Des Polonois même, je parle des paysans, pour se dérober à la servitude An. 1686.

An. 1686. où la Nobleſſe les réduit, vinrent jouir des droits de l'humanité dans la nouvelle conquête. La Pokucie que l'on traverſa en achevant la retraite, Province Polonoiſe auſſi dévaſtée que la Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouiſſoit d'une gloire bien rare; il ſe trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold en expoſant ſon Allié, avoit gardé toutes ſes forces pour les employer à ſon propre avantage. Il ſentoit chanceler ſa Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine qui en avoit levé le ſiége en 1684, avoit repris ſon projet avec plus d'ardeur que la premiere fois. Le Ba-

cha *Apté* défendoit la Place An. 1685.
très-forte par elle-même. Le Visir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'assaut, & poussa le Visir jusques derriere la Drave. Ce Visir, homme de réfléxion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que *les succès du second rang, n'assurent pas ceux du premier.* Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort sur la bréche. Le Prince Eugène laissoit entrevoir ce qu'il seroit un jour.

En même temps les Armées Turques essuyoient une autre disgrace dans la Morée. Les Vénitiens qui s'y étoient établis dès l'année précédente, s'y fortifierent par la prise de Calamata, Navarrin, Modon & Na-

An. 1686. poli de Romanie (*a*) après avoir battu les Turcs en pluſieurs rencontres.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il ſe rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambaſſadeurs de Moſcovie l'attendoient. Les deux Czars *Iwan* & *Pierre* qui régnoient alors

(*a*) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navale*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, eſt un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus*. Les Moſquées, les Synagogues, les Egliſes Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs ſans chercher à ſe nuire, & les commerçans de toutes Nations y trouvent à ſervir Dieu, chacun à leur maniere.

sur un même Trône, dont un seul An. 16[illegible]
étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'assurer des Villes & Seigneuries Polonoises qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* (*a*), *Kiovie* (*b*), *le Palatinat de Czernicovie*, *& le Duché de Sévérie*. La Pologne, dans une guerre si longue, avoit besoin de forces & d'argent. Les Ambassadeurs offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La cession fut faite.

Jean, dans ce traité, consulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquise par ses vertus, que les

(*a*) Ville située sur le Borysthène.

(*b*) Kiovie ou Kiow, sur le bord Occidental du même Fleuve.

An. 1686. Loix. Les terres de la République ne peuvent être aliénées que par elle-même dans une Diète. Elles le furent dans un Sénatus-Consulte. Les Polonois en murmurerent, croyant d'ailleurs trop acheter les secours d'une Nation qu'ils regardoient alors avec mépris. Les tems ont bien changé. Ce siécle a vû la Moscovie faire leur destinée, en leur donnant des Rois.

Dans la même assemblée du Sénat le Roi se porta à une autre transgression qui fit pousser les hauts cris à la République. Pour entendre la plainte, il faut savoir que la Pologne ne permet rien aux enfans des Rois qui puisse leur faire regarder le Trône comme un bien de succession, & pour leur faire sentir l'égalité Républicaine,

pendant que leur pere tient le sceptre, ils sont justiciables du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme Albert & Ferdinand fils de Sigismond III. ont ambitionné d'être Sénateurs ; le Sénat les reçut sous condition expresse de prêter serment à la République. Jean, dans l'occasion dont je parle, tenta bien plus pour le Prince Jacques ; il le fit asseoir sur le Trône à ses côtés, en donnant audience aux Ambassadeurs Moscovites. C'étoit en quelque façon le désigner Roi, attentat contre la liberté de la Nation. An. 1686.

La Reine, dans cette circonstance, s'arrogea aussi une prérogative de la Royauté. La Pologne voulant tenir ses Reines éloignées des affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Am-

An. 1686. baſſadeurs. Les Moſcovites, ſéduits par les careſſes de celle-ci, lui demanderent audience, & l'obtinrent aiſément. Ce fut un mécontentement général; enſorte que perſonne ne goûtoit une joie pure, que les Ambaſſadeurs qui furent traités avec des diſtinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allerent cimenter le traité de ligue. Encore ſauvages alors, & ſentant les paſſions, ſans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles; & des peres même vinrent réclamer leurs fils; ſcandale énorme dans une Cour décente & auſtère. Léopold ſe preſſa de ſerrer l'alliance & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs moeurs.

Jean, après leur départ, mêla

la l'Apostolat à la Royauté. An. 1676.
Quoique le Catholicisme soit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Russie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie & l'Ukraine montroient dix Schismatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient soumis au Patriarche de Moscovie, *comme les Monastères* Basiliens, dont on les tiroit. Leur dogme le plus sacré, c'est une haine immortelle pour Rome. Jean crut servir Dieu & l'Etat, en les rappellant à la Communion Romaine. Les Evêques Schismatiques s'étoient rendus à la Cour pour des intérêts temporels; il les satisfit au-delà de leurs demandes: ensuite il les fit consentir à examiner le point du

An. 1686. Schisme. Des conférences s'établirent, & il y assistoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impression sur eux : mais la douceur & la bienfaisance du Roi prêterent de la force aux raisons. Plusieurs de ces Pasteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercail de *Pierre* avec leurs troupeaux.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome, il étoit à la veille de se brouiller avec elle. Il s'agissoit de savoir s'il y auroit des Capucins en Pologne ; ou du moins si la France auroit le privilége de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI. ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obstinoit, on s'aigrissoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheu

ses suites; car les petitesses des Princes deviennent souvent des affaires d'Etat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean aima mieux recevoir le présent de l'Italie, que de rester *les mains vuides.* An. 1686.

Il est difficile de concilier le zéle du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il *avoit pour celui qui en étoit* le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit *nommé* au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambassades à sa Cour. Innocent XI. après avoir laissé périr presque tout le Sacré Collége, le ressuscita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais : mais

An. 1655. on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas pensé : l'Evêque de Varmie, *Radziowski*, son parent, & l'Abbé d'*Hénoff*, son Envoyé extraordinaire à Rome. Il est vraisemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV. dans la personne de l'Evêque de Beauvais, sans se soucier du sentiment de Jean. Jean aussi fâché de ce qu'on lui donnoit, que de ce qu'on lui refusoit, ne voulut pas prêter sa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'Hénoff, sortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la source. Cette aventure donna naissance à une constitution qui exclud les Ecclésiastiques du Ministère

auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette sans bruit & sans éclat de celui-même qui l'apportoit; & à peine fut-il revêtu de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas sur les enfans de son Maître. Ainsi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*. An. 1666.

C'est au siécle de Charles-Quint, *que les Cardinaux* avoient pris un vol si élevé. On voyoit dans presque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier Ministre; *Ximenès* en Espagne, toujours vêtu en Cordelier, mais plus haut que la hauteur Espagnole; *Duprat*, en France; *Wolsey*, en Angleterre; *Granvelle*, en Flandres; *Martinusius* en Hongrie, & Charles-Quint lui-même, après avoir renvoyé Xime-

An. 1686. nès, avoit pris pour premier Miniſtre ſon Précepteur, le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape. Il n'eſt pas difficile à des Rois ſubalternes d'envahir des honneurs. La Pologne n'étoit pas accoutumée aux prétentions de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau Cardinal Radziowski & au Nonce de ſe montrer devant lui, juſqu'à ce que le Pape l'eût ſatisfait ſur l'Evêque de Beauvais, & il fit porter à Rome les plaintes les plus amères. La Cour de France y joignit les ſiennes. Innocent XI. les entendit avec joie, ſans ſe laiſſer fléchir; & ce ne fut qu'après ſa mort que les deux Couronnes virent un Cardinal de *Janſon*.

Ces mortifications aigrissoient des douleurs qui minoient la Santé de Jean. Une ancienne blessure qu'il avoit reçue à la bataille de Berestesk, sous le regne de Casimir, lui avoit laissé des impressions qui devenoient plus fâcheuses avec l'âge. La gravelle, plus dangéreuse, encore l'avertissoit qu'il étoit mortel. Les Médecins lui conseilloient de s'abstenir du commandement des Armées & d'une application trop suivie au Gouvernement : *Pourquoi suis-je Roi ?* leur disoit-il ; *si vous me guérissez, ce ne sera pas dans le repos.* An. 1687.

Tandis que l'on consultoit sur sa guérison, il apprit la mort du *Grand Condé*, que la goutte avoit enfin consumé. Tous deux, dès leur premiere

An. 1687. jeunesse, avoient montré de grands talens pour la guerre. Ils avoient sauvé leur Patrie plus d'une fois. Ils avoient brigué & mérité la même Couronne, ils s'étoient écrit sur leurs victoires. Ces rapports lui rendoient cette perte plus sensible. Une différence entr'eux, c'est que Condé avoit quitté les Champs de Bataille à cinquante-cinq ans; Jean parvenu au même âge, & sentant aussi les atteintes du mal & du dépérissement, pensoit encore à combattre. Il quitta Léopol pour Zolkiew.

Ce changement le mettoit sur la frontiere, au milieu des quartiers d'hiver, dans une saison où les Guerriers un peu fortunés ne cherchoient qu'à se délasser dans la Capitale. La

Reine le pressoit de s'y rendre. Des députations de la Noblesse, arrivées de toutes les Provinces, appuyoient cette priere. On lui représentoit combien sa santé étoit nécessaire à l'Etat, combien la Pologne perdroit en le perdant. Ces discours, pures flateries pour la plûpart des Rois, ne *contenoient que l'expression* de la vérité & du sentiment. Mais Jean n'étoit pas né sur le Trône; il en ignoroit la mollesse & les ménagemens toujours trop délicats, souvent inutiles. Il résista, & il avoit ses raisons. Il craignoit les excursions des Tartares que l'hiver n'arrête point. Il falloit rafraîchir & soutenir les postes qu'il avoit établis depuis le Niester jusques dans le cœur An. 1681.

An. 1687. de la Moldavie ; & il ſavoit que les choſes ſe font toujours mieux lorſque l'œil du Maître les éclaire : maxime encore plus vraie, ſi le Maître eſt éclairé lui-même. Il étoit encore bon.

Kaminieck renfermoit des priſonniers Polonois, ou plûtôt des Eſclaves dont le ſort l'affligeoit. La République avoit auſſi des priſonniers Turcs. Il envoya l'Officier même qui me fournit ces Mémoires (*a*) pour traiter de l'échange. La Pologne met des bornes ſi étroites au pouvoir de ſes Rois, qu'elle ne leur permet pas de repréſenter en rachetant leurs ſujets. C'eſt au nom du Grand-Général que ſe font les échanges. Dans ce-

(*a*) Dupont.

lui-ci, le nom du Roi trouva An. 1687.
sa place. Les Captifs que le Roi répétoit, étoient des Gendarmes & des Pancernes, deux Corps de Cavalerie composée de Gentils-hommes. Les Turcs qu'il tenoit en sa puissance, étoient des Officiers de Spahis, & de Janissaires, & les deux Bachas, l'un de Silistrie, l'autre de Caramanie qui avoient été pris en 1683, à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donnés au Grand-Général qui attendoit encore leur rançon (a). Il y avoit aussi dans les fers de part & d'autre de

(a) Les deux rançons étoient de deux cents bourses, la bourse valant cinq cens Piastres. Somme toute, 700000 liv. de notre monnoie.

An. 1687. ſimples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embarraſſant. Dès la premiere ouverture, le Bacha Huſſein, Gouverneur de Kaminieck, déclara ſes intentions du Grand-Seigneur. » Si ton Maître, dit-il à l'Envoyé Polonois, veut ſe contenter de l'échange des ſimples Soldats, pars, emmene-les, & qu'on me renvoye les Spahis & les Janiſſaires captifs. Je lui rendrai même ſes Gentils-hommes pour de l'argent : mais quant aux Officiers du Grand-Seigneur qui ſe ſont laiſſé prendre, les deux Bachas ſur-tout, dis-leur qu'ils ne ſe flattent pas de revoir la ſublime Porte. Un véritable Muſulman, portant les armes, doit perir mille fois, plûtôt que de

» tomber dans l'esclavage; & An. 1689.
» si ceux qui commandent
» avoient cette fierté d'ame,
» ceux qui obéissent, suivroient
» l'exemple «.

La Négociation traîna en longueur. Hussein n'avoit point d'argent à donner : celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il est naturel de *s'attendrir sur la destinée* des deux Bachas dont les fers se reforgeoient, si on se rappelle leur courage dans la sanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de blessures & épuisés de sang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne se relâcha de sa sévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand-Général, maître de leur sort, les traita comme ses freres.

An. 1687. La Loi vouloit une Diète cette année. Le Sénat ſurſit, pour épargner la dépenſe dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant : mais la Nation, ſans être aſſemblée, ſe ſouleva contre les projets du Chef. Dans la campagne qui ſe préparoit, il méditoit d'aſſurer ſa conquête de la Moldavie, en pouſſant ſes armes victorieuſes juſqu'à la Mer Noire où il comptoit emporter les Forteresſes de Kilia & de Biatogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré ſon mécontentement de Léopold, de reſter attaché à la ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aiſé à dépouiller du côté de la Pologne. Mais la Pologne commençoit à ſoupçonner que ces grands projets regar-

doient plutôt sa maison qu'elle même ; & ceux qui ne s'en doutoient pas, disoient avec amertume, qu'il seroit encore plus difficile de conserver que de conquérir; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus; qu'on alloit à des objets éloignés, tandis qu'on laissoit subsister l'ennemi aux portes de la *République*, dans une forteresse qu'il étoit honteux de ne pas reprendre. Jean ne pouvoit pas se dissimuler la justice de ces plaintes. Le bombardement de Kaminieck fut résolu. La Milice Polonoise, dont la principale force consistoit en Cavalerie, n'étoit guéres propre aux siéges, encore moins à celui-ci, où il s'agissoit d'une Place bien en état de se défendre. Les Turcs, depuis le An. 1687.

An. 1687. prise de Kaminieck, en avoient considérablement augmenté les fortifications; & dix mille hommes, tant Janissaires que Spahis, étoient résolus à y vendre cherement leur vie. On prenoit donc le parti de l'écraser de bombes; & comme on étoit persuadé qu'elle attendoit un convoi absolument nécessaire, on se flattoit, en l'interceptant, de prendre la Place par la famine, si le feu de la bombe ne suffisoit pas.

L'Armée marcha vers la fin de Juin. Le Roi languissant se traînoit à l'expédition. Son ame n'avoit rien perdu de son feu: mais les forces du corps l'abandonnerent à Jaslowiecz, où il fut obligé de quitter le commandement. Le Prince Jacques le prit avec toutes les

marques du pouvoir. Lorſque An. 1683.
les Rois de Pologne ſont à la tête de l'Armée, on porte devant eux une lance ornée d'une queue de cheval, ſignal qui déſigne la préſence du Maître, & ſe nomme *Bontchouk*. Les quatre Généraux, Polonois & Lithuaniens, ont auſſi leurs bontchouks: mais qui s'abbaiſſent devant *le Roi. Ils s'abbaiſſerent* donc en préſence du Prince Jacques; & *les Généraux*, qui n'obéiſſent qu'au Roi ſeul, reçurent les ordres de ſon fils. La choſe étoit ſans exemple, & d'une grande conſéquence dans un jeune Prince qui affectoit la Royauté. Les Généraux, par une ſingularité plus grande, n'en parurent point bleſſés. Ils craignirent de déſobliger un Roi qui ſubju-

An. 1687. guoit la fierté même par ses vertus.

Le Prince Jacques prenant donc la foudre des mains de son pere, s'avança sur Kaminieck, où il arriva le 10 Juillet. Les Turcs ont une confiance que nous n'avons pas. La Place étoit déjà investie, lorsqu'ils renvoyerent des prisonniers Polonois, dont on venoit de payer la rançon. Nous craindrions, en pareil cas, de mettre à découvert les défauts de la Place. Les Turcs estiment que la surprise ne peut réussir contre des gens prudens : mais cela ne les empêche pas de veiller aux intelligences suspectes. Ils avoient laissé l'exercice public de la Religion Chrétienne dans une Eglise desservie par deux Jésuites. Ils l'appelloient la

Mosquée d'*Issevi*; Issévi est dans leur langue le nom de Jésus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres ; & les protégent dans leur Empire : protection dont les deux Jésuites abuserent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. *Ils attendoient la mort.* Le Bacha les fit conduire au *Prince Jacques*, en leur laissant, de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigner. Cette douceur étonna les coupables & l'Armée Chrétienne. An. 1687.

Le bombardement dura six jours avec un fracas épouvan-

An. 1687. table. Les Assiégeans tiroient avec cinquante piéces de canon & seize mortiers. Les Assiégés répondoient avec trois cents bouches à feu. Le Bacha *Hussein* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonstance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Noblesse de Podolie. Cette Noblesse, qui craignoit les dernieres extrémités, les femmes sur-tout & les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur & le trouble dans le sein de la garnison, & ne parloient que de se rendre. La Place dans la crise présente ne renfermoit que des Soldats.

L'Armée Polonoise s'apperçut bien-tôt qu'elle brûloit sa poudre assez inutilement; elle ralentit son feu, lorsqu'elle vit les Tartares passer le Niester pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier se présenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de passer aussi. Le Prince Jacques désiroit passionnément d'en venir aux mains. C'étoit la premiere fois qu'il commandoit, & il brûloit de montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ses preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la nécessité, & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il se contenta d'observer sans passer le fleuve. An. 1687.

Pendant qu'on se regardoit, le Roi qui étoit à Jaslowiecz,

An. 1687. penſoit plus aux opérations de l'Armée qu'à ſa ſanté. Il n'avoit pas voulu quitter ce poſte afin d'être à portée de ce qui ſe paſſoit, & d'agir de la tête lorſque la main ſe refuſoit. La poſition n'étoit pas ſans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour ſa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit ſa Cour qui l'avoit ſuivi. L'allarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient paſſé le Nieſter. La Reine, la Princeſſe de Pologne, la Marquiſe de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes : il y en

eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curiosité, elle eut l'audace de s'avancer jusqu'aux bords du fleuve : des Bateliers avoient été pris le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour le lendemain, dit au Roi, que ses compagnons *ne portoient pas des sonnettes*. An. 1687.

Cependant rien ne se décidoit entre les deux Armées. On se canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva sans autre exploit que la ruine de quelques maisons dans Kaminieck & la mort de trois ou quatre cents Tartares, qui donnerent dans une embuscade : petit effet d'une grande cause.

An. 1687. La Ligue avoit des ſuccès ailleurs : mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moſcovie, Premier Miniſtre & Généraliſſime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cents mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les âguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. Galiczin ſe propoſoit d'envahir la Crimée, cette preſqu'Iſle, d'où étoient ſortis tant d'eſſains de Tartares pour porter la terreur juſques dans Moſcou. En les exterminant il auroit affoibli la Puiſſance Turque. Lorſque ſon Armée, qui dévoroit tous les pays qu'elle traverſoit, eut paſſé la Samara ;

ra, petite riviere qui termine An. 1687.
l'Ukraine, elle ne vit plus qu'un désert fumant de cinquante lieues. Les Tartares avoient tout brûlé jusqu'à Précop, forteresse qui défend l'Isthme de la Crimée. Galiczin, arrêté par la faim & la maladie, vit périr une grande partie de ses Soldats, sans avoir vû l'ennemi.

Morosini, plus heureux & plus sage, avec de petites forces, après avoir pris les Dardanelles, Lépante, Castelnuovo, Portoléone & l'ancienne Attique, achevoit la conquête du Péloponèse, qui valoit mieux que Candie. Les bombes Vénitiennes détruisirent, dans cette expédition, des monumens que les Turcs avoient épargnés. Le fameux

An. 1687. Temple d'Athènes, dédié *au Dieu Inconnu* (a), fut du nombre. Cette Ville, dont les ruines sont encore si respectables, Épidaure & Corinthe, sembloient se réjouir de retourner à des Maîtres qui connoissoient les Arts & les talens.

Mais le Général qui portoit

(a) Des Savans assurent que l'inscription totale que Saint Paul avoit vûe, étoit celle-ci : *Aux Dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux inconnus & étrangers.* Et c'est le sentiment très-positif de S. Jérôme. *Comm. in epist. ad titum*, *c.* 1. Cependant S. Paul, dans sa prédication aux Aréopagites, renferme toute l'inscription dans ces deux mots, *ignoto Deo, au Dieu Inconnu.* S. Jérôme prétend qu'il en usoit ainsi pour donner plus de force à sa prédication. On a de la peine à se persuader que la foi d'un seul Dieu eût besoin de ce petit avantage pour être prêchée avec succès.

les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenseur de la Maison d'Autriche, après avoir défait le Visir Soliman sur les bords de la Drave, pris son Camp tout tendu, passé le pont d'Essek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers *l'Esclavonie*, sans perdre de vue ce qui restoit à subjuguer dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'Inexpugnable*, pouvoit résister. Le Visir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis qui refuserent d'obéir. Cet esprit de révolte, passant d'une troupe à l'autre, avec une agitation convulsive, fit frémir le Visir, qui chercha un asyle à Belgrade. L'Armée sans Gé- An. 1687.

An. 1687. néral s'en choisit un ; &, au lieu de s'opposer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Constantinople pour changer de Maître. Mahomet IV. qui avoit enlevé Candie & d'autres Isles aux Vénitiens ; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois, la Hongrie à la Maison d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute sa puissance par ses propres esclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ses victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de disgraces.

Lorsque l'Armée révoltée fut aux portes de Constantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de son Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la mar-

che, sur certains points qui exci- An. 1671
toient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la dissipation des finances l'avoit forcé; il avoit vendu ses joyaux, réformé ses écuries & ses équipages de chasse, diminué la dépense de ses jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'esclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, passion que la nature & l'Alcoran condamnoient également: ce Page de sa Musique étoit vêtu comme lui, toujours à ses côtés, plus riche qu'aucun Bacha, & n'ayant pas le tems de désirer. Le sacrifice qui lui avoit le plus coûté, c'étoit de déposer quatre

An. 1687. Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya; celle du *Tefterdar*, Trésorier de l'Empire; celle du *Giumchi-Bachi*, Receveur des Domaines; celle du Visir Ibrahim, disgracié depuis deux ans. Soliman, son Successeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la fortune. Il s'étoit signalé dans vingt combats; estimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ses mains la toute-puissance de son Maître. Sa tête fut apportée la derniere; & les séditieux tout en se réjouissant de la voir abbattue, sembloient encore la respecter.

Jusqu'à ce moment l'Armée

n'avoit point franchi les barrieres de Constantinople. Les Janissaires montrerent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit déposer l'indolent & l'infortuné Mahomet. *L'Uléma*, c'est-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'assemblerent dans la Mosquée de Sainte Sophie. Son procès s'instruisit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il se repentit de n'avoir pas usé, à l'égard de ses freres, de la loi cruelle de Bajazet; car on rapportoit au Serrail qu'on pensoit à couronner son frere Soliman. Il n'étoit plus tems de s'en défaire. Le Bostangi Bachi gardoit en force l'appartement des Princes. On lui arracha donc les rênes de An. 1687.

An. 1687. l'Empire pour les remettre à Soliman qui languissoit dans une prison depuis quarante ans. Lorsque le Caïmacan, le Shérif de la Mosquée de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde de l'Étendart de Mahomet, lui annoncerent qu'il falloit descendre du Trône, & que tel étoit le vœu de la Nation, il répondit : *La volonté de Dieu soit faite, puisque sa colere doit tomber sur ma tête. Allez dire à mon frere que Dieu declare sa volonté par la bouche du Peuple.* On voit, par cette réponse, que ces Sultans, si despotiques, reconnoissent, dans la Nation, un pouvoir au-dessus du leur ; & les Gens de Loi dans cet Empire enseignent que ce pouvoir est inhérent à tous les Peuples du Monde.

Mahomet avoit des fils, mais An. 1687.
trop jeunes pour régner. Les Turcs ne prennent des Maîtres que dans le sang Othoman; mais ils ne pensent pas que la ligne directe & le droit de primogéniture doivent couronner un enfant, un imbécille ou un méchant : fils, freres, oncles, ils choisissent; & le choix leur a souvent réussi. Au reste, comme Mahomet avoit épargné la vie de ses freres, il finit sa carriere au gré de la nature ; & il ne fut point empoisonné, comme le bruit en courut dans Constantinople (*a*). C'est par-tout que le Peuple suppose les Grands aussi méchans qu'ils peuvent l'être : sup-

(*a*) Cantémir, tome 2, page 134.

An. 1687. position qui ne fait pas honneur à leurs mœurs.

Pendant que les Turcs se déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, forteresse où Tékéli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Assiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à

dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre traité avec les Hongrois, qu'un échafaut dans la Ville d'Épéries. Le sang coula depuis le mois de Mars jusqu'en Décembre; & la Couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire par la Noblesse même du Pays en présence des bourreaux. Il est bien affreux pour les Peuples que ce moyen terrible ait réussi. An. 1687.

Une satisfaction manquoit à Léopold, c'étoit d'avoir Tékéli en sa puissance. Les Turcs, qui l'avoient remis en liberté,

An. 1687. ne l'abandonnerent pas; ils lui assignerent les terres & Villes de Widin, de Caransibes & de Lugos, qu'il changeoit contre la Couronne de Hongrie.

Jean, en apprenant les horreurs qui se passoient en Hongrie, se repentit de n'avoir pas mis cette Couronne sur la tête de son fils, lorsque les Hongrois, touchés de ses vertus, l'en pressoient après la journée de Vienne. Miné à présent par la maladie, il pensoit du moins à lui transmettre celle qu'il portoit, & il vouloit profiter de la Diète prochaine pour faire entrer les Polonois dans ses vues.

Fin du septiéme Livre.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE VIII.

A Diète qui auroit dû s'assembler à Grodno l'année précédente, se trouvoit fixée au même lieu pour celle-ci. Le Roi l'auroit mieux aimée à Varsovie, où il espéroit d'en tirer un meilleur parti; mais les An. 168

An. 1688. Lithuaniens, s'attacherent fortement à la Loi : & Grodno fut indiqué pour le 25 Janvier. Le Roi avec sa Cour s'y rendit, sans délai. Le Prince Jacques qui se flattoit d'y jouer un grand rôle, prévint le jour. Il venoit de commander l'Armée, il s'étoit assis sur le Trône à côté de son pere en 1686. C'étoit autant de pas vers la Royauté : mais il en restoit un plus délicat & plus marqué ; s'il avoit essayé le Trône, ce n'avoit été que dans un *Senatus-consulte*, sans l'aveu de la Nation assemblée ; il s'agissoit à ce moment d'y monter sous ses yeux : c'est ce que le Roi désiroit fortement en lui tendant la main. Lorsque dans un Gouvernement absolu le Prince agit contre la Loi, les Grands se taisent, parce qu'ils

ont tout à perdre, leur liberté An. 1677.
même. En Pologne ils parlent, parce que le Prince ne peut rien leur ôter.

Néanmoins Jean ne devoit pas attendre l'opposition du côté d'où elle vint. Il avoit comblé de biens, de pouvoirs & d'honneurs les Sapieha; & ce furent eux qui se crurent obligés de préférer les constitutions de Pologne à la reconnoissance. Ils s'étayerent du Ministre de l'Empereur & de celui des Czars, sans oublier le Nonce du Pape. L'autorité d'un Nonce en Pologne étonne avec raison les autres Etats. Il a une Jurisdiction & un Tribunal dans une République assez fiere pour ne pas ménager ses Rois.

Cette union contre les projets de la Cour gagnoit tous les jours des partisans. On

An. 1688. crioit que les Loix n'étoient donc plus respectées ; qu'on vouloit donner un Roi à la Pologne, sans son aveu ; qu'elle ne pouvoit disposer de son Trône que lorsqu'il étoit vacant. On menaçoit de rompre la Diète, & de prendre des mesures vigoureuses pour assurer le Droit de la Nation, si le Prince Jacques ne sortoit pas sur le champ de Lithuanie. Dure extrémité pour le fils d'un Roi à qui la Pologne devoit tant! Quand les Puissances sont obligées de plier sous la volonté des Nations, elles cherchent du moins à pallier ces fâcheux instans de foiblesse. Le Prince Jacques eut envie de faire ses dévotions au Mont de Pazzi, célébre Monastere, & de chasser aux environs de Vilna. La chasse le con-

duisit hors de la Lithuanie. An. 1688.

Cette complaisance de la Cour rétablit le calme; & déjà les délibérations de la Diète prenoient une forme avantageuse: mais la Reine vivement blessée du refus & de l'affront fait à son fils, intrigua pour rompre la Diète. Elle se servit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons & une éloquence turbulente; *Dombroski* par ses clameurs & un *Veto* ôta l'activité au Tribunal de la Nation. Si la Reine osoit tant, c'étoit une suite de l'ascendant que le Roi lui avoit laissé prendre.

Le Roi, qui n'étoit pas dans le secret, & qui vouloit mettre en délibération des objets importans pour la campagne prochaine, crut remédier au mal dans un *Senatus-Consulte*

An. 1688. où se trouvoit tout le premier Ordre de l'Etat ; mais le vent de la discorde souffloit de tout côté ; & d'abord le nouveau Cardinal Radziowski fut la pierre de scandale. Il étoit Sénateur en qualité d'Evêque, & comme tel, personne ne lui disputoit sa place au Sénat ; mais il étoit encore Cardinal, & sous ce titre il prétendoit au premier fauteuil. Cependant les Loix de Pologne ne donnent aucun rang, aucune préséance à la Pourpre Romaine ; c'est pourquoi on n'y avoit vû jusqu'alors que trois Cardinaux : un *Osius*, un Radziwil, & un fils de Roi, le Prince Casimir, avant que d'être Roi. On s'étoit tiré d'affaire avec eux le mieux qu'on avoit pû. Mais la plûpart des Polonois pensoient à peu près comme

les Grecs au tems du dernier An. 168[illegible] Empereur de Constantinople : *Nous aimons mieux*, disoient ces Grecs, *voir ici un Turban qu'un Chapeau de Cardinal.* Radziowski, embarrassé de sa dignité dès le jour qu'il l'avoit reçue, avoit évité toutes les rencontres délicates ; la Cour où il auroit fallu, selon le systême de Rome, disputer le pas à la famille Royale ; le Sénat où les Evêques, ses confreres, ne vouloient rien céder. Il n'y avoit qu'un événement qui pût trancher la difficulté, c'étoit de réunir dans sa personne la Primatie avec la Pourpre. La mort l'avoit servi promptement. L'Archevêque de Gnesne avoit disparu du nombre des vivans, & Radziowski, par la grace du Roi, se trouvoit Primat, exem-

An. 1688. ple frappant d'une belle fortune. Né d'une Sobieska, il avoit fait ses études à Paris, où il étoit obligé de vivre dans une médiocrité bien au-dessous de sa naissance : étant donc devenu, après son Maître, le premier personnage de la République, il ne doutoit plus de la préséance dans le Sénat : mais les Evêques lui objectoient qu'il n'avoit pas encore reçu ses Bulles. Nouvel incident, d'autant plus épineux qu'il étoit imprévu. Après bien de la chaleur & des débats, l'Evêque de Cracovie fit sentir à ses Pairs que les Bulles regardoient uniquement les fonctions spirituelles, & Radziowski s'assit au premier rang, où le Roi le vit avec plaisir, comptant bien de s'en aider dans la conjoncture même ; mais le Pri-

mat, homme plein d'obſcurité An. 1685.
& d'artifice dans ſa conduite, le croiſoit ſourdement, & les cœurs étoient trop aigris.

Au lieu de s'occuper des moyens de pouſſer la guerre avec plus de vigueur, ou de faire une paix avantageuſe, les premiers qui parlerent, n'ouvrirent la bouche que pour ſe plaindre de la préſomption du Prince Jacques, de l'influence de la Reine dans le Gouvernement, de la réſidence ſuſpecte du Marquis de Béthune en Pologne, des menées de la France, de l'inutilité de tant d'expéditions contre le Turc, & de la honte qui ſe trouvoit à laiſſer encore Kaminieck ſous ſa puiſſance. Ceux-là envelopperent du moins leurs plaintes dans des termes reſpectueux : mais le Palatin de Siradie, créature

An. 1688. satyre si affreuse que les Mémoires du tems n'ont pas jugé à propos de nous la transmettre; & un Prédicateur s'échauffant sur la confession, en présence de la Reine, osa dire que *les Rois confessoient les petits péchés & n'accusoient pas les grands; qu'on connoissoit un Prince qui ne croyoit pas sans doute que ce fût un crime de vendre les Charges de la République, & d'immoler la Patrie à sa complaisance aveugle pour une épouse.* L'enthousiaste en fut quitte pour se rétracter dans la Chaire où il avoit scandalisé ceux même qui pensoient comme lui, & le libelle fut condamné au feu, sans rechercher l'Auteur (*a*).

Au milieu du trouble, Jean

(*a*) Zaluski, tome 2. pages 1059 & 1060.

ne pouvoit se dissimuler que la Reine lui aliénoit bien des cœurs. Il l'éloigna sans lui ôter le sien. Elle partit à regret pour Varsovie, pleine de ressentiment contre ceux qu'elle soupçonnoit d'avoir donné ce conseil au Roi. An. 1681

Pour lui, après avoir calmé les esprits autant qu'il fut possible, il les tourna sur la continuation de la guerre, pour laquelle on régla des subsides fort au-dessous du nécessaire; & il mit fin au Sénatus-consulte, en protestant que, malgré le fiel dont on l'abreuvoit, il n'abandonneroit point la République, & que la foiblesse de sa santé ne l'empêcheroit pas de commander l'armée, content s'il expiroit en laissant la Pologne triomphante & heureuse. Il devoit être ulceré contre les

An. 1688. Sapieha : cependant il honora de ſa préſence la pompe funebre du Grand Ecuyer de Lithuanie, leur frere. Les Polonois ſont auſſi faſtueux dans les funérailles que dans les Diètes. Ce faſte & toutes les prieres qu'il faut acheter, auroient donné du pain à pluſieurs Gentilshommes qui étoient au ſervice du Seigneur défunt. Un grand feſtin où l'on s'ennivra ſelon la coutume termina la douleur.

En même-tems une ſcene de joie ſe préparoit pour Jean. Vilna, Capitale de Lithuanie, qui n'avoit jamais vû ſon Roi, ſoupiroit pour lui rendre ſes hommages. Les Peuples n'entroient point dans les démêlés d'État. Ce qui les frappoit, c'étoit la gloire & la bonté naturelle de leur Maître ; & ils laiſ-

ſoient aux Grands à diſcuter ſes torts. Il fut reçu ſur ſa route & dans cette grande Ville avec ces acclamations, ces fêtes qu'on ne commande point à des gens libres. An. 1685.

De-là il ſe rendit à Varſovie où la Reine brûloit de le revoir autant pour le plaiſir de gouverner avec lui, que pour l'amour qu'elle lui portoit. Elle l'engagea à ſouffrir des remedes avant que de reprendre les armes; elle l'occupa du mariage du Prince Jacques avec une puiſſante veuve que toute l'Europe convoitoit. C'étoit cette même héritiere de la maiſon de Radziwil, que le Prince Jacques avoit déjà voulu épouſer en 1680; & que l'Electeur de Brandebourg lui avoit arrachée pour la donner à ſon fils, le Prince Louis. Ce jeune

An. 1688. Epoux n'avoit guères joui de sa conquête; & la Cour de Pologne négocioit à Berlin pour s'en emparer avec plus d'espérance que la premiere fois. Déjà la négociation étoit avancée, & l'Envoyé de Pologne écrivoit que la présence du Prince Jacques étoit nécessaire pour assurer le succès. Le Prince vole à Berlin, y entre *incognito*; s'abouche avec le Ministre de France qui avoit ordre de son Maître de favoriser l'alliance, dans la vûe de détacher le Roi Jean des intérêts de la Maison d'Autriche. Il voit la jeune veuve dans l'ombre du mystere. Il en tire une promesse en bonne forme d'épouser dans huit mois, terme de son deuil; & cela sous une peine bien exprimée de la perte de ses biens. Les présens de nôces sont don-

nés & reçus des deux parts. An. 1691.
Après quoi il reprend le chemin de Varsovie, en s'applaudissant de sa fortune. Ce mariage le mettoit en possession de quatre Duchés dans le sein de la Pologne, lui donnoit des forces personnelles, l'acheminoit au Trône.

La nouvelle, arrivée à Varsovie, remplit la Cour d'allégresse, le Roi surtout qui aimoit tendrement son fils; & qui avoit un si grand besoin d'ouvrir son cœur à la joie. Courte joie que l'amertume suivoit à pas précipités! Tandis que le Prince Jacques n'apportoit qu'une promesse, un rival heureux épousoit réellement à Berlin. C'étoit le Prince Charles de Neubourg, troisiéme fils de l'Électeur Palatin, & Frere de l'Impératrice. L'É-

An. 1688. lecteur de Brandebourg, à qui Léopold montroit une Couronne Royale, avoit favorisé cètte trahison, si on peut appeller trahison les mauvais offices que la politique a consacrés dans la morale des Souverains. C'étoit donc encore Léopold qui croisoit toutes les vues de Jean son Allié.

Ce coup de foudre fut entendu à la Cour de Pologne avec tous les transports de la douleur & de la vengeance. Dans le premier étourdissement, le Marquis d'Arquien qui avoit quitté la France, sans se défaire de la vivacité Françoise, proposa d'envoyer le Prince insulté à Hambourg avec le Comte de Maligny son Oncle & un troisiéme Champion pour y appeller en duel le Rival heureux. Le Prince

Jacques goûtoit ce parti : mais An. 1681.
le Roi considérant que, si son
Fils venoit à succomber, ce
feroit une perte bien supérieure
à celle qu'on déploroit ; & que
dans le cas de la victoire, il
étoit fort douteux que la Princesse
disputée voulût épouser
le meurtrier de son mari,
écarta cette scène tragique.
Jean n'auroit pas été offensé
dans la personne de son fils,
s'il eût eu les forces de Léopold
ou de Louis XIV. Il prit
le seul parti qui lui restoit, celui
de la foiblesse & de la raison.
Il fit examiner la promesse
de la Princesse infidelle, & la
peine qu'elle avoit acceptée.
Les Jurisconsultes Polonois décidèrent
que Jean étoit en droit
de confisquer tous ses biens.
Mais pour prononcer la confiscation
il falloit le Tribunal de

An. 1688. la Nation assemblée ; & la Nation, en ce moment, ne pensoit qu'à combattre. La négociation de Berlin & la langueur du Roi avoient rejetté au mois d'Août l'ouverture de la campagne : campagne malheureuse.

Jean ne pouvoit se détacher de ses vues sur la Moldavie & la Valaquie, deux Couronnes qu'il vouloit du moins laisser à sa Maison, si celle de Pologne en sortoit. Ce grand objet lui fermoit les yeux sur Kaminieck ; & la Pologne continuoit ses murmures. Elle marchoit pourtant sous ses drapeaux, plus conduite par le respect qui est dû aux talens héroïques, que par la conviction de son propre intérêt. Il mena l'Armée comme en 1686. par la Pokucie & la Bucovine. Arrivé à Pérérita où il avoit laissé

des troupes & des ouvriers, il vit les masures de cette Ville désertes changées en maisons, les villages voisins repeuplés, & les terres cultivées. Ce fut le seul plaisir qu'il goûta dans cette expédition. Il se hâta de passer le Pruth pour s'assurer de la Valaquie dont il n'avoit encore reçu que des soumissions vagues, conseillées par la crainte. Il n'y avoit encore établi ni postes, ni troupes comme dans une partie de la Moldavie. Il la regardoit pourtant comme une conquête facile. An. 1688.

Mais un événement tout contraire à la longue sécheresse qui avoit tant incommodé son Armée en 1686. le jetta dans un embarras plus grand. Des pluies aussi opiniâtres qu'abondantes, changerent en peu de jours les ruisseaux en torrents;

An. 1618. les rivieres en fleuves, & la terre dissoute en un vaste bourbier. Cependant on se traîna jusqu'à la riviere de Chocava qu'on passa avec des difficultés incroyables. Mais quand on arriva au Séret, il fut impossible d'en tenter le passage. On erra sur ses bords en changeant de camp tous les jours, pour ne pas s'appésantir dans la fange; & pour distraire le Soldat d'une trop grande attention à ses peines. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge : mais le déluge ne s'écouloit pas. Les Turcs & les Tartares disoient que le Ciel prenoit leur défense, & ne se montrerent pas. L'Armée battue par les élémens reprit le chemin de la Pologne en perdant plus de chevaux & d'équipages que si elle eût vû

l'ennemi. La grosse artillerie An. 1688.
fut enterrée dans la Bucovine pour la reprendre dans un tems commode.

Les succès abandonnoient la Ligue Chrétienne en plus d'un endroit. Les Moscovites avoient repris leur projet sur la Crimée, & *Galiczin* qui avoit manqué cette conquête, commandoit encore l'expédition. Précop vit deux cents mille combattans devant ses murs & quatorze cents piéces de canon. Les Tartares se crurent perdus : mais le Kan ne désespéra pas ; c'étoit le brave *Selim-Gierai*, que les Turcs avoient déposé après la journée de Vienne, & qu'ils avoient remis sur le Trône à cause de la supériorité de ses talens. Il amusa le Général Russe en proposant un accommodement qui épar-

An. 1688. gneroit l'effusion du sang. Il disputoit comme quelqu'un qui veut se rendre & qui cherche seulement à diminuer un peu ses malheurs. Pendant les pourparlers, délais souvent funestes au plus fort, le foible se fortifioit sur ses derrieres ; & Galiczin s'affoiblissoit en consumant ses vivres : piége qu'il n'apperçut que lorsqu'il fallut reculer pour en chercher ; & dans cette retraite le Kan tailla en piéces son arriere-garde. C'est ainsi que la ruse & le courage sauverent les Tartares sans humilier les Moscovites. Galiczin ayant regagné les bords de la Samara après une marche de trois semaines, dépêcha des couriers à Moscou & à Varsovie pour donner avis qu'il avoit battu les Tartares & qu'il les avoit poussés jus-

qu'au-delà de Précop. Les Deux capitales firent des réjouissan- publiques lorsqu'elles auroient dû se couvrir de deuil; & le Général, avant que de rentrer en Moscovie, reçut des complimens de la Régente, & des récompenses pour son Armée: pratique assez familiere à l'Empire Russe si on excepte le regne de Pierre le Grand.

Les Vénitiens avoient mis le siége devant Négrepont, l'ancienne Chalcis dans l'Eubée. Cette Isle, la plus agréable de l'Archipel, leur avoit été enlevée par Mahomet II. à qui rien ne résistoit. Morosini se rappelloit les malheurs de ses citoyens au tems de cette perte; le brave Erizzo scié en deux, sa fille poignardée en défendant sa vertu, tout sexe,

An. 1688. & tout âge au-dessus de vingt ans dévoués à la mort. Il vouloit venger tant d'outrages & de sang, & rendre à sa patrie un de ses anciens domaines. Ses efforts étonnerent ; la résistance fut encore plus grande ; & son projet échoua.

Il n'y avoit que l'heureux Léopold, qui, sans quitter son cabinet, poussoit les Turcs d'une perte à une autre. Le nouveau Sultan Soliman III. n'étoit pas un ennemi redoutable. Il avoit passé quarante ans dans une prison à méditer l'Alcoran, & personne ne l'égaloit en pratiques religieuses. Les dévots le louoient à l'excès. Le Divan en faisoit peu de cas. Les gens de guerre le méprisoient. Sentant du moins sa foiblesse, il fit faire à Léo-

pold des propositions très-avantageuses par son Ambassadeur *Mauro Cordato*, ce Médecin de Padoue, dont la premiere maxime en négociation, étoit ce mot du Poëte *Saadi*; *qu'un mensonge qui fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille*. La maxime, s'il l'employa dans cette occasion, ne lui réussit pas. Léopold rejetta tout avec sa hauteur ordinaire que la prospérité augmentoit encore. Il n'étoit pas plus guerrier que Soliman: mais avec une profonde politique & de la fermeté, il trouvoit des Généraux dans tous les Princes de l'Europe. Il transporta sa faveur du Duc de Lorraine au jeune Électeur de Baviere, dont il venoit de faire son Gendre. Il le char- An. 1688.

An. 1688. gea du commandement de l'Armée & du siége de Belgrade. Cette Place importante fut prise d'assaut à la vue du Visir.

Léopold étoit à la veille de chasser les Turcs de l'Europe : mais il entreprit trop à la fois. Il entra, contre Louis XIV. dans la fameuse Ligue d'Ausbourg, qui partagea son attention, & ses forces. Cette nouvelle Ligue mit Innocent XI. dans un cas singulier. Il bénissoit de la même main les coups portés au Turc, & ceux qu'on préparoit au Roi Très-Chrétien. Il devoit être étonné de sa fortune ; fils d'un Banquier Milanois, il secourut contre les Turcs l'Empire & la Pologne de son argent, les Vénitiens de ses galères ; & s'il fut bravé dans Rome même

par Louis XIV. ce ne fut qu'après avoir eu la force de l'outrager. An. 1688.

Louis XIV. de son côté travailloit plus que jamais à détacher Jean de l'alliance de l'Empereur, tandis que Jean croyoit avoir une raison pour s'y attacher plus fortement. La prise de Belgrade avoit répandu l'allarme dans la Valaquie, qui venoit de se mettre sous la protection de l'Empereur; & Jean se flattoit de la recevoir de ses mains, selon le Traité secret fait entr'eux. Cet heureux événement auroit rempli l'objet de la campagne infructueuse qu'il venoit de faire. Mais l'Empereur ne faisoit que montrer la Valaquie sans envie de la donner.

En arrêtant sa vûe sur le Roi Jean, on plaint un Prince

An. 1688. qui avec de grandes qualités & peu de forces, se trouve le jouet d'une Puissance supérieure. Il étoit destiné à l'être de plus d'une façon. Il l'éprouva dans la Diète dont je vais rendre compte.

An. 1689. La Pologne lassée d'une Ligue ruineuse dont Vienne tiroit tout le fruit, vouloit une paix particuliere avec le Turc. Un Envoyé Tartare étoit venu offrir la médiation du Kan avec des conditions avantageuses. Cette paix séparée déplaisoit souverainement à l'Empereur: Jean ne la goûtoit pas non plus pour les raisons que nous avons exposées. Mais Léopold craignoit que la République ne l'emportât sur le Chef.

Un autre point qui devoit s'agiter dans la Diète, l'inquiétoit encore. C'etoit la confiscation des grands biens

de la Princesse de Neubourg en faveur du Prince Jacques. Il voyoit avec douleur que son beau-frere, le Prince de Neubourg, resteroit avec l'Héritiere de la Maison de Radziwil sans héritage. An. 1689.

Pour éviter ces deux écueils, il y avoit un parti à prendre : rompre la Diète au moment qu'elle pourroit nuire ; & c'est celui qu'il prit. Il fit entrer dans ses vues l'Électeur de Brandebourg qui avoit intérêt de le ménager pour se faire Roi ; & qui semoit l'or dans Varsovie. Il gagna les Sapieha dont le crédit étoit grand dans le Sénat & dans l'Ordre Équestre. Les choses étant ainsi disposées, la Diète s'ouvrit.

Les délibérations roulerent

An. 1619. d'abord sur la prétention du Prince Jacques: Les Jurisconsultes avoient décidé que les biens de la Princesse, qui lui avoit manqué de foi lui étoient dévolus ; que la peine étoit juste, puisqu'elle s'y étoit soumise elle-même par un acte libre. Le parti contraire répliqua par des raisons qui jetterent au moins du doute. D'autres Sénateurs affectant la neutralité qu'ils ne sentoient pas, s'écrierent que ce n'étoit pas le tems de penser aux intérêts de la Maison Royale; tandis que la République en avoit de si grands à traiter. *Accepteroit-on la paix particuliere offerte par le Turc, ou continueroit-on la guerre avec plus de vigueur?* Ceux-ci vouloient la paix ; ceux-là s'échauffoient pour la

guerre. Ce dernier ſentiment An. 1690.
étoit celui du Roi. Mais une autre diſcuſſion vint ſe jetter à la traverſe. On lui reprochoit le Traité de 1686, avec la Moſcovie. Il lui avoit cédé deux Villes, un Palatinat & un Duché. Cette ceſſion qui enlevoit des biens certains pour des avantages incertains, n'avoit été faite que de l'avis du Sénat. Il falloit que la Diète ratifiât; le devoit-elle contre le bien commun (*a*)?

Ce reproche fait au Roi lui en attira ſubitement un autre. La Reine paſſoit toujours pour l'avoir pouſſé à tout ce que la République pouvoit déſapprouver. Le Palatin de Poſnanie, Raphaël Leſczinski, grand par

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1135.

An. 1682. lui-même (*a*), plus grand encore dans un Fils que la Pologne a regretté & que la Lorraine adore, ne craignit point de déplaire à la Cour pour servir la République. Il savoit que la Reine intriguoit fortement pour remettre sous les yeux de la Diète la confiscation des biens de la Princesse de Neubourg, question qui portoit le trouble avec elle. Il se tut sur le Roi, il s'expliqua sur la

(*a*) Son mérite soutenu d'une illustre naissance l'éleva aux grandes places de la République. Il fut Maréchal de la Diète de Ligue contre le Turc, en 1683. Ambassadeur à Constantinople, Grand Trésorier, & Général de la Grande Pologne. Il avoit épousé la Fille du Grand-Général Jablonowski. Tel étoit le Pere du Roi Stanislas.

Reine. Il dit : » Qu'elle avoit An. 1689.
» une ame & des connoissan-
» ces au-dessus de son sexe ;
» mais qu'elle étoit au niveau,
» par l'intrigue & les détours.
» A quoi sert l'esprit, ajoûtoit-
» il, s'il n'aboutit qu'à semer
» la discorde dans tous les Or-
» dres? Elle se plaint souvent
» de la foiblesse de sa santé ;
» elle la doit, cette foiblesse
» qui nous afflige, à sa trop
» grande application aux af-
» faires publiques dont l'État
» la supplie de se dispenser ».
La Reine venoit de perdre une confidente dont la mort réjouissoit la Ville & la Cour même. Le Palatin n'épargna pas sa mémoire en lançant de nouveaux traits sur la Reine (*a*).

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1104. & 1147.

An. 1689. Il y eût eu moins de danger à offenser le Roi que la Reine qui disoit hautement qu'elle n'aimoit pas les diseurs de vérités. Mais les Loix en Pologne mettent les Sujets à couvert de la colere des Princes.

C'est ainsi que les séances s'écouloient dans un passage rapide d'un objet à un autre, sans s'arrêter sur aucun. Ces dissensions publiques en occasionnoient dans la vie privée. Il y eut des duels. Le Comte Vielpolski appella l'Enseigne de Cracovie ; celui-ci refusa, non faute de courage ou par respect pour les Loix divines & humaines : mais c'étoit le Samedi, jour particulierement fêté dans la dévotion Polonoise.

Cependant la Diète continuoit, mais sans suite dans ses idées. On avoit refusé d'écouter

ter le Roi ſur les intérêts de ſa maiſon ; & il fut obligé avec tous les Ordres de prêter l'oreille à un démêlé particulier entre deux Evêques. Celui de Culm, Caſimir Opalinski, déraiſonna longuement ; & prétendant que le Roi ne lui étoit pas favorable, il lui dit : *ou ceſſez de régner, ou régnez juſtement.* Tous ſes confreres & le Cardinal Primat marquerent ſur le champ au Roi leur regret de cet emportement. Le Palatin de Belz, Maczinski, ſans diſcerner les innocens du coupable, s'écria qu'il falloit chaſſer du Sénat tous les Evêques & les renvoyer à Rome. L'un d'eux lui répondit : » nous » ſommes Nobles Polonois avant » que d'être Evêques ; c'eſt par » la premiere qualité que nous An. 1681.

An. 1659. »tenons à la Pologne aussi essen-»tiellement que vous. La secon-»de nous établit vos Pasteurs, »nouveau titre pour nous res-»pecter». La querelle s'échauffoit. Le Roi oubliant pour le moment la sienne, s'occupa de celle-ci & l'assoupit. Mais le mot de l'Évêque de Culm étoit un poids sur son cœur. Il éxigeoit qu'il désavouât publiquement son injuste interpellation & qu'il en demandât pardon, comme d'un emportement où la réfléxion n'avoit eu aucune part. Quelques Sénateurs avoient déterminé le Prélat : beaucoup plus le dissuaderent. Ce fut alors que Jean encore plus touché de l'ingratitude du grand nombre que de l'outrage d'un seul, marqua une envie d'abdiquer, se souciant peu de

commander à des hommes dont An. 1689. il n'étoit pas aimé (*a*). Ce premier mouvement, enfant du trouble où son ame étoit plongée, se dissipa comme une vapeur, & l'Evêque de Posnanie, pour faire diversion à tant de chocs, rendit compte d'un traité de commerce proposé par les Hollandois, pour le bien de la Pologne. Il s'agissoit d'ouvrir de grands débouchés à ses bleds ; l'un des plus grands avantages qu'une Nation cultivatrice puisse se procurer. Dans ces derniers tems, il a été prouvé dans le Parlement d'Angleterre que l'exportation des grains avoit valu en quatre années cent soixante dix millions trois

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1105.

An. 1658. cents trente mille livres de France. Il eſt vrai que la Pologne n'a point de Marine ; mais la Hollande offroit la ſienne. C'eſt ce que repréſentoit l'Evêque de Poſnanie ; mais il y avoit tant d'agitation dans les eſprits, qu'ils furent bien vîte emportés ailleurs.

Le ſeul objet qui parut les fixer, ce fut le jugement d'un Gentil-homme Lithuanien. Lyſinski (c'étoit ſon nom) ſorti des Jéſuites vivoit dans le commerce des lettres, ſe communiquant peu, & faiſant du bien. Ami de la vérité dans le culte, il avoit jetté du ridicule ſur quelques ſuperſtitions Polonoiſes. On lui eût peut-être pardonné cette hardieſſe : mais il avoit une fortune conſidérable ; & le délateur, ſelon les

Loix, devoit la partager avec An. 1689.
le fisc. Un homme en charge, Brzoska, l'accusa d'Athéisme. Le plus fort témoignage fut une note de la main de Lysinski dans un livre sur l'existence de Dieu. L'auteur Allemand de cet ouvrage, avec la meilleure intention de prouver une vérité qui n'eut jamais besoin de preuve, la détruisoit. Lysinski appercevant la fausseté des raisonnemens avoit mis à la marge, *ergo non est Deus*, donc il n'y a point de Dieu. Les Evêques, depuis la derniere nomination au Cardinalat, prenoient du goût pour cette dignité. Celui de Posnanie cherchoit une occasion de se rendre agréable à Rome. Il crut l'avoir trouvée. Il saisit l'accusation, il remua toute la machine de la Diète, le Corps

An. 1689. Epiſcopal ſur-tout ; & Lyſinski, après avoir été fouetté par un Evêque & abſous pour l'autre Monde, fut brûlé dans celui-ci. Le décret de mort portoit (choſe ſinguliere !), que le blaſphémateur avoit non-ſeulement nié l'exiſtence de Dieu, mais encore la Trinité des perſonnes, & la maternité divine de la Vierge Marie (*a*). Différens ſiécles avoient montré en Pologne des Gentils-hommes perturbateurs, raviſſeurs, aſſaſſins, incendiaires ; mais comme la Loi ne permet pas d'arrêter un Noble avant qu'il ſoit condamné, les coupables avoient toujours eu le tems d'échapper au ſupplice. La Loi ſe tut, & Lyſinski fut arrêté auſſitôt qu'accuſé. Rome, en voyant la pro-

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1120.

cédure, désapprouva ce terri- An. 1689.
ble décret, & le Roi se reprocha plus d'une fois de n'avoir pas arrêté ce zéle dévorant.

On comptoit déjà trois mois depuis l'ouverture de la Diète; & on n'avoit terminé que cette affaire. Lorsqu'on voulut reprendre celles qui intéressoient la Maison Royale ou la République, la faction de l'Empereur suscita le Nonce Sulkowski, qui protesta & disparut. La Diète sans activité se rassembla le lendemain; & ce fut députation sur députation, pour ramener Sulkowski. Le Roi lui-même le fit chercher dans la maison du Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, où l'on savoit qu'il avoit passé la nuit. Sapieha répondit séchement qu'on ne lui avoit pas donné Sulkowski en

An. 1689. garde. Cette réponse apportée à la Diète affligea le Roi & tous ceux qui aimoient la Patrie. Le Grand-Tréforier de Lithuanie, frere du Grand-Général parut touché, & vouloir remédier au mal. Il quitta son fauteuil & sortit en disant qu'il ne rentreroit pas sans ramener Sulkowski & rendre l'activité à la Diète. La Diète respira: mais ce fut pour tomber dans une convulsion mortelle. Le Grand-Tréforier lui-même ne reparut plus. Le Castellan de Samogitie fit une derniere tentative, il se leva & passant du côté de Dambrowski, Nonce ou Tribun accrédité, il le conjura au nom de la *Patrie* de ressusciter la Diète, en lui rendant Sulkowski, son collégue & son ami. *Au nom de la Patrie*, reprit le Tribun: *dites*

au nom du Roi ; vous ne connoissez que lui. Ces paroles envenimées par le ton, violoient la dignité Sénatoriale dans la personne du Castellan. L'Evêque de Vilna crût devoir la venger par une réprimande haute & sévére : mais le Tribun se hérissant, maltraita plus l'Evêque que le Castellan, leva même la main pour le frapper, & par ce geste sacrilége il empêcha Varsovie d'entendre la Messe pendant trois jours ; car le Cardinal Primat mit toutes les Eglises en interdit, calamité qui auroit duré plus longtems, si le fougueux Tribun n'eût fait une réparation à l'Evêque insulté. Les Eglises se r'ouvrirent : mais la Diète se ferma & se sépara pour porter dans les Provinces l'animosité des factions. Le lende- An. 1689.

An. 1689 main, le Roi reçut un billet que le Ministre de Brandebourg avoit perdu. On y lisoit que les Sapieha avoient bien fait leur personnage, & qu'ils méritoient la récompense promise (a).

Si on réfléchit sur l'esprit de discorde qui agita la Nation dans cette Diète, la condition des hommes paroît bien à plaindre. Livrez-les au gouvernement absolu d'un seul, ils se plaignent sans cesse sous le joug. Laissez-les dans les bras de la liberté, ils ne savent pas en user pour se rendre heureux.

La Diète n'ayant rien statué ni sur la paix, ni sur la guerre, & les négociations avec le Turc se ralentissant, la guerre

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 1131.

continua en vertu du Traité de An. 1689.
ligue, mais foiblement. Ce ne fut pas Jean qui commanda. Jablonowski étoit le héros le plus capable de le représenter : mais l'Armée étoit peu nombreuse & mal payée. Ne pouvant rien tenter de grand à force ouverte, il projetta de surprendre Kaminieck. Ses mesures étoient bien prises : mais les Turcs, attentifs au moindre mouvement, les rompirent.

Les succès de la ligue étoient toujours pour l'heureux Léopold. La maxime de l'ancienne Rome, qu'il étoit beau de composer avec ses ennemis dans le sein de la victoire, n'étoit pas la sienne. Les Turcs étoient venus demander la paix à Vienne, comme à Varsovie ; il avoit rejetté leurs propositions. L'Europe abondoit alors en

An. 1689. Généraux : la France & l'Empire sur-tout. Le Prince Louis de Bade porta l'Aigle Impériale dans la Servie & dans la Bulgarie, où, après avoir défait les Turcs dans trois combats, il leur enleva deux Places importantes, Nissa & Vidin.

Les Infidéles échapperent cette année aux coups des Vénitiens. Morosini se préparoit à leur en porter encore : une longue maladie l'en empêchoit ; & la République qui venoit de l'élire pour Prince, ne vouloit confier ses forces qu'à lui. Ce nouveau Doge, aussi grand dans l'Armée que dans le Sénat, ne craignoit pas la menace qui avoit été faite à un de ses prédécesseurs. Mahomet II. entendant parler aux portes de Venise de la cérémonie dans laquelle le Doge épouse la

mer Adriatique, avoit dit qu'*il l'enverroit bien-tôt au fond de la mer consommer son mariage.* Morosini, malade, se faisoit encore redouter. An. 1689.

Quant aux Moscovites, agités de troubles intestins, dont la Régente & Galiczin furent les auteurs & les victimes, ils ne sortirent pas de leur pays, & la ligue n'en tira aucun secours. Nouveau chagrin pour Jean, qui se voyoit en bute aux courses toujours renaissantes des Tartares. Une calamité plus grande lui déchira le cœur. L'un des dix fléaux miraculeux qui désolerent l'Egypte au tems de Moyse, se renouvella dans la Pologne. Des nuées de sauterelles, apportées par un vent d'Asie, fondirent sur les campagnes, & les couvrirent à la hauteur d'un pied. Elles étoient

An. 1629. d'un noir foncé. Paris & d'autres capitales de l'Europe, qui en reçurent dans des boëtes, admiroient leur longueur & leur grosseur, tandis que la Pologne en étoit dévorée. Les prés, les moissons, les fruits, l'écorce même des arbres, tout fut la proie de ces insectes voraces qui ne périrent que deux mois après leur arrivée, au premier froid. Leurs cadavres, (triste dédommagement), engraisserent la terre pour l'année suivante qui fut très-féconde.

Celle-ci s'étoit écoulée dans la douleur, plus encore pour le Roi que pour les sujets. Une Diète, où toutes ses vûes avoient été trompées, Kaminieck manquée, la disette, des factions qui s'examinoient, la dissension dans tous les Ordres:

ſon ame s'aigriſſoit dans l'amertume. Les ſoupçons s'y accumuloient & le pouſſerent à un attentat qui paſſeroit ailleurs pour un droit de la Couronne. Le Grand Chancelier, Wielopolski, étoit mort après bien des conférences ſecrettes, avec une faction oppoſée à la Cour. Des bruits avoient tranſpiré que les Sapieha penſoient à détrôner leur bienfaiteur; & que le Primat Radziowski entroit dans le complot, auſſi bien que Wielopolski, tous deux parens du Roi. On ne diſoit point ſur quelle tête on vouloit mettre la Couronne. Ceux qui ſe piquent de tout deviner, aſſuroient que l'intention des Sapieha étoit de la placer dans leur propre maiſon. Leur faſte avoit déjà quelque choſe de Royal; une garde nombreuſe An. 1689.

An. 1685. & un cortége qui embarrassoit les plus grandes rues. Ceux qui ne leur supposoient pas assez d'ambition & d'ingratitude pour convoiter la Couronne, se persuadoient qu'ils pensoient du moins à en détacher pour toujours le grand Duché de Lithuanie qu'ils gouvernoient presqu'en Souverains.

Jean comptoit développer le mystere dans les papiers que le Chancelier avoit laissés en mourant. Il envoya le Prince Czartoriski pour y fouiller. L'illustre veuve refusa l'entrée de son Palais, invoqua les Loix & l'assistance des Grands. Le Palatin de Siradie lui prêta sa voix & sa plume. Le nombre des opposans grossit. Jean arrêté par la clameur publique ne recueillit que de la haine; & quand même il

eût réussi à forcer le Palais, il An. 1689.
n'eût rien trouvé, parce que le Chancelier sentant approcher sa fin avoit tout brûlé.

Au reste, la conspiration étoit-elle réelle? On trouve là-dessus des contrariétés dans les Mémoires. Un Historien doit se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas. Quoi qu'il en soit, comme tout Ordre particulier passe en Pologne pour un instrument de tyrannie, on accusoit le Roi de tendre au despotisme. Il lui en échappoit quelques traits. Mais si cette passion l'eût réellement tourmenté, auroit-il convoqué tant de Diètes? Il n'ignoroit pas que toutes les fois qu'une Nation s'assemble, elle est au-dessus du Chef. Mais

An. 1689. il préféroit la République à son autorité. Aucun regne n'avoit vû la Nation assemblée aussi souvent, non-seulement dans les Comices ordinaires qui reviennent tous les deux ans : mais encore dans les extraordinaires que la Loi n'ordonne pas. Telle fut la Diète de cette année. Elle s'ouvrit le 18 Janvier.

An. 1690. L'objet capital dont elle s'occupa fut la paix particuliere que le Turc ne cessoit d'offrir à la Pologne : » Réfléchissez, disoient au Roi ceux qui la souhaitoient, » réfléchissez sur » vos tentatives inutiles contre Kaminieck, sur vos expéditions ruineuses en Moldavie, sur l'impossibilité de » lever de nouveaux subsides, » sur sept ans de guerre qui » ont épuisé la Pologne pour

» faire triompher la Maison An. 1690.
» d'Autriche. Les alliances
» ont enfin des bornes. Vou-
» lons-nous imiter les Sagun-
» tins qui s'ensevelirent sous
» l'amitié des Romains ? L'Em-
» pereur manque lui-même à
» la Ligue en lui fournissant
» moins de troupes depuis qu'il
» s'est armé contre la France.
» Est-ce notre faute s'il ne veut
» point de paix ni vaincu, ni
» vainqueur ? Qu'il fasse donc
» la guerre avec ses propres
» forces, ou qu'il nous four-
» nisse les moyens de la con-
» tinuer (*a*) ».

La Pologne étoit effectivement dans l'impossibilité de soudoyer ses troupes. Innocent XI. étoit mort ; & on ne savoit pas

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1187.

An. 1690. si Alexandre VIII. son successeur, voudroit, comme lui, employer les revenus de l'Église à l'humiliation de la Puissance Othomane.

Jean frappé des raisons pour la paix, se trouvoit dans une grande perpléxité : mais l'Empereur le tenoit attaché à la Ligue par de grandes espérances qui pouvoient enfin se réaliser. La faction Françoise, en ne parlant que de paix, & grossissant de moment en moment, sembloit devoir la décider. Trois François animoient secrettement cette faction : le Marquis de Béthune, l'Abbé de Gravel, & un Conseiller au Parlement, Caillet de Teil.

La Chambre des Nonces, gagnée par Léopold & Jean, étoit pour la guerre ; elle poussa des cris contre les trois Ministres

de France, les plus violens An. 1690.
contre Gravel. On l'avoit déjà prié de quitter la Pologne; il s'obstinoit à rester. La République lui ordonna de partir; il n'en tint pas compte. Le Roi lui fit dire, par le Grand Trésorier, que s'il ne partoit pas il seroit cité en jugement; il éluda la menace en cherchant un asyle dans une *Maison Religieuse*. La Diète le supposa parti, reprit ses délibérations & consentit enfin à la continuation de la guerre (*a*). Il est rare que la Nation assemblée n'enfante quelque nouvelle constitution. Les *Lits de Justice* ne regardent point les affaires publiques en Pologne. Il fut statué que dans toutes les

(*a*) Ibid. pages 1162 & 1163.

An. 1690. Diètes à certains jours, le Roi prenant la place de Juge & la Loi à la main, prononceroit ſur les cauſes des Particuliers. Tels ſont les *Lits de Juſtice*, ou, ſelon l'expreſſion Polonoiſe, les *Jugemens Comitiaux* dans ce Royaume. Avant Etienne Bathori & l'établiſſement des Tribunaux ſédentaires, le Roi jugeoit ſon peuple en parcourant les Provinces. Henri de Valois s'en étoit bientôt rebuté : *Par ma foi*, diſoit-il, *ces Polonois-ci me ſont faire le Juge & le Juriſconſulte : ils voudront bien-tôt encore que je faſſe le métier d'Avocat.* Il oublioit que les premiers Rois furent Juges.

C'eſt la coutume de terminer la Diète par un diſcours d'*Adieu* au Roi ; éloge plus ou moins hyperbolique. Les

grandes qualités de Jean ſau- An. 1690.
verent bien des menſonges à l'Orateur : mais il débita beaucoup de fauſſetés ſur la tranquillité préſente de la République, dont il faiſoit honneur au Roi. Les factions continuoient, & avant même la fin de la Diète, l'Armée s'étoit confédérée. Il lui étoit dû plus de vingt millions ; elle déclara aux Généraux qu'elle ne marcheroit pas ſans être payée. Heureuſe encore la République en ce que le Soldat, ſage dans ſa révolte même, ne menaçoit point d'exécution militaire (*a*) !

Cette confédération cauſée par la diſette d'argent, mal fort ordinaire à un État ſans

(*a*) Ibid. page 1187.

An. 1690. commerce, anéantit tout projet de campagne. On se contenta de tenir les troupes sur la frontiere, pour empêcher les incursions des Tartares, ravages qu'on n'évita pas entierement. Ils vinrent jusqu'aux portes de Lublin dans la petite Pologne; & sans un espion, le Roi couroit risque d'être pris(*a*). Ces incursions réitérées étoient les tristes fruits de la crise où l'on se trouvoit. Des troupes mal payées, mal vétues oublient leur devoir & leur valeur. Les Chefs frappés de leurs justes plaintes craignoient d'user de l'autorité; ils n'employoient que l'exhortation. Les Évêques s'en mêloient en qualité de Sénateurs. Celui de

(*a*) Ibid. page 1167.

Culm,

Culm, Olſowski, prit ſon texte dans le mécontentement qu'on avoit des Moſcovites. Membres de la Ligue, c'étoit à eux d'agir contre l'ennemi commun, lorſque la Pologne ne le pouvoit pas ; & leurs épées reſtoient dans le fourreau. Olſowski diſoit donc à l'Armée ce que Marius avoit dit à ſes Soldats qui demandoient de l'eau : *Il y en a dans le camp ennemi, & vous êtes Romains.* « Il y a de l'argent chez les » Moſcovites, & vous êtes Po- » lonois ». Ce trait d'éloquence ne produiſit & ne devoit produire aucun effet. Marius touchoit le camp ennemi : les Polonois étoient fort éloignés des Moſcovites, & ils ne marcherent ni à eux, ni aux Turcs. An 1672.

Ce qui avoit retenu les Moſ-

An. 1690. covites dans l'inaction, c'étoit le bruit de cette paix particuliere dont la Pologne s'occupoit. Ils craignoient de rester en proie aux Turcs & aux Tartares. Le jeune Czar Pierre, seul alors sur le Trône dont son aîné n'étoit pas digne, savoit qu'un Chiaoux (a) du Grand-Seigneur & un Envoyé Tartare étoient à Varsovie. Un Grand de sa Cour y éclairoit les démarches de la République.

La Ligue Chrétienne, depuis sa naissance, en 1683, n'a-

(a) C'est un Officier de la Porte qui fait l'Office d'Huissier; c'est comme un Exempt des Gardes en France. Tels sont les Ambassadeurs que le Grand-Seigneur envoie aux autres Princes.

voit pas senti une langueur pareille. Les Polonois n'entreprenoient rien ; faute d'argent. Les Moscovites se tenoient chez eux par politique. Les Vénitiens faisoient quelques efforts dans l'Archipel, mais trop foibles pour se faire craindre. Morosini, dont la présence étoit plus nécessaire encore à Venise depuis qu'il étoit Doge, n'animoit plus la victoire. L'Empire étoit obligé de faire face à Louis XIV. An. 1690.

Les Turcs moins pressés de toute part, & animés par la France, au grand scandale de Rome & de la Ligue, s'étoient mis en campagne de bonne heure. Ils avoient à leur tête *Mustapha Cuprogli*, fils, petit-fils de Grand Visir, & parvenu lui-même à cette premiere dignité : il ne respiroit que la guerre, blâmant

An. 1690. toute proposition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaise administration de sept ans, & par le rétablissement des finances. En ouvrant la campagne, il employa la Religion & la sévérité des mœurs. Toutes les Mosquées de Constantinople & les pavillons du Camp retentirent de prieres. Une foule de jeunes garçons qui suivoient l'Armée, affreux instrumens de débauche & de dépense, furent chassés, sous peine de mort, s'ils reparoissoient. Il ne s'agissoit plus que de rendre le courage aux troupes; le Visir s'en chargeoit en leur traçant la route de la victoire avec le sabre de son pere Cuprogli (a).

(a) Cantémir, tome 2. page 182.

Le Duc de Lorraine, celui An. 1690.
de tous les Genéraux de l'Empire qui avoit montré les plus grands talens, depuis Montécuculi, avoit terminé ses jours. Il les avoit passés dans la gloire, mais sans Etats. Il s'étoit flaté d'y rentrer à la tête de soixante mille hommes en 1676. *Aut nunc, aut nunquàm*: c'est ce qu'on lisoit sur ses Etendarts, *ou maintenant, ou jamais*. Ce fut jamais. Plus heureux pour la Maison d'Autriche, il en avoit soutenu la fortune, sans recouvrer la sienne; regret qu'il emportoit au tombeau, & qu'il exprima dans cette Lettre à Léopold: » Sacrée Majesté, suivant vos ordres, je suis parti d'Insprucк pour me rendre à Vienne: » mais je suis arrêté ici par un

An. 1690. » plus grand Maître : je vais » lui rendre compte d'une vie » que je vous avois consacrée » toute entiere. Souvenez-vous » que je quitte une épouse qui » vous touche, des enfans à qui » je ne laisse que mon épée, & » des sujets qui sont dans l'op- » pression «. Léopold sentit dans cette campagne même combien il étoit difficile de remplacer le Général qu'il pleuroit.

Le Visir Cuprogli, après une victoire complette sur les Impériaux, fit lever le blocus de trois Places dans la haute Hongrie, en prit quatre dans la basse, soumit l'Albanie, la Bulgarie, & reprit toute la Servie, Belgrade même, malgré une garnison de six mille hommes, qui fut passée au fil de l'épée;

& pendant que ce torrent me- An. 1690.
naçoit encore Vienne, Tékéli, que la Porte soutenoit toujours, battoit le Général *Heusler*, & se faisoit déclarer Prince de Transylvanie, après la mort de Michel Abassi.

L'hyver donna le tems à la An. 1691.
ligue Chrétienne de reprendre des conseils & des forces. Jean continuoit à se trouver embarrassé entre Léopold & Louis XIV. Faisant autant de bruit qu'eux dans l'Europe, mais moins puissant, il vouloit les ménager tous deux. Son cœur étoit pour la France : ses intérêts le décidoient encore pour la Maison d'Autriche. La France ne manquoit pas de lui faire de belles promesses : mais la Maison d'Autriche, voisine de ses Etats, étoit à portée de réa-

An. 1691. liser les siennes, lorsqu'elle voudroit garder la foi. Jean avoit, dans le moment même, un intérêt de famille à traiter avec elle. Il s'agissoit de marier le Prince Jacques. La Pologne, depuis l'enlévement de sa plus riche héritiere, n'avoit plus de parti pour lui. La France auroit pû offrir une Princesse de son sang : mais on vouloit une fille de Souverain. Léopold qui disposoit alors de l'Empire & de tous ses Princes, proposa une fille de l'Electeur Palatin. Elle étoit sœur de ce même Charles de Neubourg, dont le Prince Jacques avoit tant à se plaindre, & qu'il avoit voulu voir l'épée à la main. Mais les Princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle.

Ce mariage allioit la Maison An. 1691.
de Sobieski à toutes les Couronnes de l'Europe, & le Prince Jacques devenoit beau-frere de l'Empereur. C'étoit la premiere occasion où Léopold agissoit de bonne-foi avec Jean; encore consultoit-il plus ses intérêts que ceux de son allié, qu'il s'attachoit par un nouveau lien.

Le Marquis de Béthune traversoit la Négociation autant qu'il pouvoit. Il fut convenu qu'il sortiroit de Pologne. On convint aussi que Charles de Neubourg conduiroit sa sœur jusqu'aux frontieres de la République, comme pour faire une espéce de satisfaction au Prince Jacques sur ce qui s'étoit passé à Berlin; & celui-ci renonçoit à ses prétentions sur

An. 1691. les biens de la Maison de Radziwil (*a*).

Les deux Epoux se virent pour la premiere fois à Olénisc. La Princesse arrivoit, vêtue à la Hongroise; elle y prit des habits Polonois. Le Prince, en recevant sa main, reçut aussi l'Ordre de la Toison d'Or, apporté par le Comte de Holstein. La pompe nuptiale marchoit & approchoit de Varsovie. Le Cardinal Primat, accompagné des Grands Officiers de la Couronne, vint au devant. Le Grand-Maréchal, pour faire sa cour au fils de son Maître, tint son bâton élevé devant lui : *Vous oubliez donc*, lui dit le Primat, *que cet hon-*

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1164.

neur n'est dû qu'au Roi. Le bâton fut baissé (*a*). Cette mortification qui rappelloit au Prince Royal, qu'en Pologne le fils d'un Roi n'est qu'un Citoyen, jetta un peu d'amertume au milieu de la joie, & ce n'étoit qu'un prélude de tous les chagrins qui devoient suivre. Il est certain que Jean fit une grande faute en formant ces nœuds, sans en rien communiquer au Sénat ni à la Noblesse. La Pologne ne permet point à ses Princes de se marier sans le consentement de la République. Jean vouloit quelquefois trancher du Monarque. C'étoit éloigner son fils de la Couronne, au lieu de l'en approcher ; mais raconter ici An. 169[illegible]

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 118.

An. 1691. ce qui arriva dans la suite, ce seroit anticiper les événemens.

Le parti de la France, irrité d'un mariage qui cimentoit l'union de Vienne & de Varsovie, n'oublioit rien pour le rendre inutile à la Maison d'Autriche. Léopold, en le signant, avoit promis tout de nouveau un Corps de troupes au Roi de Pologne, s'engageant à le mettre en possession de la Moldavie & de la Valaquie, pourvû qu'en revanche il agît fortement contre le Turc; diversion toujours si nécessaire à Léopold. Le Marquis de Béthune semoit des doutes raisonnables sur de si belles offres tant de fois reçues & tant de fois sans effet. Il adressoit aux Palatins & à tous ceux qui avoient du crédit dans le Gouverne-

ment, des Mémoires où il censuroit la politique de la Maison d'Autriche qui tournoit toute la guerre à son profit. Il leur montroit les avantages certains d'une paix particuliere avec le Turc, employant encore une autre raison, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la force ; l'or. An. 1691.

Ces insinuations, qui fermentoient dans la République, vinrent à la connoissance de l'Ambassadeur de Vienne, le Comte de Thun. Il sollicita vivement le renvoi du Marquis de Béthune. Il écrivit au Palatin de Vilna que la France vouloit faire un Roi à sa dévotion, du vivant même du Prince régnant ; & que Béthune, sans égard à l'honneur de lui appartenir, tramoit cette conspi-

An. 1691. ration contre lui & la République. Béthune irrité de cette imputation, & encore plus de quelques termes injurieux à Louis XIV. appella l'Ambassadeur en duel. Jean, personnellement interressé dans la querelle, envoya demander à l'Ambassadeur quelle preuve il pouvoit donner d'une accusation aussi grave. L'Ambassadeur répondit qu'il ne devoit de compte qu'à son Maître. *Quant au duel*, ajouta-t-il, *quoique mon caractere public m'en dispense, je m'y prêterai, au hazard d'être blâmé par l'Empereur.* Jean ne trouvant point la lumiere qu'il cherchoit, & s'élevant au-dessus des soupçons, suspendit les épées. Les deux Ministres s'engagerent, par écrit, à ne point s'attaquer

tant qu'ils seroient en Pologne (*a*). An. 1691.

A travers ces démêlés, les Tartares firent une irruption dans le Palatinat de Russie, où ils brûlerent cinquante Villages appartenants au Roi. Les biens des Particuliers furent épargnés. Cette affectation fit dire que c'étoit le fruit des intrigues de la France pour forcer le Roi à la paix.

Cependant Thun avoit instruit Léopold de ce qui se passoit entre Béthune & lui. Un évenement aggravoit encore sa plainte. Un Courier, qu'il avoit dépêché à Vienne, avoit été dépouillé en Pologne, & attaché à un arbre, violence qu'on attribuoit à la faction

(*a*) Id. Ibid. page 1220 & 1221.

An. 1691. Françoise. Léopold en deman-doit la punition, sans quoi il supprimeroit la poste qui étoit plus avantageuse à la Pologne, qu'à l'Empire. Le procédé de Béthune l'irritoit bien davantage. Après avoir rappellé ses anciennes plaintes contre lui ; « *la* » révolte des Hongrois qu'il » avoit favorisée, le poison de » la défiance qu'il avoit tou- » jours semé entre les deux » Cours, il étoit étonné de le » savoir encore en Pologne, » qu'il auroit dû quitter dès le » mois de Février en vertu des » pactes matrimoniaux. J'ai » bien voulu fermer les yeux » sur ce délai, en considéra- » tion de la Reine, dont il a » l'honneur d'être allié : mais » enfin ma patience est à bout, » & si cet audacieux, qui ose » braver un Ministre Impérial,

» ne sort pas incessamment de An. 1691.
» Pologne, je rappellerai mon
» Ambassadeur «. Le Comte
de Konigsek, qui expédioit la
dépêche, ajoutoit de son chef,
que la Reine de Pologne étoit
dans l'erreur, si elle se flattoit
de tirer quelque avantage de la
Cour de France, aigrie depuis
longtems par la Ligue Chrétienne,
& tout récemment par
le mariage du Prince Jacques;
que le seul parti pour elle &
pour sa famille, étoit de se
tourner entierement du côté de
la Cour de Vienne, & qu'il
étoit de son intérêt de le bien
persuader au Roi.

Jean, trop engagé avec l'Empereur
pour regarder en arriere,
cherchoit à le satisfaire.
Louis XIV. trancha la difficulté.
Le Marquis de Béthune fut

An. 1691. nommé Ambassadeur en Suede, où il mourut au bout de quelques mois, sans avoir joui d'une fortune proportionnée à sa naissance, à son alliance avec le Roi de Pologne, aux emplois qu'il avoit remplis, ni à ses talens. Dans le peu de tems qu'il vécut à la Cour de Suede, il gagna tellement le Cabinet, que le Roi défendit à ses Ministres d'aller manger chez ceux des Puissances étrangeres, défense qui regardoit celui de France plus que tout autre. Les Hongrois, au commencement de leur révolte, avoient pris tant de goût pour lui, qu'ils eurent quelqu'envie d'en faire leur Roi, si la France avoit jugé à propos d'entreprendre & de soutenir cette révolution. En Pologne on l'a-

An. 1691.

voit toujours vû avec un plaisir singulier : mais il avoit une plaisanterie nationale qui lui faisoit quelquefois des ennemis. Un jour il lui échappa de dire en parlant du Prince Jacques, dont la mine n'étoit pas aussi avantageuse que celle du Roi, *qu'il portoit l'exclusion de la Couronne sur son visage*. Le Roi, qui aimoit lui-même les bons mots, ne s'étoit pas offensé de celui-ci, comme il auroit pû le faire; & c'étoit à regret qu'il avoit sacrifié Béthune à l'Empereur.

L'Empereur étant appaisé, & la faction Françoise affoiblie, les fêtes du mariage reprenoient de l'éclat, lorsque la Discorde entra dans la Maison Royale. La Reine, toujours dominante dans le cœur du

An. 1691. Roi, voulut faire ſentir ſon empire à la Princeſſe de Pologne. La Brû n'eut pas toute la docilité que la Belle-mere exigeoit. Le Prince Jacques partagea le mécontentement de ſa jeune épouſe, & un autre chagrin, qui lui étoit perſonnel, le dévoroit.

Le Prince *Alexandre*, ſon frere, ſortoit de l'enfance, & commençoit à ouvrir les yeux ſur la ſplendeur du Trône. Une premiere fleur de jeuneſſe, une phyſionomie ouverte, une figure ſéduiſante, un air noble, des mœurs douces, lui gagnoient le cœur de la Reine, & la Reine n'oublioit rien pour le rendre encore plus agréable au Roi. La Nation même le regardoit déjà avec complaiſance, & cette Nation

fait ses Rois. Il y avoit même une expression qui couroit dans le Royaume : on appelloit ce cadet, *le fils du Roi*, & l'aîné, *celui du Grand-Maréchal.* D'ailleurs, comme on avoit trouvé dans les prophéties Polonoises la lettre *J*, pour désigner le Roi *Jean*. On rencontroit la lettre *A*, pour marquer son successeur (*a*). An. 1691.

(*a*) Lorsque le Trône fut vacant, les Partisans de la Reine Douairiere ne manquerent pas de faire valoir cette lettre *A*, en faveur du Prince Alexandre. La faction du Prince de Conti que l'*A* embarrassoit, disoit que si le Prince François n'étoit pas *Alexandre* de nom, il l'étoit par sa valeur. On sait que ni l'un ni l'autre n'a regné : ce fut *Auguste*, Electeur de Saxe ; & si la prophétie s'en étoit tenue à la lettre *A*, elle conserveroit encore un air de

An. 1691. Le Prince Alexandre fut donc un rival aux yeux du Prince Jacques, & la jalousie de celui-ci s'envenima, lorsqu'au 13 Juin, le Roi, quittant Varsovie, emmena ce fils si chéri pour le montrer à l'Armée & le former aux combats. Cependant l'auguste pere n'avoit pas négligé l'aîné. Il l'avoit invité à le suivre avec la Princesse de Pologne qui attendroit dans le Palatinat de Russie, dans la compagnie de la Reine, le retour de l'expédi-

vérité : mais elle ajoûtoit un arrêt effrayant, *morietur brevi*, il mourra dans peu. Auguste a regné trente-six ans : terme assez long pour un Roi élu à l'âge de vingt-sept. Malgré cela, on débite encore en Pologne que la prophétie étoit bonne, ainsi que toutes celles qui regardent les Rois à venir.

tion. Le Prince Jacques mécontent de tout dans ce moment de trouble, répondit qu'il n'exposeroit point son épouse aux duretés de la Reine; & que pour lui étant sans revenus, il ne pouvoit fournir aux dépenses de la campagne. Il taisoit la vraie raison. Le Roi qui auroit pû ordonner ne fut que pere. Il le laissa à sa propre volonté & partit. An. 1691.

Le lendemain le Prince Jacques encore plus agité, tint Conseil avec l'Ambassadeur de Vienne; & il déclara au Grand-Chancelier qu'il se retireroit de Pologne, si le Prince Alexandre continuoit sa route; retraite, disoit-il, que la Pologne ne désapprouveroit pas, lorsqu'elle apprendroit dans un Manifeste que le Roi destinoit le Trône au cadet au préju-

An. 1691. dice de l'aîné. Ce projet pouvoit être dès lors celui de la Reine, comme la ſuite le dévoila : mais ce ne fut jamais celui du Roi ; & même, s'il eût eu quelque prédilection pour les cadets dans un âge où les qualités de l'ame ne ſont point encore développées, il eſt vraiſemblable qu'il auroit panché du côté du Prince Conſtantin, le dernier né, ſon vrai portrait. Mais la paſſion qui agitoit le Prince Jacques, n'examinoit rien.

Le Roi lui fit ſavoir qu'il pouvoit partir avec la malédiction paternelle quand il voudroit. Mais qu'une fois parti il ne comptât plus revoir ni ſon Roi, ni ſon Pere. Cette menace ne l'ébranla pas. Il répondit au Roi, qu'il alloit dans les Pays-Bas dont l'Eſpagne

gne lui offroit le gouvernement. Le Roi indigné pensoit à le punir. La punition commençoit déjà. Les Courtisans n'osoient plus le voir; & ses amis mêmes l'abandonnoient. Le Jésuite Vota & le Résident de Venise, tous deux diserts, insinuans, s'enfermerent avec lui, pour lui peindre la foiblesse de sa jalousie contre un Frere à qui l'âge encore tendre attiroit quelques vaines caresses; l'injustice de ses soupçons sur la succession au Trône, l'énormité & les dangers de sa révolte contre son Pere & son Roi. Ils le déterminerent à demander un pardon qu'il seroit trop heureux d'obtenir. Le Prince se rendit donc à l'Armée pour se jetter aux pieds de son Roi. Le Pere An. 1691.

An. 1691. pardonna & lui permit de partager les lauriers qu'on se promettoit dans la campagne. C'étoit un spectacle touchant de voir un Héros entre ses deux fils, l'un rentré en grace & déjà fait aux armes ; l'autre toujours chéri & qui venoit apprendre à vaincre : tous trois marchant aux ennemis de la patrie. La Reine & la Princesse de Pologne resterent sur la frontiere où elles dissimulerent leur aversion mutuelle (*a*).

Il fut résolu, dans le Conseil de guerre, d'entrer en Valaquie, puisque le siége de Kaminieck paroissoit toujours impossible avec les forces présentes ; de s'emparer, chemin

(*a*) Zalusk. tom. 2, pag. 1242 & 1243.

faisant, de Sorock, forteresse Turque sur le Niester, & de presser la jonction des Cosaques. Ce qui les retardoit, c'est qu'ils étoient sans habits & sans argent. Le Roi y pourvut de son propre trésor, laissa un corps de troupes pour contenir la garnison de Kaminieck, passa le Niester à la fin d'Août, & suspendit sa marche à Snyatin, Ville marchande sur la rive gauche du Pruth. C'est-là où il devoit recevoir les secours de Léopold; mais Léopold étoit en possession de ne penser qu'à lui-même, fort occupé d'ailleurs avec le Turc & Louis XIV. An. 1691.

Si, malgré tant de promesses oubliées, le Roi de Pologne restoit encore fidele à son Allié, il falloit qu'il ne regardât

An. 1691. sa conduite que comme un délai politique pour le retenir dans la Ligue, & non comme une mauvaise foi décidée. Il pouvoit croire que l'Empereur n'atendoit que l'expulsion des Turcs de toute la Hongrie, pour remplir ses engagemens. Autrement sa constance seroit une énigme inexplicable. Des Ecrivains passionnés pour sa gloire, prétendent que, sans égard à ses propres intérêts, il se tenoit attaché à la Ligue, continuant les diversions nécessaires pour ne pas manquer à la foi des Traités & au bien commun de la Chrétienté. Tant de générosité n'entre gueres dans le conseil des Souverains; & d'ailleurs il faut que leurs vertus s'accordent avec le bonheur

de leurs Sujets. La Pologne souffroit infiniment de la longueur de cette guerre. An. 1695.

L'Armée marchoit pourtant avec cette résolution qu'un grand Capitaine inspire toujours ; & avec plus de joie que le Chef n'en pouvoit goûter. La division qu'il voyoit croître entre ses deux fils, l'inquiétoit autant que la conduite de l'Empereur. Le Prince Alexandre ardent à s'instruire, curieux de tout, se montroit sans cesse aux troupes, visitoit les postes, caressoit l'Officier, entroit dans la tente du Soldat, compatissoit à ses maux, le questionnoit sur ses besoins, lui faisoit des largesses. Le Prince Jacques traitoit ce zéle de popularité ambitieuse, d'artifice pour séduire la multitude, de trahison envers son aîné. On

An. 1691. ſe regardoit avec des yeux jaloux, on s'échappoit en paroles piquantes; & quelquefois même ſous les yeux du Roi ils oublioient qu'ils étoient freres. Le Roi ſembloit preſſentir que cette rivalité feroit un jour ſortir la Couronne de ſa Maiſon. *Je triompherai plus aiſément*, diſoit-il, *de l'ennemi que je vais chercher*.

La marche continuoit & on lui rapportoit que le Hoſpodar de Moldavie l'attendoit près de Pérérita avec vingt mille Tartares. C'eût été peu de choſe : mais on ajoûtoit que trente mille Turcs s'avançoient par le Budziac : c'en étoit plus qu'il ne falloit pour diſputer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Les Tartares parurent auſſi- ôt. On les ſuivit quelques jours, mais la

famine étoit ſur leurs pas. On An. 1691.
paſſa le Pruth pour chercher des ſubſiſtances en marchant aux Turcs. Ceux-ci ne ſe preſſerent pas. Leur deſſein étoit de ne ſe montrer que lorſque la ſaiſon avancée rappelleroit les Polonois à leurs foyers, ſans ſe mettre en peine de quelques places qu'ils pourroient enlever : Sorock & Nerzécum furent effectivement tout le fruit de la campagne. Les Turcs ne tirerent point le ſabre. Des neiges prématurées & auſſi extraordinaires par leur abondance vinrent glacer le Soldat, rompre les chemins, embarraſſer l'artillerie & les convois, haraſſer les hommes & les chevaux. Lorſque l'Armée Polonoiſe regagna les frontieres, on eût dit qu'elle revenoit

An. 1691. d'une déroute (*a*). C'étoit pour la quatriéme fois que Jean manquoit la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Il s'en fallut peu que Léopold ne fût aussi & plus malheureux que lui en Hongrie.

Soliman III. étoit mort depuis peu, après quatre ans de regne, & un triomphe qu'il ne méritoit pas. Achmet II, son frere lui avoit succédé sans avoir plus de qualités que lui. Mais Mustapha Cuprogli restoit Visir; & campoit devant Salankemen, sur les bords du Danube. Le Prince Louis de Bade, Général des Impériaux, marcha pour le combattre, ne le croyant ni si fort, ni si bien

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1236.

campé. A peine arrivé il n'eut An. 1691.
plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquerent avec tant de fureur & de conduite que sa perte paroissoit inévitable. Le champ de bataille étoit déjà couvert de Chrétiens expirans : mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le Visir qui n'avoit gueres joui de sa haute fortune ; il périssoit dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus nécessaire. L'Aga des Janissaires auroit pû le remplacer : un autre boulet l'étendit mort ; & les Infideles consternés abandonnerent la victoire qui n'eut cependant d'autre suite que la prise de *Lippa*, Ville malheureuse, sans cesse prise & reprise, également maltraitée par les amis & par les ennemis. Les Sauvages dans

An. 1691. leurs forêts ſont plus heureux.

Les autres ligués avoient encore de moindres ſuccès. Les Vénitiens, que le Doge Moroſini ne commandoit pas, ſe ſoutenoient à peine dans l'Archipel. Le Czar Pierre, occupé de troubles inteſtins dans ſes États, avoit plûtôt penſé à s'affermir ſur ſon Trône qu'à ébranler celui de Conſtantinople.

Cette campagne fut la derniere de Jean. Ce n'eſt pas l'extrémité de l'âge qui l'avertiſſoit de ſe retirer. Il n'avoit que ſoixante-un ans; mais quarante ans de guerre où il avoit toujours payé de ſa perſonne, dix dans les grandes charges de la République, dix-huit ſur un Trône qui exigeoit une action continuelle, tant de travaux avoient affoibli ſes reſſorts; & l'ame s'en reſſentoit. Il réſigna

le commandement de l'Armée An. 169[illegible]
au Grand-Général Jablonowski, pour ne s'occuper que de l'administration intérieure : ouvrage encore qui passoit ses forces. Il se trouvoit dans cette situation équivoque, où l'on n'a pas assez perdu pour être entierement gouverné, ni assez conservé pour gouverner par soi-même.

Deux Juifs sous la protection An. 1692. de la Reine, s'emparerent de lui : l'un, de son corps ; c'étoit le Médecin *Jonas* : l'autre, de ses finances ; c'étoit un Traitant : & ces deux hommes s'entendoient au mieux, pour s'étayer mutuellement en secourant les Juifs leurs freres. Le Traitant, nommé *Bethsal*, prit à ferme les terres du Roi bien au-dessus de leur valeur. C'étoit le flatter dans la plus forte

K vj

An. 1681. passion qui lui restoit; car il regardoit les richesses comme le plus sûr moyen de conserver la Couronne dans sa Maison. Mais le Juif, en donnant d'une main, savoit bien qu'il recevroit encore plus de l'autre. Il vendoit au plus offrant toutes les graces de son Maître, & il établissoit des usures sur les Douannes qu'il avoit affermées. La Reine voyoit ce commerce infâme : mais le Roi l'ignora longtems, parce qu'il étoit Roi & infirme.

Deux estampes coururent dans Varsovie. On voyoit dans l'une des gens de différentes Nations qui comptoient de l'argent. Le Juif Bethsal, représenté au naturel, examinoit si les ducats étoient recevables; son Maître en mettoit dans un coin de sa veste, & si on ne lui

eût vû une Couronne sur la An. 1692.
tête, on l'auroit pris pour un Banquier ou un Changeur. Il y avoit longtems qu'on l'accusoit d'être avare. En fait d'avarice, il faut bien distinguer un Roi qui est le maître de toutes les finances publiques, d'un autre à qui l'État n'assigne qu'une somme modique. Le premier puisant à volonté ne doit pas connoître l'avarice, le second est obligé d'épargner. L'autre image arrachoit des larmes sur le sort des Héros. Un Prince exténué paroissoit assis sur les genoux d'une jeune femme, & suçoit la mamelle d'une vieille. La quantité de Couronnes que le malade avoit sur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à sa foiblesse que la maladie. Il manquoit des fleurons à la plûpart de ses Couronnes

An. 1692. qui paroissoient en aussi mavais état que celui qui les portoit. La jeune femme qui lui prêtoit ses genoux, c'étoit la Princesse Royale qui, par ses complaisances, s'efforçoit de partager le Gouvernement avec la Reine.

Jean, se roidissant contre ses maux, cherchoit à couvrir son état de défaillance. Il assistoit au Sénat, mais rarement il voyoit la fin des Conseils. Un plaisir lui restoit, c'étoit la chasse. Il montoit à cheval: mais bien-tôt obligé de descendre, il se jettoit dans une voiture où il disoit qu'on étoit moins homme; & il se représentoit avec amertume l'opinion des Peuples, que l'ame s'affoiblit avec les organes.

Le Corps de la République ne tarda pas à se ressentir de la

langueur du Chef. Rien ne s'expédioit dans la Chancelerie. La confusion s'introduisoit dans les affaires. Les monnoies déjà altérées par le voisinage de l'Électeur de Brandebourg s'altéroient encore d'avantage, & ruinoient le peu de commerce qui vivifioit la Pologne. On ordonnoit des contributions qui ne se réalisoient pas. Le Grand Trésorier crioit que le trésor étoit épuisé. L'Armée n'étoit pas payée. A peine voyoit-on dix mille hommes sous les drapeaux ; & c'étoient autant de mécontens qui opprimoient le Paysan. Jablonowski, avec si peu de forces, ne pouvoit rien entreprendre. Un Envoyé Tartare vint renouveller à Jean, de la part du Sultan Achmet, des propositions de paix dont il auroit An. 1692.

An. 1692. dû se contenter ; la restitution de tout ce que la Pologne regrettoit, mais toujours sous condition de se détacher de la Ligue. Jean y étoit invinciblement lié par son projet sur la Moldavie & la Valaquie, & il attendoit le retour de sa santé ; si bien qu'on ne se résolvoit ni à continuer la guerre, ni à faire la paix. Chacun ne s'occupoit que de soi ; & quiconque avoit du pouvoir, ne l'employoit qu'à se soutenir sur les ruines publiques.

Fin du huitiéme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE IX.



POUR remede à tant de maux, on indiquoit des Diètes; mais ces Diètes rompues augmentoient le désordre. On crut pourtant que celle de 1693 auroit du succès, lorsqu'un Evêque rejetta les esprits An. 1693.

An. 1693. dans le trouble dont on paroissoit sortir.

C'est un usage en Pologne, dans les quartiers d'hyver, d'épargner les terres de l'Eglise & celles de la Noblesse. Le Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, ne sachant plus comment faire subsister son Armée, crut que tous les usages & priviléges devoient céder à la suprême Loi du bien public. Il assigna donc des logemens aux Troupes sur ces terres privilégiées, & il exigea des contributions proportionnelles. La Noblesse ne se plaignit pas : mais l'Evêque de Vilna, Constantin Brzotowski, plus attaché aux Bulles de Rome qu'au salut de la République, cria qu'on violoit les immunités de l'Eglise, & que Sapieha étoit un Athée. Il accusa de foiblesse

& de prévarication quelques-uns de ses confreres qui s'étoient prêtés au tems. Il ne vouloit pas même souffrir le passage du Soldat sur les terres Episcopales. La Pologne, plus grande que la France, ne compte que dix-sept Evêques. Tous ont à leurs ordres des Coadjuteurs & deux ou trois Evêques *in partibus*, qui soignent les Diocèses, tandis que les Evêques en titre s'occupent des affaires d'Etat en qualité de Sénateurs. Leurs terres, comme leurs Diocèses, sont immenses, & des immunités si vastes ne sauroient manquer de surcharger le reste de la Nation. An. 1693.

Si l'Evêque de Vilna se fût contenté de se plaindre, on l'eût peut-être écouté dans la

An. 1693. premiere Diète, & on eût cherché quelque tempérament : mais il s'arma des foudres spirituelles, qui alors effrayoient la Pologne encore plus qu'aujourd'hui; & après trois monitions canoniques, il les lança sur le coupable : les termes les plus forts furent employés dans la fulmination de l'anathème en cette forme... *Comme Casimir Sapieha, Grand-Général de Lithuanie, renonçant aux obligations de son Baptême, pour obéir à l'instigation du Diable, à violé les immunités Ecclésiastiques, c'est au glaive de l'excommunication à retrancher ce membre pourri, crainte qu'il ne porte la corruption dans le Corps des fideles : c'est pourquoi par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & délier dans le Ciel & sur*

la terre, au nom de la Sainte Trinité, de Saint Pierre & de tous les Saints, nous le privons de l'entrée de l'Eglise, des Sacremens & de la société des Chrétiens; & nous le livrons avec ses adhérens à la puissance de Satan & au feu éternel (a). An. 1693.

Celui qu'on livroit au Diable étoit le Chef de la Noblesse Lithuanienne, Palatin, Sénateur, & Grand-Général. Les Nobles se crurent frappés dans un Noble, les Palatins dans un Palatin, les Sénateurs dans un Sénateur & les Généraux dans un Général. Les adhérens de Sapieha étoient les Officiers de l'Armée & tous ceux qu'il employoit à l'exécution de ses ordres. Le frémissement fut

(a) Zaluski, tome 2. page 1359.

An. 1693. universel ; & l'Evêque alloit devenir l'anathême de la République. Mais le Roi qui vouloit affoiblir la grande puissance qu'il avoit donnée aux Sapieha, prit le parti de l'Evêque. Un Roi ne se déclare jamais, dans quelque cause que ce soit, sans entraîner tous ceux qui craignent le ressentiment du Trône, ou qui aiment la faveur. L'Evêque, qui dans les premiers momens se voyoit abandonné de tout le monde, trouva donc des appuis & sur-tout dans l'ordre Episcopal.

Alors parurent des écrits pour & contre, levains assurés d'une fermentation toujours plus grande. Les Apologistes de l'excommunication appelloient à leurs secours trois Conciles & les décisions de plu-

ſieurs Papes en faveur des immunités. Ils n'oublioient pas la fameuſe Bulle de Paul V. *in Cœnâ Domini*, qui anathématiſe quiconque oſera toucher aux biens Eccléſiaſtiques, ſans le conſentement de Rome, & qui brave tous les droits des Souverains. Ils citoient encore les Ordonnances de pluſieurs Rois de Pologne qui avoient protégé les immunités: Jagellon, Louis, Caſimir III. Boleſlas, Wenceſlas, dont on ne manquoit pas de canoniſer les vertus; & comme le feu de la diſpute s'élance toujours au-delà du but, l'Evêque de Vilna & ſes adhérens ne craignoient pas d'avancer que l'Egliſe de Pologne tenoit tous ſes biens de la libéralité des Souverains Pontifes. An. 1691.

An. 1693. Les défenſeurs de Sapieha répondoient que les Souverains Pontifes n'avoient pû donner ce qui ne leur appartenoit pas; que l'Egliſe en Général tenoit ſes biens des peuples ou des Princes; que celle de Pologne en particulier les avoit reçus de ſes Rois & de la République; que des richeſſes données & protégées par l'Etat, devoient en ſoutenir les charges; que les Papes & les Conciles, n'ayant de miſſion que pour les biens du Ciel, n'avoient aucune autorité ſur ceux de la terre; que ſi la République, de concert avec ſes Rois, avoit en certain tems exempté la portion de l'Egliſe des Charges communes, elle avoit toujours en elle-même, par ſon pouvoir légiſlatif, le droit de ſe réformer

mer ſelon les conjonctures; & An. 1691.
qu'enfin Sapieha, en traitant les terres Eccléſiaſtiques comme celles des Nobles, avoit été autoriſée par la République (*a*): d'où l'on concluoit que l'excommunication étoit injuſte & nulle.

C'eſt ainſi qu'en penſoit tout le Clergé régulier du Diocèſe même de Vilna, qui refuſa de publier l'excommunication & de fermer ſes Egliſes à Sapieha.

C'étoit auſſi le ſentiment du Cardinal Primat. Il écrivit à Sapieha de ne point s'allarmer de ce coup de tonnere qui ne frappoit que les oreilles ſans effleurer l'ame, lorſqu'il grondoit

(*a*) Id. Ibid. pages 1425 & ſuiv.

An. 1693. sur des têtes innocentes ; & que bien-tôt il n'en resteroit pas le moindre vestige. Il écrivit en même-tems à l'Evêque de Vilna, en l'avertissant » qu'un » zéle outré pour les intérêts » de l'Eglise l'avoit abusé ; » qu'un Pontife sage ne sauroit » montrer trop longtems la fou» dre avant que de la lancer, » qu'il avoit excédé son pou» voir, en ne prenant conseil » que de lui-même ; qu'il au» roit dû demander le consen» tement du Corps Episcopal, » & encore plus celui de la » République, attendu que la » personne d'un Général ne » peut être flétrie, sans blesser » la République, dont il re» présente la puissance ; & en» fin que le seul moyen de cor» riger son erreur, étoit de re-

» connoître la nullité de sa cen- An. 1693.
» sure ».

L'Evêque étoit encore trop bouillant pour écouter la modération, animé sur-tout par la Cour ; & chaque nouveau pas qu'il faisoit, étoit marqué par la rigueur. Il excommunia tous les Religieux, les Chanoines & les Curés qui ne vouloient pas dire anathême au Grand-Général ; & il mit toutes leurs Eglises en interdit ; c'est-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, sous peine de damnation éternelle, de dire la Messe, de faire le Service & d'administrer aucun Sacrement.

Cependant Sapieha n'avoit jamais eu tant d'envie de fréquenter les Temples & les Sacremens, que depuis qu'il étoit excommunié, & chacun usoit de

An. 1693. ses armes : l'Evêque, du glaive spirituel : le Général, d'exécutions militaires ; plus l'Evêque frappoit sur les consciences, plus le Général chargeoit les terres de l'Eglise ; & sur-tout celles de l'Evêque, sans égard aux proportions. Ce fut à ce moment qu'il abusa véritablement de son pouvoir ; car quiconque n'étoit pas de son parti étoit sûr de trouver des Soldats chez lui, & des exacteurs sans miséricorde.

Le Primat, pour attaquer le mal dans son principe, cita l'Evêque à son Tribunal. L'Evêque ne comparut point. Le Primat, après avoir déclaré nulle l'excommunication fulminée, prononça l'interdit sur l'excommunicateur. Ce fut du souffre jetté sur du feu.

Le Nonce Apoſtolique, *Santa-Croce*, attribuoit à Rome ſeule le droit de juger les Evêques. L'Autorité des Nonces établie depuis longtems en Pologne, s'y ſoutenoit alors dans toute ſa vigueur. Ces Miniſtres du Pape n'avoient rien oublié pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude; & outre le droit qu'ils s'attribuoient de juger toutes les cauſes Eccléſiaſtiques, ils avoient uſurpé dans des tems de trouble beaucoup d'autres prérogatives qu'ils ont perdues vers l'an 1728. Le ſiécle dernier n'étoit pas encore le tems de perdre: *Santa-Croce* vouloit gagner; il caſſa net la Sentence. An. 1693.

Le Primat, en qualité de Primat & de Légat né du Saint Siége, ſe prétendit griévement

An. 1693. blessé dans sa Jurisdiction. Il écrivit au Pape pour l'engager à rappeller son Nonce, & le punir.

Sapieha, au milieu de ces conflicts, levoit une tête plus altiere. Les trois autres Généraux de la République, Jablonowski, Potocki, Sluska demanderent aussi à Rome la satisfaction que leur collégue attendoit, demande qui fut appuyée par les uns, contestée par les autres dans le Senat & dans l'Ordre Equestre. Il y avoit des Sénateurs qui, sans avoir recours à aucune Puissance Ecclésiastique, vouloient qu'on imitât les Vénitiens, lorsque Paul V. en 1606, excommunia le Doge, les Sénateurs & mit tout en interdit. Le Sénat défendit la publication de

la censure dans toute l'étendue An. 1693.
de ses terres, en disant que Dieu lui inspiroit de faire pendre quiconque désobeiroit. Le Sénat de Pologne n'étoit plus à tems d'empêcher la publication de la censure : mais il pouvoit punir quiconque agiroit en conséquence. Cet avis ne passa pas ; & le trouble n'en fut que plus grand. C'est ainsi qu'on se battoit sur une excommunication, tandis que les Tartares venoient ravager les frontieres (*a*).

Le Roi, dans ses jours de force, auroit prévenu ou étouffé cet incendie. Livré maintenant à des conseils qui lioient sa conscience en favorisant son envie d'abbaisser les

(*a*) Zaluski, tome 2. pages 1229 & 1451.

An. 1693. Sapieha, il nourrissoit le feu. Il manda Sapieha pour rendre compte de sa conduite. Sapieha répondit qu'il attendoit le jugement du Pape, & que si Rome n'étoit pas équitable, il en appelleroit à la République.

Le Pape fort embarrassé entre le Roi & la République, le Primat & son Nonce, L'Évêque excommunicateur & le Général excommunié, voulut tout ménager. Il ne rappella pas son Nonce: il ne condamna ni le Primat, ni l'Evêque, il ne donna point d'absolution: mais il suspendit l'effet de l'excommunication pour une année à cause du tems de guerre & de l'importance du Grand Général de Lithuanie dans la circonstance présente. C'étoit traiter la querelle en Prince, & non en Pape. Ce Parti, quel-

que ſage qu'il parût, mécontenta pourtant tous les diſſidens, Sapieha ſur-tout, qui, au lieu d'une ſuſpenſion de peine, ſe flattoit d'une réparation prompte. An. 1693.

Les choſes étoient dans ce cahos, lorſque le Roi malade à Zolkiew envoya des Univerſaux dont nous rapportons le précis, parce qu'on en prit occaſion de briſer le reſſort qui pouvoit rétablir l'ordre, & encore pour faire ſentir la différence du ſtyle dans un Roi ſoumis aux Loix, & dans un Roi qui fait les Loix.

« Jean III. à la Diète que » nous avons convoquée à Var- » ſovie pour le 22 Décembre » de la préſente année. Salut.

» La Providence qui nous a » mis ſur le Trône d'une Na-

An. 1697. » tion libre, & qui dispose » de la bonne ou de la mau- » vaise santé, nous a visité » par la maladie au moment » que nous allions nous met- » tre en chemin pour assister » à la Diète. Nous recevons » cette visite avec toute la » soumission qui est due au » Créateur, espérant néan- » moins qu'il voudra bien nous » tirer des paroxismes que nous » souffrons & nous rendre à la » Patrie. Nous voulions mê- » me partir malgré notre foi- » blesse, si les Médecins, les » Sénateurs ici présens, & le » danger de notre vie ne nous » en eussent absolument em- » pêché. Nous annonçons donc » à vos Dilections, par ce do- » cument authentique, notre si- » tuation & l'impossibilité d'al-

» ler à vous pour l'ouverture An. 1693.
» de la Diète : & nous vous
» demandons, tant pour l'a-
» mour de la Patrie que de no-
» tre propre Personne, un dé-
» lai qui nous permette de tra-
» vailler à notre rétablissement
» sous notre promesse Royale
» de comparoître à la Diète
» aussi-tôt que nos forces nous
» le permettront, ne désirant
» les recouvrer que pour vo-
» tre bonheur. Voulant donc
» vous notifier notre volonté,
» nous donnons charge au Car-
» dinal, Archevêque de Gnes-
» ne, Primat du Royaume &
» du grand Duché de Lithua-
» nie, de publier & promul-
» guer nos présens Universaux.
» Donné à Zolkiew le 14 Dé-
» cembre 1693. de notre regne
» le vingtiéme ».

On voit, par le sens de ces

An. 1693. Univerſaux, qu'ils avoient été précédés de ceux qui fixoient l'ouverture de la Diète à Varſovie où les deux Ordres attendoient l'arrivée du Chef. On voit encore que ces derniers Univerſaux occaſionnés par la maladie, étoient adreſſés au Primat pour les notifier à la République : voie inuſitée, qui pourtant dans un tems de calme auroit pû paroître ſans conſéquence.

Il faut toujours ſe rappeller qu'un ſeul Nonce ſuffit pour arrêter l'activité d'une Diète. Tous ceux de Lithuanie dévoués à Sapieha ne reſpiroient que le trouble. Le Primat, prévoyant l'orage, s'excuſa de ſe trouver à l'aſſemblée, ſous prétexte d'indiſpoſition; & pour ſuppléer à ſa préſence il écrivit une lettre circulaire

aux Sénateurs & aux Nonces An. 1691. pour leur annoncer les Univerſaux qui retardoient la Diète. Il leur donnoit un titre qu'il leur avoit refuſé juſqu'alors & ſur-tout aux Nonces ; celui de *Freres*. La lettre n'en fut pas mieux reçue. Les Nonces dirent que la publication des Univerſaux ne pouvoit pas regarder le Primat, qui n'a d'autorité que dans l'inter-regne ; & que ce ſeroit reconnoître un quatriéme Ordre dans la République. » D'ailleurs, ajoû-» toient-ils, le Roi ayant une » fois fixé l'ouverture de la » Diète, il n'eſt plus le maître » du tems ; &, pour changer » le jour, le concours des Or-» dres eſt néceſſaire ».

Les Serviteurs de la Cour eurent beau repréſenter que le Roi étant infirme à Zolkiew &

An. 1693. destitué de sa Chancelerie, avoit bien pû faire quelque faute dans la forme des Universaux ; que s'il en avoit commis la promulgation au Primat c'étoit son autorité qu'il lui remettoit ; qu'il ne convenoit pas, pour une erreur de forme dans un cas extraordinaire, de molester un bon Roi, & de mettre en danger la République, dont le salut dépendoit de la santé du Chef & du succès de la Diète ; & qu'enfin la demande du Rôi étoit non-seulement juste, mais pratiquée sous le regne d'Uladislas VII. qui retarda une Diète dont la fin fut heureuse.

Les Nonces de Lithuanie, sourds à ces représentations, s'obstinerent à ne point entendre la lecture des Universaux. Le Primat s'étoit débarrassé des

la promulgation sur le Chancelier. Celui-ci se rendit à l'Église de Saint Jean où les Ordres le suivirent. Il n'y eut ni Messe du Saint-Eprit, ni aucune des cérémonies usitées à l'ouverture des Diètes. Les Nonces Polonois se rangerent d'un côté, ceux de Lithuanie de l'autre. Tout ce que put faire le Chancelier, ce fut d'obtenir un moment de silence pour notifier la maladie du Roi légalement prouvée ; mais lorsqu'il voulut entreprendre la lecture des Universaux, cent voix confuses étoufferent la sienne. Il se retira en disant qu'on les trouveroit affichés au Château de Varsovie. *Nous y afficherons aussi nos protestations*, répondirent les Lithuaniens. Il n'y eut point de An. 1695.

An. 1693. Diète ; & jamais elle ne fut si nécessaire (a).

Jean ne pouvoit se dissimuler que l'Évêque de Vilna avoit jetté la pomme de discorde ; & il se repentoit d'avoir approuvé sa rigueur. Il lui écrivit plus en ami qu'en maître, que la paix est toujours le plus grand des biens ; que l'honneur de l'Episcopat s'applique à concilier, non à diviser ; & qu'il devoit se résoudre à retirer le glaive de division en marquant publiquement au Général de Lithuanie le regret de s'en être servi. Le Prélat avec des mœurs irréprochables, le cœur droit, un esprit borné & des Bulles d'excommunication

(a) Zaluski, tome 2. pages 1304 & 1305.

dont il se faisoit un rempart sacré, se persuada de plus en plus qu'il étoit l'organe du Ciel; & qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'au Roi. Esprit contentieux, il étourdissoit le Public de sa conscience & de ses clameurs, prêt, disoit-il, à mourir martyr des immunités. Comment ramener un homme qui se croyoit un autre Saint Thomas, Evêque de Cantorbéri. Les gens de bien même blâmoient son obstination; mais ses adhérens la canonisoient au milieu du trouble; & les plaies de l'Etat se multiplioient. An. 1693.

Le Roi dans le délabrement des affaires publiques, travailloit avec plus de succès à celles de sa maison. L'Electeur de Baviere venoit de perdre son épouse & gouvernoit les Pays-Bas pour l'Espagne. L'enfant An. 1694.

An. 1694. qui lui restoit de son mariage, étoit regardé comme l'héritier présomptif de Charles II. Sa malheureuse mere, fille de l'Empereur Léopold, lui avoit donné la vie aux dépens de la sienne. L'Electeur veuf étoit un grand parti par lui-même, plus grand encore par les espérances qu'il pouvoit fonder sur son fils. Ces espérances se trouvent développées dans un projet que Jean envoya à l'Electeur au sujet de la succession d'Espagne. On y voit la naissance d'une des plus grandes affaires qui aient armé & déchiré l'Europe. Voici donc ce que Jean écrivoit :

1°. « Comme le Roi d'Espagne Charles II. n'a point de » postérité, l'Electeur doit penser à cette succession pour » son fils.

2°. » Il a deux rivaux à combattre, l'Empereur & le » Roi de France ; & n'ayant » point de forces à leur opposer, il doit s'aider de l'un » des deux contre l'autre. Ann. 1694.

3°. » L'Empereur qui prétend absorber toute la succession, ne l'aidera certainement pas, & quand même il le voudroit, il ne le » pourroit ni par terre, ni » par mer. Par terre ; la France » lui fermeroit le passage : par » Mer ; il n'a ni ports, ni vaisseaux.

4°. » L'Electeur doit donc » s'attacher à la France avec » laquelle il fera un Traité » de partage afin de recevoir » en cédant.

5°. » Ni les Anglois, ni les » Hollandois, ni toute la Li-

An. 1893. » gue d'Aufbourg ne doivent
» détourner l'Electeur de ce
» parti ; car quoique la France
» soit environnée d'ennemis,
» elle n'est pas encore vain-
» cue ; & qui sait si la Ligue
» d'Aufbourg subsistera long-
» tems ?

6°. » La France, attaquée
» de toute part, offre le vrai
» moment de traiter avec elle;
» car elle se rendroit plus dif-
» ficile, si la paix venoit à se
» faire. Une autre raison doit
» hâter le traité de partage. La
» vie de l'enfant est incertaine,
» & si la mort l'enlevoit, l'E-
» lecteur n'auroit plus rien à
» demander ; au lieu qu'à pré-
» sent on peut stipuler que
» ce qui sera cédé à l'Electeur
» par le traité de partage, le
» sera irrévocablement, quand

» même l'enfant ne vivroit An. 1694.
» plus (a) ».

On apperçoit que ce plan étoit tracé ſur deux événemens qui devoient faire verſer beaucoup de ſang : la mort de Charles II. ſans poſtérité, & celle de l'Enfant Electoral ; événemens très-poſſibles, parce que les maux arrivent plûtôt aux hommes que les biens ; mais ce qu'on n'apperçoit pas encore, c'eſt l'intérêt que Jean pouvoit prendre à la fortune de l'Electeur. Cet intérêt étoit des plus vifs. Il projettoit de marier à l'Electeur ſa fille unique Théréſe Cunégonde Sobieska.

La Reine, toujours Françoiſe dans le cœur, avoit au moins autant de part que lui

(a) Zaluski, ibid. page 1367.

An. 1694. à cette négociation. Elle y voyoit un moyen d'attacher l'Electeur à la France, attachement qu'il eût peut-être fui, s'il avoit prévu l'avenir. Quoi qu'il en soit, le mariage fut conclu; & lorsque la Princesse Electrice prit congé de la Pologne pour aller joindre son Epoux dans les Pays-Bas, elle reçut un adieu de son pere, en forme d'épithalame, & en vers assez mauvais. C'étoit la faute du siécle, plutôt que celle du Roi-Poëte. Le tems de la bonne poësie n'est pas même encore arrivé pour les Polonois. Ce mariage fut la derniere joie que le Roi goûta.

Un incident l'avoit presque rompu. L'Envoyé de l'Electeur à Varsovie exigeoit une dot de cinq cent mille impériales. Cette somme, qu'un Négociant

de Londres, ou un Financier de Paris auroit pû donner à sa fille, le Roi de Pologne la trouvoit excessive. La Reine trancha le nœud en s'engageant à son insçu pour une partie de la dot Mais lorsque le tems de payer fut venu, elle se trouva embarrassée; car le Roi qui lui ouvroit son cœur & son cabinet, lui fermoit son trésor. Elle chargea dix vaisseaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la disette se faisoit sentir. Ainsi ce fut le commerce qui acquitta la Reine (*a*). An. 1694.

Il est important de connoître celui qui lui suggera cet expédient. C'étoit l'Ambassa-

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1407.

An. 1694. deur extraordinaire de France, nouvellement arrivé, *Melchior de Polignac*, Abbé de Bonport, qui s'est illustré depuis dans d'autres Ambassades, aussi-bien que dans l'Eglise, dans le Sacré Collége & dans les Lettres. Il fut bien-tôt pour la Pologne un objet d'admiration & de frayeur. Orné des graces du corps & de l'esprit, aimable courtisan, génie lumineux, beau parleur, politique délié plus que profond, il n'étoit venu que pour l'Ambassade, & on l'eût pris pour le premier Ministre de Pologne. Avant son arrivée les Allemands primoient à la Cour; les François prirent le dessus. Il étoit de tous les conseils secrets; & pendant que le Roi étoit obligé de penser à sa santé, il s'enfermoit souvent avec

avec la Reine. Les Femmes & les Courtisans oisifs en plaisantoient, sans penser que la Reine avoit renoncé aux foiblesses des femmes pour les passions des hommes. C'est ce que publioit Sapieha, toujours irrité contre la Cour qui ne faisoit pas cesser le scandale de Vilna. An. 1694.

Son Manifeste portoit » que » ce n'étoit plus dans le Sénat » ni dans les Diètes que se trai- » toient les affaires publiques; » mais dans le Cabinet du Roi, » ou plûtôt dans celui de la » Reine; que ce Cabinet étoit » devenu le tombeau des Loix » & de la liberté; que c'étoit- » là où l'on travailloit à l'op- » pression des plus Grands de » l'Etat, qui devoient appren- » dre par son propre exemple » ce qu'ils avoient à craindre

An. 1694 » pour eux-mêmes ; que l'Am-
» baſſadeur de France avoit ap-
» porté la ruſe de Mazarin,
» & la dureté de Richelieu ;
» qu'il faiſoit goûter la hauteur
» de ſon Maître & le deſpotiſ-
» me de ſa Patrie ; qu'il étoit
» tems pour les vrais Polo-
» nois de veiller au ſalut de la
» République (a).

Dans un tems de trouble tout eſt propre à ſemer des allarmes. Le Roi convoquoit le Sénat dont les ſentimens ſe heurtoient avec violence ; & on y vit ſe renouveller ce qui arriva plus d'une fois dans les Conſeils de Rome & d'Athènes (b). Le Grand Veneur, Po-

(a) Zaluski, tome 2. page 1364.

(b) Lorſque Thémiſtocle dit à Euribyade : *Frappe, mais écoute* celui-ci avoit la canne

toçki, frappa un Sénateur à côté du Roi; c'étoit violer la Majesté & le Sénat. Il n'y eut pas moyen d'en tirer vengeance. An. 1674.

Des Diétines s'assemblerent: mais elles se tenoient le sabre à la main. L'Evêque de Samogitie, l'un de ceux qui épousoit la cause de l'Evêque de Vilna, fut pris à la gorge, & il y eut du sang répandu entre ceux qui l'attaquerent, & ceux qui le défendirent.

Ces Diètines sanglantes n'annonçoient pas une Diète où la raison présideroit; ce fut le vertige. On chercha d'abord

levée sur lui. Ces moeurs qui nous paroissent grossieres, épargnoient le sang humain. On n'employoit l'épée que contre l'ennemi.

An. 1694. un moyen de concilier l'Evêque de Vilna avec Sapieha. On avoit réussi à fléchir le Nonce Apostolique qui avoit marqué son regret d'avoir attenté à la Jurisdiction du Primat, pour favoriser la rigueur de l'Evêque. L'Evêque fut infléxible. On eût dit qu'il se plaisoit à secouer le flambeau de la discorde sur les comices. Cette premiere session s'écoula en clameurs. La nuit qui la suivit, le fils du Castellan de Lenci-ci (a) s'étant échauffé à table sur les affaires publiques avec un Officier de la Cour, le chercha jusques dans l'appartement de la Reine, où il le

(a) Ville de Pologne au Palatinat du même nom, sur la riviere de Bcura.

trouva. Les injures, les menaces, un soufflet, tout cela fut aussi prompt qu'un éclair. L'Officier outragé met l'épée à la main ; & il en voit trois tirées contre lui ; car le fils du Castellan s'étoit fait accompagner de deux domestiques du Primat. Un Officier de garde se jette à travers les épées ; & il en est percé. La Reine entend ce bruit, ouvre sa porte, voit le sang couler, & la garde qui se précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le Castellan son pere, qu'on auroit dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à son fils. Cet attentat qui violoit l'appartement de la Reine fut regardé comme un crime de Leze-Majesté, & il resta impuni. Dans la confusion où les choses flo- An. 1694.

An. 1674. toient, l'autorité étoit sans force (a).

Les séances recommencerent dans la Diète; mais ce ne fut que pour exhaler le fiel qui étoit dans les cœurs. Les Polonois & les Lithuaniens ne paroissoient plus avoir les mêmes Loix & le même Roi. La fureur passa des Maîtres aux Valets. La République souffre un abus: c'est peut-être politique pour répandre l'esprit guerrier dans toutes les conditions. Pendant les Diètes, les Valets des Seigneurs, en grand nombre, nobles pour la plûpart, s'attroupent, forment deux Armées, l'une Polonoise, l'autre Lithuanienne, sous deux Maréchaux, que les exploits

(a) Zaluski, tome 2. page 1515.

tels qu'ils peuvent être, ont An. 1694
distingués, sortent dans la campagne au bruit des timbales & & des trompettes, s'attaquent à coups de pierres & de bâtons seulement, se poursuivent dans la déroute, s'assiégent dans les maisons voisines, & rentrent ensuite dans la Ville comme des troupes réglées. Cette guerre sans fer & sans feu, sanglante pourtant, le fut encore plus dans cette conjoncture.

Deux Officiers Lithuaniens, avec cent cinquante Cavaliers qui n'étoient point attendus sur le champ de bataille, tomberent sur la Livrée Polonoise avec le sabre & le pistolet. Il y eut des blessés & des morts. La partie n'étoit plus égale. La Livrée Polonoise se retira, &

An. 1694. on employa la nuit à prévenir une plus grande effusion de sang. On crut y avoir réussi; mais le lendemain les cadavres sanglans furent apportés devant le Château où la Diète délibéroit : spectacle qui réveilla toute la rage de la Livrée Polonoise. Ce fut une grande imprudence aux deux Officiers Lithuaniens qui avoient commandé le carnage de la veille, de se présenter à la porte du Château. On se jette sur eux, une nombreuse garde les sauve à peine ; mais leurs domestiques se voyent au moment d'être mis en piéces ; ils se précipitent dans le Château. On les poursuit jusqu'à la chambre des Nonces. Les Nonces Lithuaniens sont insultés eux-mêmes ; & ils quittent leurs

siéges en s'écriant, que puis- An. 1694.
qu'il n'y a plus de sûreté pour eux dans le sanctuaire de la République, ils se retirent en protestant : protestation qui rompoit la Diète.

Tout le tems que dura cette frénésie, malheur au Lithuanien qui se montroit dans les rues. Il eût mieux valu être Turc ou Tartare. Le Prince Alexandre fut soupçonné d'avoir suscité cette émeute, en répandant de l'argent. Quoi qu'il en soit, il fallut des troupes & toute l'autorité du Roi pour l'appaiser (a).

Au milieu de tant d'agitations intestines, il n'étoit pas possible aux Polonois de porter la guerre au dehors. Ils ref-

(a) Zaluski, tome 2, page 1423.

An. 1694. terent chez eux, oubliant les vûes de leur Roi & les engagemens de la Ligue. Les Impériaux assiégeoient Belgrade & en levoient le siége. Les Turcs ne les poursuivirent pas : mais les Tartares eurent ordre d'aller ravager la Hongrie pour leur ôter les subsistances. Le proverbe qu'*il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, se vérifia encore en cette occasion. Le Général Allemand, *Hofkirchen*, enveloppa ceux qui vouloient l'affamer, sans leur laisser la moindre issue. C'est-là que l'on vit pour la premiere fois des Tartares quitter leurs chevaux pour combattre à pied & se faire jour l'épée à la main. Ils devoient cette résolution qui leur coûta cher, à Sélim-Gerai qu'ils avoient à leur tête.

Les Tartares, en ce moment, An. 1694.
valoient mieux que les Polonois.

La République sembloit An. 1695.
courir à sa perte. Les conseils ne parvenoient plus à maturité. Les Lithuaniens vouloient une chose, les Polonois une autre, & ces deux partis principaux se sous-divisoient encore en différentes branches qui se repoussoient & revenoient les unes contre les autres. Le Sénat ne regardoit plus l'Ordre Equestre que comme une troupe de factieux. L'Ordre Equestre n'écoutoit le Sénat que comme une assemblée de déclamateurs. Le Roi n'étoit plus respecté. On craignoit si peu de lui déplaire, que sa niéce fut répudiée pour un autre lien; & le répudiateur, le Grand-Maréchal, refusoit de rendre la dot.

An. 1691. Rien ne paroissoit uni que les quatre Généraux; mais ces deux Armées s'affoiblissoient toujours de plus en plus; parce que ce n'est que dans la paix intérieure que l'Etat nourrit ses forces.

Si au milieu de ces convulsions civiles les Turcs se fussent présentés, la Pologne rentroit sous le joug dont Jean l'avoit délivré. On admira Jablonowski, qui courut de l'agitation de la Capitale aux frontieres, pour réprimer les Tartares; & s'il ne put les empêcher de mettre le feu aux fauxbourgs de Léopol, il sauva du moins la Ville. Jean étoit au désespoir de ne pouvoir plus porter la terreur chez l'ennemi, au lieu de la recevoir. Il auroit trouvé dans le Sultan Mustapha II. un ennemi digne de lui. Achmet étoit mort le

27 Janvier auſſi peu regretté An. 1695.
que ſon frere Soliman. Muſtapha leur neveu, fils de Mahomet IV. étoit propre à dédommager l'Empire de l'incapacité de ſes deux oncles. Né avec un jugement ſolide, du goût pour l'application, modéré dans les plaiſirs, ni avare, ni prodigue, bon homme de cheval, adroit à manier les armes, aimant la gloire & plein d'audace, il avoit déclaré, en montant ſur le Trône, qu'il ne vouloit pas porter en vain le nom d'Empereur, & qu'il commanderoit toujours ſes Armées en perſonne. Il étoit entré de bonne heure en campagne; &, pour ſavoir ce que l'Armée penſoit de lui & de ſes Généraux, il ſe déguiſoit ſouvent en Soldat: moyen bien ſimple pour connoître la véri-

An. 1695. té : mais la plûpart des Souverains aiment mieux entendre des adulations à visage découvert. Mustapha entendit quelques plaintes contre son gouvernement, & il tâcha de se corriger : mais il apprit que son Visir avoit refusé l'argent nécessaire pour mettre l'artillerie en bon état ; tandis que dans les comptes rien ne paroissoit épargné. Il le fit étrangler, & son corps exposé trois jours à la vue du Camp, fit trembler tous ceux qui n'avoient pas autant de titres que le Visir pour être brigands. Les Turcs sont féroces, mais justes. Après cette leçon, qui en en valoit mille, il avoit passé le Danube, pris & rasé deux Places, *Lippa* & *Titul* ; marché au Général *Vétérani*, qui lui fit sentir que la résolution

du Chef ne suffit pas pour vaincre, lorsque le Soldat est tombé dans le découragement. Les Janissaires enfoncés tournoient le dos; & à leur tête plusieurs Bachas. Le premier qui s'offrit aux regards du Sultan se nommoit *Schahyn* ou *Faucon*: *Va*, lui dit-il, *tu n'es qu'une grue qui traînes après toi d'autres grues. Regarde-moi faire.* Il avoit le cimeterre à la main; les fuyards retournent avec lui; Vétérani est blessé, les Impériaux sont battus, & se retirent (*a*). Sous un grand Prince tout marche de front. Mustapha à peine couronné avoit pensé à tout. La Marine Turque étoit tombée dans un délabrement total. Les Vénitiens, poursuivant leurs An. 1695.

(*a*) Cantémir, tome 2. page 237.

An. 1695. succès, avoient pris l'Isle de Chio, d'où ils dominoient la Mer. Leur flotte crut voir un prestige en appercevant celle des Turcs dont elle n'osa soutenir le choc. L'Isle rentra sous la domination Othomane; & le Sultan vainqueur par mer & par terre, alla triompher dans sa capitale (*a*).

On s'étonne de l'immutabilité de la Puissance Othomane. Depuis la journée de Vienne, pressée de tout côté, qu'a-t-elle perdu? Quelques Villes qu'elle avoit conquises en Hongrie. Pour abbattre ce colosse, il faudroit qu'une seule Puissance Chrétienne fût en égalité de forces. Il est peut-être plus sage de le laisser subsister, puis-

(*a*) Cantémir, tome 2, page 239.

que Dieu le souffre. C'est épargner le sang des Chrétiens aussi bien que celui des Infidèles. Quand on leur parle du danger où ils se trouveroient, si tous les Princes Chrétiens se réunissoient contr'eux, ils disent que leur Empereur ressemble au Lion qui ne craint pas les petits chiens ; & ils citent les Croisades. An. 1695.

Les nouvelles des succès de Mustapha arrivoient à Varsovie où l'on en prévoyoit de plus funestes. Le Sultan en effet se promettoit bien de châtier la Pologne de maniere à ne la plus craindre, surtout n'étant plus défendue par son Héros qui s'affoiblissoit.

La République ne pouvoit pas subsister longtems dans l'état violent où elle se trouvoit. Le Roi qui en étoit plus accablé

An. 1695. que de son mal, ne cessoit d'exhorter les Grands à la paix. Il les faisoit souvenir de tout ce qu'il avoit fait pour le salut de la Pologne, de ses travaux, de ses victoires, des biens dont il les avoit comblés, du serment qu'ils lui avoient prêté pour la prospérité publique, & de l'amour de la Patrie, le plus sacré de tous les liens.

Le Sénat débarrassé, par la rupture de la Diète, des clameurs de l'Ordre Equestre se flatta de délibérer plus tranquillement : mais les Sénateurs Lithuaniens, en haine de l'Evêque de Vilna, vouloient exclure du Sénat tous les Evêques. Cette prétention qui attaquoit ouvertement les constitutions de la République, étoit trop injuste pour être soutenue ; ils se désisterent, & les

Evêques prirent séance à l'ordinaire. An. 1695

Le premier point dont on convint fut d'imiter le Sénat Romain dans les grands dangers. On fit savoir à tous les Palatinats de prendre garde à ce que la République ne souffrît aucun dommage, *ne quid detrimenti Respublica capiat.* Après cet avertissement plus propre à certifier la grandeur du mal, qu'à donner le reméde, on ouvrit différens avis.

Les uns opinerent à convoquer la Pospolite (*a*) pour s'opposer aux ennemis du dehors, tandis que le Sénat travailleroit à pacifier le dedans.

(*a*) Les Lettres avocatoires dont on se sert pour assembler cet Arriere-ban s'appellent *Litteræ restium.*

An. 1695. Les autres voterent pour la Diète à cheval, *Comitia paludata*. Qu'on imagine le Sénat & la Chambre des Nonces sous les armes au milieu d'une campagne ; c'est la Diète à cheval. Elle est plus tranchante que les Diètes en robe, *Comitia togata* ; parce que dans le partage des opinions le sabre décide (*n*).

Pendant que le Sénat délibéroit, sans avoir encore rien arrêté, l'Ordre Equestre s'occupoit d'un *Rokosz*, mot terrible, signal du plus affreux désordre. Tous les Nobles, en vertu du Rokosz, sont obligés de courir aux armes pour venir, disent-ils, au secours de la Patrie ; & c'est toujours con-

(*n*) Zaluski, tom. 2. pag. 1528.

tre le Roi & le Sénat que se An. 1695
forme cette confédération. Ils jurerent *in caput & animam*, sur leur vie & leur salut. C'est un serment de sang.

La République effrayée de sa situation, resta comme suspendue sans prendre aucun parti. Elle jettoit les yeux sur son Roi. Mais ce n'étoit plus ce Chef plein de force & de conseil qui l'avoit sauvée tant de fois. Si elle ne périt pas dans cette tempête, elle en eut obligation à ses Loix. Un Etat qui en a, peut bien éprouver des secousses : mais c'est la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de se dissoudre.

Le Sénat voulut du moins laisser un acte d'autorité qui pût plaire à la multitude. Le Juif Bethsal se rendoit tou-

An. 1695. jours plus odieux. Cent fois on avoit voulu l'assassiner : mais sa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique. Il entretenoit pour sa garde trente Nobles Polonois qui conservoient une vie dont ils avoient besoin pour subsister. C'étoit une éspèce de Premier Ministre plûtôt qu'un Fermier. Les Juifs se croyoient revenus au regne d'Assuérus sous la protection de Mardochée : mais les Polonois le regardoient comme leur fléau. Ceux qui achetoient de lui les graces de la Cour, furent les premiers à se plaindre, & à l'accuser. Il fut condamné à mort sans égard pour le Roi. Tout ce que le Roi put faire, fut de lui sauver la vie qu'il traîna dans la misere pour mourir insolvable. Il s'en fallut peu que le Médecin

Jonas ne fût aussi sacrifié à An. 1695.
cause de ses liaisons avec Bethsal : mais il parut trop dur d'ôter au Prince un Médecin qui avoit sa confiance.

Le Ciel sembloit prendre plaisir à l'éprouver. Ce n'étoit point assez des chagrins du dedans, il lui en arrivoit du dehors. Bruxelles étoit bombardée ; & sa fille, l'Electrice de Baviere, grosse & éloignée de son mari, étoit dans la place. La Reine de Pologne crioit que c'étoit un bel honneur au Roi de France de bombarder les femmes ; & que s'il avoit tant d'envie de brûler des Villes, Amsterdam pourroit le satisfaire. L'Abbé de Polignac étoit fort embarrassé de la circonstance.

Le tems approchoit où Jean An. 1696.
alloit cesser de regner, de vi-

An. 1696. vre & de souffrir. Déjà depuis quatre ans il avoit quitté le commandement des Armées, & récemment la frontiere où sa présence contenoit l'ennemi. Varsovie, à cause du délabrement de sa santé, étoit devenue sa résidence. Le ressentiment de ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir & chair, une difficulté de respirer; on ne savoit lequel de ces maux le consumeroit. Perdant chaque jour quelque portion de ce *feu principe* qui nou anime, on le voyoit étendu sur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelloient ni le mouvement, ni l'ame.

Les Turcs & les Tartares savoient bien quelque chose de son état; mais ils le regardoient comme

comme un lion que les autres animaux respectent, même quand il dort. Ils n'entreprirent rien de considérable, lorsqu'ils pouvoient tout oser. On en fut quitte pour des incursions des Tartares que le bras de *Jablonowski arrêtoit toujours. An. 1696.

Un fait plus singulier, c'est que la maladie du Roi contribua aussi à sauver la Nation de ses propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, elle s'occupa bien plus de celui qu'elle auroit pour Chef que des divisions qui l'agitoient depuis trois ans. Ceux qui portoient leurs regards hors du Royaume se partageoient entre les Electeurs de Baviere & de Saxe, & le Prince de Conti. Ceux qui les fixoient

An. 1695. au-dedans, nommoient Jablonowski, ou Konski. D'autres qui aimoient le ſang de leur Roi parloient du Prince Jacques ou du Prince Alexandre. La Reine étoit accuſée de vouloir partager la Couronne & ſon lit avec le Grand-Général Jablonowski aux dépens de ſon propre ſang; & au cas qu'elle ne pût y réuſſir, de faire couronner le Prince Alexandre au préjudice de l'aîné. Dans cette derniere ſuppoſition, elle eût encore ſatisfait ſon cœur & ſon ambition. La jeuneſſe du Prince Alexandre, & le tendre attachement qu'il avoit pour elle lui promettoient de gouverner long-tems en ſon nom.

C'eſt ainſi qu'on ſe diſputoit les dépouilles d'un Roi encore vivant, en attendant

que l'argent, l'intrigue ou la force décidassent. Il y avoit certainement bien des malheureux dans la République depuis que la maladie lui avoit arraché les rênes du gouvernement; mais il étoit peut-être lui-même le plus malheureux. An. 1696.

Il éprouvoit la triste vérité qu'il avoit annoncée à sa femme, avant que de monter sur le Trône, qu'il se verroit en bute à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auroient le plus à se louer de lui. Les ingrats se multiplioient sous ses bienfaits. Il avoit accumulé le pouvoir, les richesses & les dignités sur les Sapieha; & les Sapieha s'étoient déclarés contre ses projets en plusieurs rencontres, soupçonnés même d'avoir conspiré pour lui ravir le sceptre. Il avoit fait Grand-

An. 1696. Chancelier de la Couronne, Wielopolski; & Wielopolski, son beau-frere, étoit entré dans des liaisons suspectes avec les Sapieha. Il avoit élevé Radziowski au faîte de la grandeur; & Radziowski, son cousin germain, prenoit en ce moment des mesures pour proclamer le Prince de Conti, en oubliant le sang de son Roi. La Ligue Chrétienne continuoit, & il n'en étoit plus le Héros. Après s'être acharné inutilement à la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, il laissoit Kaminieck entre les mains des Infidéles. On étoit à la veille de cueillir les derniers fruits de la Ligue. Le Prince Eugène qui prenoit la place du Prince Louis de Bade, du Duc de Lorraine, &, pour dire encore plus, du Roi

Jean, se disposoit à terminer glorieusement cette longue guerre. Le tems n'étoit pas éloigné où le Turc, succombant enfin dans une bataille décisive à *Zenta*, sur la Teysse, & réduit à demander la paix, alloit céder la Morée aux Vénitiens, la Transylvanie à l'Empereur, Asoph aux Moscovites, Kaminieck aux Polonois. Mais un voile épais couvroit encore tous ces avantages; & Jean, dans des momens de calme que des douleurs aigues pouvoient lui laisser, ne voyoit que le mal: son Royaume agité au dedans, attaqué au dehors; une Couronne qu'il avoit méritée & portée avec tant de gloire, prête à devenir la proie des factions; incertain si elle resteroit dans sa famille; & cette famille, en se divisant d'in- An. 1696.

An. 1696. térêts, achevoit de briser son ame.

Il abandonna tout à la fortune; & s'il cherchoit encore quelque consolation, c'étoit, après la Religion, dans les Lettres & la Philosophie qu'il la trouvoit. Deux hommes qui ne le quittoient pas, & qui connoissoient son goût, Polignac & Vota, étoient tout propres à le servir. Mais l'Abbé l'emportoit autant sur le Jésuite, que l'esprit du monde l'emporte en aménité sur l'éducation de l'école & du cloître. Le Roi parloit souvent de la France où il avoit voyagé. Il louoit l'urbanité, la gaieté & la valeur des Seigneurs François : mais il blâmoit cette mollesse de mœurs qui se plie au mal comme au bien, qui fête le vice pourvû qu'il ne soit pas ridi-

cule, cette belle humeur trop belle, qui leur permet de rire tandis que leur Patrie pleure. Il ne leur pardonnoit pas de quitter des noms illustrés par leurs ancêtres, pour prendre des noms de terre; source de confusion où l'on ne distingue plus l'homme nouveau qui achete, & l'ancien Noble qui a vendu. Polignac jugeoit à son tour les Seigneurs Polonois; mais avec la réserve convenable à un Étranger, qui doit se concilier la Nation avec laquelle il traite. La Reine livrée plus que jamais aux affaires, étoit ravie que le Roi eût trouvé deux hommes à son gré pour tromper ses douleurs & ses ennuis. Le Cardinal d'Arquien, à qui Rome n'avoit donné ni génie, ni science, en An. 1696.

1696. lui envoyant la pourpre, faisoit ombre dans ces conversations par des naïvetés & des contes militaires de son ancienne vie.

Cependant les propos de Varsovie sur l'état du Roi étoient fort confus. Les Courtisans à qui on ne croit gueres ni en bien ni en mal, disoient qu'il jouissoit de tout son génie. Ceux qui avoient des raisons pour souhaiter un changement de Maître, assuroient que ce n'étoit plus que le simulacre d'un Roi & d'un homme. Le vrai étoit que ses idées se brouilloient sur la grande machine du gouvernement. Mais il ne lui restoit que trop de connoissance pour sentir ses maux, ceux de sa maison & de la République.

Pendant tout cet hyver de

1696, l'Europe & l'Asie retentissoient tous les huit jours du bruit de sa mort. Le soleil du printems sembla rallumer en lui quelqu'étincelle de vie. Il alloit dans ses beaux jardins de Villanow respirer un air pur, dont il ne devoit plus gueres jouir. Les Médecins lui conseillerent des eaux Thermales, hors du Royaume. Un Roi de Pologne ne sauroit sortir de ses Etats, sans le consentement de la République. Le Sénat s'assembla le 2 Juin, & permit à son Maître d'aller chercher sa guérison : mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendoit pas, s'y opposerent. Le Médecin Juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut-être. Le malade sentant le ravage du remede, s'écria : *N'y aura-t-il personne pour ven-* An. 1696.

An. 1696 *ger ma mort ?* Le Juif frémit à ce cri, non-seulement pour lui, mais pour ses freres, sachant bien que par-tout on saisit avidement tout prétexte de les sacrifier; car il faut bien que la prophétie s'accomplisse.

Le Roi un peu revenu de ses douleurs, & voyant autour de son lit des Evêques qui pourroient abuser de ses paroles, condamna lui-même son emportement, & rejetta sa mort sur la force du mal & l'insuffisance de la médecine. Il affecta même de parler des ressources fréquentes qu'il avoit trouvées chez les Juifs (*a*).

La Reine inquiete sur le présent & l'avenir, crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 52.

pour le déterminer à un Tef- An. 1696.
tament. Les tréfors qu'il avoit amaffés étoient en dépôt dans les Châteaux de Varfovie, de Mariembourg & de Zolkiew. Il importoit à la Reine qu'il en difposât. Elle défiroit auffi qu'il recommandât le Prince Alexandre à la République pour le couronner, fans quitter fon envie de régner elle-même avec Jablonowski, fi la fortune le vouloit.

L'inftrument qu'elle employa pour le teftament fut un Evêque qui lui étoit tout dévoué. Voici peut-être de petits détails ; mais tout eft précieux dans les derniers momens des hommes célébres. Le mot de *Teftament* embarraffoit le Prélat, comme fi un homme ferme ne pouvoit envifager la mort qui doit le tranfmettre à une

An. 1696. meilleure vie. Connoissant donc le goût du Prince pour l'érudition, il s'étoit muni de certains passages de l'Ecriture qu'il croyoit fort propres à lui faire espérer sa guérison, à cause de son peuple. Le Roi répondit par d'autres passages dans lesquels il paroît que Dieu ne consulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la terre, pour disposer de la vie des Rois : mais, ajouta l'Evêque, nous le supplierons tant ; & je m'en vais dans mon Diocèse pour ordonner des prieres publiques. *Je les aimerois mieux*, dit le Roi, *si elles n'étoient pas ordonnées. Restez dans ma Cour, vous aurez assez de tems pour vous ennuyer à Ploczko.* » Je ne m'y » ennuie point, reprit l'Evê- » que, parce qu'après avoir » rempli les devoirs de Pas-

» teur, je m'occupe agréable- An. 1696.
» ment avec Saint Ambroise,
» S. Chrysostôme, Platon &
» Isocrate; mais en réfléchissant
» dernierement que ces Grands
» Hommes sont morts, je fis
» mon testament «..... *Votre testament*, s'écria le Roi, éclatant de rire, & en prononçant ce vers de Juvénal :

..... *O Medici, mediam pertundite venam.*

» O Médecins, ouvrez-lui la
» veine du front pour lui ren-
» dre son bon sens..... Il s'i-
» magine que les Vivans ne
» sauront pas s'arranger sans
» le consentement des morts ».

L'Evêque approchant du but, s'efforça de lui prouver que c'étoit sagesse pour sa Maison & peut-être pour le Royaume de consigner ses dernieres vo-

Ann. 1696. lontés. Alors le Roi, prenant son sérieux, lui dit : » A quoi » remédierois-je ? Ne voyez- » vous pas que tous les cœurs » sont corrompus ; qu'un esprit » de vertige s'est emparé des » Polonois ; dois-je me flatter » de ramener l'ordre par un » testament ? Malheureux Rois ! » Nous ordonnons vivans, on » ne nous écoute pas ; nous » écoutera-t-on, quand nous ne » serons plus ?

Pour entendre ce qu'il ajoûta par rapport à sa Maison, il faut savoir qu'en Pologne les testamens sont plus favorables aux Exécuteurs qu'aux Héritiers. Ces Exécuteurs qu'on choisit toujours parmi les Puissans, abusent de leur pouvoir pour retenir l'héritage. Il ajoûta donc : » Je loue celui qui, au » milieu de sa carriere, fait du

» bien à ses proches & à ses An. 1696.
» amis : mais sait-il si ce qu'il
» laisse en mourant leur passe-
» ra. Que sont devenues les
» dispositions des Rois mes pré-
» décesseurs ? Dans une Nation
» où l'*or* commande, c'est l'*ar-*
» *gent* qui juge ; & vous vou-
» lez que je fasse un testament !
» Qu'on ne m'en parle plus(*a*)«.

La Reine entrant à ce moment lût le refus sur le visage de l'Evêque. Elle composa le sien, & attendit un tems plus favorable. Il n'en restoit plus.

Le 17 Juin, jour de la Trinité, le Roi s'étoit promené dans ses jardins de Villanow. Il dîna même avec une lueur de santé, pendant que la mort travailloit dans son sein. Peu

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 7.

An. 1696. d'heures après, au milieu de la Famille Royale, une attaque d'apopléxie le renversa sur le parquet. Au bout d'une heure, il reprit ses sens; & regrettant, pour ainsi dire, ce sommeil de mort, où il ne sentoit plus les peines de la vie, il dit, dans une langue qui lui étoit familiere, *stava bene*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les visages, excepté le sien. Une fermeté guerriere, philosophique & Chrétienne le soutint dans son agonie. Il employa ses derniers momens à faire sentir à ses enfans la nécessité de l'union la plus étroite. Il conjura la Reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, si elle vouloit conserver la Couronne dans sa famille, leur recommandant à tous de suivre les conseils de Polignac

qui avoit mérité, disoit-il, leur confiance & la sienne. Il exhorta aussi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le salut de la République, qui l'intéresseroit encore à la source des Empires, où il alloit; & il mourut, comme Auguste, à pareil jour de son élévation au Trône. On comptoit la soixante-sixiéme année de son âge, & la vingt-troisiéme de son regne (*a*). An. 1696.

(*a*) Moréri & l'Auteur des Révolutions de Pologne, Massuet, le font mourir âgé de soixante & douze ans. Cette faute de chronologie n'est pas d'une conséquence si dangéreuse que tant d'autres mensonges historiques qui noircissent ce qui est blanc, & qui blanchissent ce qui est noir. Je la releve pourtant cette petite faute, pour aprendre à ceux qui écrivent l'Histoire, que

An. 1696. Si j'entreprenois son panégyrique, je copierois le discours que *le Staroste d'Odolanowski*, âgé alors de dix-neuf ans, aujourd'hui *le Roï Stanislas de Pologne*, prononça à la tête des Nonces, sur son tombeau; & en le copiant, j'honorerois à la fois, l'éloquence prématurée du jeune Orateur, & la mémoire du Prince qu'il louoit. Il n'en montroit que les côtés brillans. Un Historien doit aussi en découvrir les taches.

Ce qui arriva, ses cendres étant encore chaudes, apprend aux Rois que la postérité les

le premier devoir de l'Historien, c'est de douter. Si Moréri & Massuet avoient lû Zaluski, *tom. 2. pag.* 1169. & Lengnich, *pag.* 269. ils auroient sçu l'âge de Jean Sobieski.

juge ſans miſéricorde. On oublia qu'on venoit de perdre un Héros, pour ſe ſouvenir qu'il avoit manqué de foi à la République. Il s'étoit engagé par ſes *pacta conventa*, à élever deux Forteresſes où la néceſſité l'exigeroit; on n'en voyoit qu'une : à fonder une Académie pour l'inſtruction de trois cents Gentils-hommes ; il y avoit manqué : à ſatisfaire l'Electeur de Brandebourg dans les prétentions qu'il avoit ſur la Ville d'Elbing ; il ne l'avoit pas fait ; & on craignoit que cette omiſſion ne causât un jour quelque guerre funeſte à la Pologne. Il avoit promis ſur toute choſe de reprendre Kaminieck ; il n'y avoit pas réuſſi. Comment faire pour ſe conduire dans le labyrinthe des événemens ? Il avoit battu tant de fois les

An. 1696.

An. 1696. Turcs, ſans pouvoir leur enlever cette Forteresse ſi précieuſe à la Pologne; & ſon ſucceſſeur la recouvre, à la paix de Carlowitz, en 1699, ſans coup férir.

On reprochoit encore à ſa mémoire, ſes acquiſitions en Pologne, contre les Loix qui défendent expreſſément aux Rois d'acquérir; ſa foibleſſe pour la Reine, dont il avoit fait une femme d'Etat, contre l'Etat; ſes tentatives pour aſſurer le Trône au Prince Jacques, avant les ſuffrages de la Nation; les brigandages du Juif Bethſal; l'altération de la monnoie; ſes guerres inutiles depuis le commencement de la Ligue Chrétienne, qui avoient coûté à la Pologne deux cents mille hommes au moins, & plus de millions qu'il n'en fal-

loit pour la mettre dans l'abondance. An. 1696.

Au lieu de le pleurer, on s'occupoit à disputer ses trésors. La Reine les revendiquoit. Le Prince Jacques pensoit à s'en emparer à force ouverte. Le Grand-Maréchal & une partie du Sénat, prétendoient qu'ils appartenoient à la République. Ces trésors, dont on faisoit tant de bruit, amassés à la tête du Royaume & des Armées, n'auroient pas fait la fortune d'un Munitionnaire général dans le pays où ils passerent. Ils consistoient en cinq à six millions, que l'Abbé de Polignac, de concert avec la Reine, eut l'adresse de faire transporter en France, afin que le Prince Jacques ne s'en servît pas pour monter sur le Trône, au préjudice du Prince de Con-

An. 1696. ti, que Louis XIV. vouloit y placer : mais l'opinion les grossissoit.

Jean aimoit l'argent, il ne s'en défendoit pas : mais ceux qui lui en faisoient un crime devoient dire aussi qu'il sçavoit l'employer à faire triompher la Pologne. Tout le tems qu'il commanda en Ukraine, n'étant encore que Grand-Général, son argent le servit mieux que ses troupes contre les prodigieuses armées de Tartares & de Cosaques qui se jettoient sur les terres de la République. On disoit publiquement les *étrennes des Tartares*. Nous avons vû qu'à la grande expédition de Vienne il ouvrit ses trésors, & on savoit qu'il s'en faisoit des créatures dans toutes les Cours. A l'Armée, les espions se louoient de sa libéralité, &

personne n'étoit mieux ſervi. An. 1696.
Sa maxime étoit de ne répandre qu'utilement. Voilà pourquoi beaucoup de Seigneurs inutiles ſe plaignoient. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa vie cette économie devint encore plus ſerrée; c'eſt que preſſentant la mauvaiſe diſpoſition des Polonois pour ſes enfans, il vouloit leur laiſſer aſſez de bien, pour les conſoler de la perte de la Couronne ; faute bien pardonnable, quand on penſe qu'il étoit pere.

Ce qui arriva à ſa Maiſon, apprend aux enfans des Rois que, ſans l'union, ils peuvent perdre tous les avantages de leur Naiſſance. Le Prince Jacques, avant que d'avoir perdu toute eſpérance de régner, ſe vit pourſuivi le ſabre à la main

An. 1696. dans une Diétine, & au lieu d'un Trône, il eut une prison à Léipsik, d'où il ne sortit que pour vivre en Silésie, sous le bon plaisir de la Maison d'Autriche. Le Prince Constantin, échappé de la même prison, se maria en Pologne comme un simple Gentil-homme. Il épousa une Baronne Allemande, fille d'honneur de la Princesse de Neubourg; mariage que la passion avoit fait, & que le repentir tenta inutilement de dissoudre. Le Prince Alexandre alla vivre à Rome, où le Pape ne voulut point le voir à cause des honneurs qu'il demandoit: il ne les reçut qu'en habit de Capucin, après en avoir fait les vœux dans son agonie pour assurer son salut, à ce qu'il croyoit. La Reine leur

leur mere passa aussi bien des années au milieu des Princes de l'Eglise, situation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir dans sa Patrie, au Château de Blois que Louis XIV. lui donna pour dernier asile.

Le nom de Sobieski a disparu : mais son sang coule encore dans la ligne féminine ; & sa postérité est sous les yeux de l'Europe : ce fils d'Empereur, plus heureux que son pere, en régnant sur la Baviere ; ce jeune Héros que l'Angleterre méconnoît, & que la France voudroit remettre sur le Trône de ses ayeux ; cet autre Prince que le seul nom de Turenne rendroit cher à la France : tous trois sont arriere-petits-fils du fameux Sobieski, tous trois dignes de l'être.

Les ennemis ou les envieux du Roi Jean, lui donnerent, avant sa mort même, le nom de *Vespasien*. S'il en eut un défaut, l'amour de l'argent, il en eut aussi les vertus. Comme lui, il fut porté sur le Trône par ses services militaires. Les graces de l'esprit, les langues qu'il parloit, les lettres dont il se nourrissoit, l'enjouement de sa conversation, la douceur de ses moeurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse conjugale, l'amour paternel : toutes ces qualités qui en auroient fait un aimable Particulier, n'auroient pas suffi à sa haute destinée. Doué de la force du corps & du feu du génie, savant dans les Loix, dans les intérêts des peuples & dans la guerre, aussi éloquent dans les Diè-

tes, qu'entreprenant dans les Armes, il avoit montré à sa Nation, avant que de régner sur elle, qu'il sçauroit la gouverner & la défendre. Il eut éminemment la plûpart des vertus du Trône. Il rendit justice à ses ennemis comme à ses amis; & il traita ceux-ci comme au tems où il avoit besoin d'eux pour y monter. Vif, il s'emportoit aisément; mais son cœur étoit sans fiel. S'il fut cruel envers les Turcs vaincus, c'étoit l'esprit de croisade, qui dans ces occasions seulement altéroit la bonté de son naturel que la Philosophie n'avoit pas assez perfectionné. Il fut offensé plus d'une fois dans un Etat où la liberté est toujours en garde contre la main qui gouverne,

& cette main ne vouloit frapper que ceux qui offensoient la Patrie. Sa religion ne connut point l'intolérance : les Grecs Schismatiques, les Proteſtans, les Juifs & quelque reſte de Sociniens vécurent en paix ſous lui. C'étoit beaucoup pour un tems où d'autres Puiſſances Catholiques chaſſoient ou étrangloient leurs ſujets pour les convertir. Citoyen ſous la Couronne, il aſſembla la Nation plus ſouvent qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Son régne s'écouloit dans le ſein du Sénat, au milieu des Diètes & dans les exploits de guerre. Il ne crut jamais que le Palais d'un Roi ne dût être que le Temple de la magnificence & des plaiſirs. Il connut les affaires & les hommes. Dans tous ſes pro-

jets de campagne, écoutant tout le monde, il fut lui seul son conseil; & sachant combien la présence d'un Roi est nécessaire pour la discipline, la célérité & la victoire, il ne cessa de marcher que dans le tems que la maladie l'arrêta. Sa Patrie l'admira: elle l'eût aimé peut-être, si un Peuple libre ne craignoit pas sans cesse pour sa liberté; peut-être encore s'il eût moins aimé la Reine. Il eut une gloire singuliere, celle d'humilier la puissance Ottomane, qui depuis si longtems humilioit les Couronnes Chrétiennes. Toute l'Europe rechercha son alliance; & la Pologne eut sous lui une importance qu'elle a mal conservée. L'Alexandre du Nord, Charles XII. en pleurant sur ses

cendres, s'écria : *un si grand Roi ne devoit pas mourir.* L'Histoire est plus sévere que les Souverains.

Le grand Roi de Pologne sera celui qui, laissant en paix les Turcs & les Tartares pour regarder autour de lui une terre féconde, de beaux fleuves, la Mer Baltique, & la Mer Noire, donnera des vaisseaux, des manufactures, du commerce, des finances & des hommes à ce grand Royaume : celui qui abolira la puissance Tribunitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la Nation par la pluralité des suffrages : celui qui apprendra aux Nobles que les Serfs qui les nourrissent, issus des Sarmates leurs Ancêtres communs, sont des hommes, & qui, à l'exemple d'un

Roi de France, plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la servitude, cette peste civile qui tue l'émulation, l'industrie, les Arts, les Sciences, l'honneur & la prospérité. C'est alors que chaque Polonois pourra dire :

Namquè erit ille mihi semper Deus.

Fin du neuvième & dernier Livre.

ERRATA.

Tome I.

Page 4. lignes 4. & 5. lisez les Sarmates, Sarmate lui-même :
Pag. 70. lig. 2. lis. Bessarabie.

Tome II.

Pag. 101. lig. 8. lis. Hérault.
Pag. 133. lig. 19. lis. Léopol.
Pag. 194. lig. 9. lis. foudres.
Pag. 333. lig. 5. lis. au milieu.

Tome III.

Pag. 63. dernière lig. lis. appât.
Pag. 100. lig. 12. lis. ressentiment.
Pag. 157. lig. 2. lis. réjouissance.
Pag. 285. lig. 3. les. ils jurent.



TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ces trois Volumes.

Nota. *Tous les Articles qui ſuivent la citation d'un Tome, s'y rapportent juſqu'à l'indication d'un autre Tome.*

A.

D.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

N.

R.

S.

Qu

T.

U.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

Ouvrages de M. l'Abbé COYER.

LIVRES NOUVEAUX,

OU

NOUVELLEMENT RÉIMPRIMÉS,

Depuis l'Année 1759, jusqu'à la présente Année 1761.

Qui se vendent chez DUCHESNE, *rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.*

ABRÉGÉ chronologique de l'Histoire d'Espagne, depuis sa fondation jusqu'à présent, *in*-12. 5 vol. 12 l. 10 f.

Almanach Ecclésiastique, Historique & Chronologique, avec l'état actuel du Clergé de France, particulierement de Paris & de la Cour. 1 liv. 4 f.

Année Politique, contenant l'état présent de l'Europe, ses guerres, ses révolutions, & généralement tout ce qui intéresse la politique, les Gouvernemens, les intérêts des Princes, *in*-12. 2 l. 10 f.

Avis d'un pere à sa fille ; traduit de l'Anglois par M. d'Alifax, 2 liv. 10 f.

Bachelier [le] de Salamanque, nouvelle édition corrigée & augmentée, 6 parties qui se relient en trois volumes, 6 liv.

Candide, ou l'Optimisme, traduit de l'Allemand, broché, 1 liv. 10 f.

Capitale [la] des Gaules, ou la nouvelle Et-

bylone, par M. de Montbron, avec la réponse, 3 parties, brochées. 2 l. 10 f.

Confeil d'un vieux Auteur à un jeune, ou l'art de parvenir dans la République des Lettres, 1 l. 4 f.

Débats en Parlement d'Angleterre au fujet des affaires de l'Europe, où l'on voir les différentes opinions des Lords pour continuer la guerre ou faire la paix. 1 liv. 4 f.

Dictionnaire de Richelet, 3 vol. *in-fol.* 72.

Dictionnaire généalogique, chronologique, héraldique, hiftorique, contenant l'origine & l'état actuel de toutés les Maifons de France, & des principales Villes de l'Europe, 3 vol. *in-8°.* 15 liv.

Le fupplément au Dictionnaire généalogique, auffi 3 vol. 1761 15 liv.

Dictionnaire portatif, contenant tous les termes propres à la guerre, fur ce qui regarde la Tactique, le Génie, l'Artillerie, la fubfiftance, la difcipline des Troupes tant fur mer que fur terre, avec la défenfe & l'attaque des Places, quatriéme édition, revue, corrigée & confidérablement augmentée, 3 vol. *in-8°.* 15 liv.

Difcours fur la Géographie, ou l'art d'enfeigner cette Science, 2 liv.

Difcours fur l'économie politique, par M. Rouffeau de Geneve, *in-12.* 1761. 1 l.

Epîtres à l'Amitié, & de Renauld à Armide, par M. Collardeau, 1 l. 4 f.

Epître fur les Talens, *in-8°.* 12 f.

Efprit de l'Abbé des Fontaines, contenant les jugemens fur quelques Ouvrages tant anciens que modernes, par M. l'Abbé de la Porte, *in-12.* 4 vol. 12 l.

Effais hiftoriques fur Paris, par M. de Saintfoix, nouvelle édition confidérablement

augmentée, *in*-12. 3 vol. 7 liv. 10 s.

Essai sur la Déclamation Tragique, Poëme par M. Dorat, *in*-8. 15 s.

Expédition [l'] du Prétendant en Ecosse, les Siéges de Pondicheri & de Madras, *in*-12. avec les plans des batailles. 2 l. 10 s.

Fables de M. Gay, traduites de l'Anglois par Madame Keralio, avec le Poëme de l'Eventail, aussi traduit de l'Anglois. *in*-12. 2 l. 10 s.

France Littéraire (la), contenant les noms & les ouvrages des Auteurs vivans, pour l'année 1758. & les précéd. *in*-18. rel. 3 liv.

Le Supplément au même ouvrage pour les années 1759. & 1760. 1 l. 16 s. On donnera tous les deux ans un Supplément à cet Ouvrage.

Henriade (la) avec les Variantes, par M. de Voltaire, nouvelle édit. 1761. *in*-12. 3 liv.

Henriette, traduite de l'Anglois, 4 parties. 5 l.

Histoire des conjurations, conspirations & révolutions célébres de l'Univers, *in*-12. 10 vol. 25 l.

Les tomes 9. & 10. qui sont la fin de l'Histoire des conjurations & qui sortent de dessous presse se vendent séparément, 5 l.

Histoire de la République de Venise, depuis sa fondation jusqu'à présent, par M. l'Abbé Laugier, 5 vol. 15 l.

Les tomes 4 & 5. se vendent séparément, 6 l.

Histoire du Cardinal Grandvel, avec son Portrait, *in*-12. 1761. 3 liv.

Histoire des Grecs, ou de ceux qui sçavent corriger la fortune au jeu, *in*-12. 3 vol. brochés. 3 liv. 10 s.

Histoirede l'Empire de Russie, sous Pierre le Grand, *in*-12. 1 vol. par M. de Voltaire 2 liv. 10 s.

Joli (le) Recueil, ou la Querelle littéraire, *in*-8. broché 1761. la seconde Partie, *sous presse*. 1 liv. 4 f.

Institutions Politiques, par M. le Baron de Bielfeld, 2 vol. *in*-4. belle édition d'Hollande, avec le Portrait de l'Auteur magnifiquement gravé, 1760. 20 liv.

— La même en 4 vol. *in*-12. nouvelle édition exactement revue & corrigée, *sous presse*. 12 liv.

Les hommes tels qu'ils sont & tels qu'ils devroient être. 2 liv.

Le Livre des quatre couleurs, broché. 1 l. 10 f.

Les Livres à la mode, l'un imprimé en vert, l'autre en couleur de rose. 2 l. 8 f.

Lettre du Chevalier Goudart, sur la nouvelle charrue à semer. 12 f.

Lettres Parisiennes, sur le désir d'être heureux, 2 parties. 3 liv.

Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot, & les Réponses, sur la Comédie des Philosophes. 12 f.

Lettres d'une Péruvienne, nouvelle édition, augmenté de plusieurs Lettres, d'une Introduction à l'Histoire, d'un éloge de Madame de Grafigny, suivies des Lettres d'Aza, 2 vol. *in*-12. 5 liv.

Madrigaux de M. de la Sabliere, nouv. édition, rouge & noire, *in*-12. 2. l.

Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, considérée comme un établissement politique & militaire, par M. de la Curne de Sainte Palaye, 2 vol. 5 liv.

Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Abbé Lenglet Dufresnoy, *in*-12. 1761. br. 1 l. 10 f.

Militaire Citoyen, ou l'Emploi des hommes, broché. 1 liv. 10 f.

Nouvelle Grammaire Françoise, pratiquée & raisonnée, avec un Traité de la prononciation & de l'orthographe avec un précis des regles de la versification Françoise, nouvelle édition 1761. *in*-12. 2 liv. 10 s.

Observations sur les trois ballets de Télémaque, le Sultan généreux & la mort d'Orphée, *in*-12. 1760. 12 s.

Œuvres [véritables] de M. de Grécourt, nouv. édit. considérablement augmentée & de son portrait, 4 vol. rel. avec fig. 12 l.

Passe-tems poëtique (le) historique & critique, ouvrage de MM. Malherbe, Perrault & de la Martiniere, 2 vol. *in*-12. 5 liv

Petites Lettres sur les grands Philosophes, *in*-12. broché. 1 liv. 4 s.

Philosophe [le] ami de tout le monde. 12 s.

Poësies du Roi de Prusse, édition de Berlin, 2 vol. *in*-12. 85 liv.

Poësies de M. Sédaine, *in*-12. part, 2 1761. 3 l.

Poësies de M. l'Abbé de Lattaignant, qui ont parû sous le titre de *Pièces dérobées à un Ami*, avec les airs notés, *in*-12. 4 vol. 12 liv.

Les Cantiques notés du même Auteur se vendent séparément pour la commodité des personnes pieuses. 1 l. 4 s.

Réponse (la) à la Lettre de Jean-Jacques Rousseau sur les Spectacles. 3 l.

Réponses aux différens écrits contre la Comédie des Philosophes, *in*-12. 15 s.

Rêveries de M. de Saxe, *in*-12. édition très-commode & plus ample qu'aucune de celles qui ont paru. 2 liv. 10 s.

Si (les) & les Mais, & une Epître. 12 s.

Spectateu François (le), suivi du Cabinet du Philosophe, & du Chemin de la Fortune, par *M. de Marivaux*, nouvelle édition, deux volumes *in*-12. *sous presse*. 5 liv.

Tablettes historiques des Rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV. contenant les traits remarquables de leur Histoire, leurs actions singulieres, leurs maximes & leurs bons mots, par M. D. 3 vol. *in*-12. 6 liv.

Tant mieux pour elle, conte plaisant, *in*-12. broché. 1 l. 4 s.

Tant pis pour lui, ou l'Amant Salamandre, 2 parties. 2 liv.

Traité des maladies des Femmes, traduit du latin de M. Fizeran, *in*-12. 2 l. 10 s.

Véritable Mentor, ou l'éducation de la Noblesse, par M. le Marquis de Caraccioli. 2 liv. 10 s.

Vie des plus illustres Philosophes de l'Antiquité, 3 vol. & figures. Hollande. 9 liv.

Vraie Philosophie, ou l'Art d'être heureux. 12 s.

CATALOGUE

DES THÉATRES.

Nouveaux ou nouvellement réimprimés.

THéâtre de M. de Voltaire avec la Henriade, 5 vol. *in*-12. 15 liv.

Œuvres de Piron, 2 vol. *in*-12. belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin. 9 liv.

Œuvres de Boissi, *in*-8. 9 vol. nouv. édit. 36 l.

Œuvres de Pannard, 4 vol. *sous presse.*

De Marivaux, Théâtre François & Italien, *in*-12. 5 vol. 15 l.

Théâtre édifiant, ou Tragédies saintes de M. Duché. 3 liv.

Théâtre & autres Œuvres de Fagan, *in*-12 4 volumes. 10 l.

Théâtre de V***. *in*-12. 3 liv.

Théâtre de la Grange, *in*-8°. 3 l. 10 f.

Théâtre de Romagnesi & Riccoboni, un vol. *in*-8o. 4 liv. 10 f.

Théêtre d'Avisse, un vol. *in*-8°. 3 liv. 10 f.

Théâtre de Guyot de Merville, *in*-8°. un vol. 4 l. 10 f.

Théâtre de Pesselier, *in*-8°. un vol. 4 l. 10 f.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. un vol. 4 l. 10 f.

Théâtre & Œuvres de Favart, avec toutes les Musiques à chaque Piéce, 8. vol. *in*-8. 40 l.

Le Recueil des Airs des Nymphes de Diane, d'Acajou & de Cythere assiégée, du même Auteur, un vol. *in*-8. 6 l.

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opera-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8. Faisant partie du nouveau Théâtre de la Foire. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire, ou Recueil de Piéces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opéra-Comique depuis son rétablissement, 4 vol. *in*-8. avec les airs notés. 20 liv.

Choix de nouvelles Piéces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. *in*-12. 1758. 5 liv.

Le Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Piéces représentées sur des Théâtres particuliers. *in*-12. 3 liv.

Théâtre de Campagne, ou les débauches de l'Esprit, un vol. *in*-8. 4 l. 10 f.

Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier historique & chronologique des Théâtres, avec

des anecdotes & un catalogue de toutes les Piéces restées au Théâtre dans les différens Spectacles, le nom de tous les Auteurs vivans qui ont travaillé dans le genre Dramatique, & la liste de leurs ouvrages, dixiéme Partie pour l'Année 1761. Chaque Partie se vend, 1 l. 4 f.

Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée, un vol. in-8. 5 liv.

Piéces nouvelles des Comédies Françoise & Italienne, & de l'Opéra-Comique qui se vendent détachées.

Iphigénie en Tauride, Tragédie.
Astarbé, Tragédie.
Caliste, ou la Belle Pénitente, Tragédie.
Zulica, Tragédie.
La Méchanceté, Comédie.
Les Philosophes, Comédie.
Le Caffé, ou l'Ecossoise.
L'Ecossoise, Comédie en vers.
La Ressource des Théâtres.
Le Maître d'Ecole, Opéra-Comique.
Le Procès des Ariettes, Opéra-Comique.
Le Maître en Droit.
Ariettes du Maître en Droit.
Don Quichotte, Opéra.
Le Soldat Magicien, Opéra-Comique.
Les Précautions inutiles, Opéra-Comique.
La Nouvelle Troupe, Comédie.
La Soirée des Boulevards.
Supplément à la Soirée.
Musique de la Soirée.

Hypermnestre, Tragédie.
La Parodie d'Hypermnestre.
L'Isle déserte, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.
La Grondeuse, Comédie.
La Fermiere.
La Canadienne, Comédie.
Le Docteur Sangrado, Opéra-Comique.
Gilles Garçon Peintre, Opéra-Comique.
La Répétition Intertompue, Op.-Com.
Pétrine, Parodie de Proserpine.
Le Retour de l'Opéra-Comique.
Départ de l'Opéra-Comique.
Le Carnaval d'Eté, Parodie.
La Veuve indécise, Parodie.
La Fille mal gardée, Parodie.
Ariettes de la Fille mal gardée.
La Sybille, Parodie.
Le Médecin d'Amour, Opera-Comique.
La Musique du Médecin d'Amour.
L'heureux déguisement, Opéra-Comique.
La Musique du même.
La Parodie du Parnasse.
Le Peintre amoureux de son Modele.
L'Yvrogne corrigé, Opéra-Comique.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé.
Cendrillon, Opéra-Comique.
La Fille d'Aristide, Comédie.
La Nôce interrompue.
Blaise, Savetier.
La Musique du même.
Le Magasin des Modernes, Op. Com.
Partition de l'Yvrogne.

Les Personnes de Province qui souhaiteront se procurer quelques articles

contenus dans ce Catalogue, auront la bonté d'en écrire au Libraire, qui se fera un plaisir de les leur faire tenir sur le champ par la voye qui lui sera indiquée. Ils auront aussi la bonté d'indiquer quelqu'un à Paris pour réponIre de leur demande.

Le même Libraire vend un Recueil des premiers Ouvrages Périodiques faits en société par MM. l'Abbé de la Porte & Fréron, en 31 Volumes *in*-12. Sçavoir :

Lettres sur quelques Ecrits de ce tems,	13 vol.
Opuscules ou lettres de Madame la Comtesse de ***.	3
Observations sur la Littérature moderne,	10
Esprit de l'Abbé Desfontaines. (*Par M. de la Porte seul*).	4
	31 vol.

Les Volumes se vendent séparément trois livres. Les Personnes qui prendront la Collection complette ne payeront les Volumes que sur le pied de deux livres dix sols.

Il vend aussi un Recueil de Musique commencé depuis quelques années, contenant de jolis Vaudevilles & différens Airs détachés, tirés de l'Opéra, des Comédies Françoise, Italienne, & de l'Opéra-Comique. Ce Recueil d'Amusemens compose douze Volumes qui se vendent chacun douze livres. Il les vend séparément & par cahier.

AVERTISSEMENT,

Sur les Ouvrages Périodiques qui se trouvent à Paris chez DUCHESNE, *Libraire rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût. 1761.*

LE Public a recherché de tout tems les Ecrits Périodiques sur la Littérature, les Sciences & les Arts. Ce goût regne aujourd'hui plus que jamais, & il est fondé; car en se procurant ces sortes d'ouvrages, il a tout-à-la-fois, & la satisfaction de lire des critiques judicieuses, & le plaisir de connoître une infinité de Livres, que la plûpart des personnes n'ont ni le tems de lire, ni les moyens de se procurer; & dont l'extrait leur donne une idée suffisante pour les déterminer ou à en faire l'acquisition, ou à s'en tenir à la simple lecture des Feuilles.

C'est chez le même Libraire rue Saint Jacques, au temple du Goût, que se distribue *l'Observateur Littéraire*, ouvrage périodique de M. l'Abbé *de la Porte.* C'étoit déjà chez lui que se débitoient les premieres feuilles de cet Auteur, connues sous le titre d'*Observations sur la Littérature moderne*, ainsi que les *Lettres de M. Freron sur quelques*

écrits de ce tems, auxquelles M. l'Abbé *de la Porte*, sans vouloir jamais y être nommé, avoit cependant, comme on sçait, la meilleure part. Ces deux Journalistes ont aussi travaillé en société pendant près de cinq années à *l'Année Littéraire*, & toujours aux mêmes conditions qu'aux *Lettres sur quelques écrits de ce tems*; c'est-à-dire que M. l'Abbé *de la Porte* a toujours refusé de mettre son nom à ces ouvrages. Ces raisons & d'autres particulieres lui ont fait prendre le parti de travailler seul, & de se restraindre par année à vingt-cinq cahiers de soixante & douze pages, formant ensemble cinq volumes; ce qui est plus que suffisant pour rendre compte de tous les ouvrages qui paroissent, quand on ne veut rien dire d'inutile. Le Public a paru goûter ce nouveau Journal; mais sur ses plaintes réitérées du peu d'exactitude de ceux qui étoient chargés, ces dernieres années, de la distribution, à le faire paroître au tems marqué, l'Auteur s'est vû obligé de changer le lieu de la distribution, & d'en charger le Sr. Duchesne. On peut assurer que désormais cet Ouvrage n'éprouvera plus aucun retard. Les personnes de Province qui voudront se le procurer, sont priées de donner quelque connoissance à Paris pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois, du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance. Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leur nom & leur demeure. Le prix de chaque cahier est de douze sols; & ceux qui

ſouhaiteront qu'on les leur envoye par la poſte, ne payeront que quatre ſols de port par cahier pour tous les endroits du Royaume. Ces Feuilles paroîtront tous les quinze jours, à commencer au quinze Janvier de la préſente année 1761.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou adreſſer à l'Auteur, des Livres ou des Réflexions de Littérature, dont ils ſouhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs lettres & paquets.

Ces Feuilles ſe trouvent, ainſi que les Livres du Catalogue ci-devant, dans les Villes & chez les Libraires ci-après.

ABBEVILLE, chez de Vérité.
Agen, chez Gayau.
Aix en Provence, chez David.
Alençon, chez Malaſſis.
Amiens, chez Godard.
Amſterdam, chez Arkſtée & Merkus.
Angers, chez Jahier & Boutmy.
Angoulême, chez Robin.
Anvers, chez Granger.
Arras, chez Loreau.
Avignon, chez Merande.
Auxerre, chez Fournier.
Barcelonne, chez Bonardel.
Bar-ſur-Aube, chez M. Vitalis.
Baſle, chez Gramuller.
Bayonne, chez Treboſſe.
Beaune, chez Darbois.

Bernay, chez Courtois.
Berne, chez Jouanneau.
Bezançon, chez de S. Agathe & Chabot.
Blois, chez Masson.
Bordeaux, chez les Freres la Bottiere & Chapuis l'aîné.
Boulogne-sur-Mer, chez Battut.
Bourg en Bresse, chez le Comte.
Brest, chez Malassis.
Bruxelles, chez Wanderberghen.
Cadix, chez Bayle.
Caën, chez les Frere Leroi.
Cahors, chez Meuler.
Calais, chez Gilnée.
Cambray, chez Berthaud.
Châalons-sur-Saone, chez Lespinasse.
Châlons-sur-Marne, chez Briquet.
Charleville, chez Thézin.
Chartres, chez Fetil.
Chinon, chez le Breton.
Clermond Ferrand, chez Bouteaudon.
Colmard, chez Fontaine.
Coutance, chez Papillon.
Dijon, chez la veuve Coignard.
Douay, chez Desbois.
Dreux, chez le Tellier.
Dunkerque, chez Boubert le jeune.
Estampes, chez Hzenard.
Falaise, chez Pistel de Présontaine.
Florence, chez Bouchard.
Fontainebleau, chez Chenou.
Francfort, chez Knoch.
Fribourg en Suisse, chez Bosse.
Gand, chez Goccen.
Gènes, chez Giraud.
Genève, chez Bardin.

Grenoble, chez Giroud.
Langres, chez Drue.
Lahaye, chez Pierre Gosse.
Laon, chez Courtois.
Leipsick, chez Valter.
Liége, chez Dessaint.
Ligny en Barrois, chez Michel.
Lille, chez Jacquet & Pankouke.
Limoge, chez Barbou.
Lisbonne, chez de Beux.
Londres, chez Vaillant.
L'Orient, chez Jacques le jeune.
Lyon, chez J. Deville.
Madrid, chez Barthelemy.
Manheim, chez Fontaine.
Mans (au), chez Barbier, fils.
Marseille, chez Boyer & Mossy.
Maux, chez Charles.
Mezieres, chez Barbut.
Metz, chez Bouchard le jeune.
Milan, chez Reycend.
Montargis, chez Bobin.
Montpellier, chez Rigaud.
Moulins, chez la veuve Fauvre.
Nancy, chez Nicolas.
Nantes, chez la veuve Vatar.
Naples, chez Clément & Hervielle.
Nevers, chez Lefevre.
Niort, chez Hélie Desaubieres.
Nismes, chez Gaudes.
Nuremberg, chez Lokner.
Orléans, chez Chevillon.
Parme, chez Faure.
Pau, chez Dupuis.
Périgueux, chez Jourde.
Poitiers, chez Faulcon.